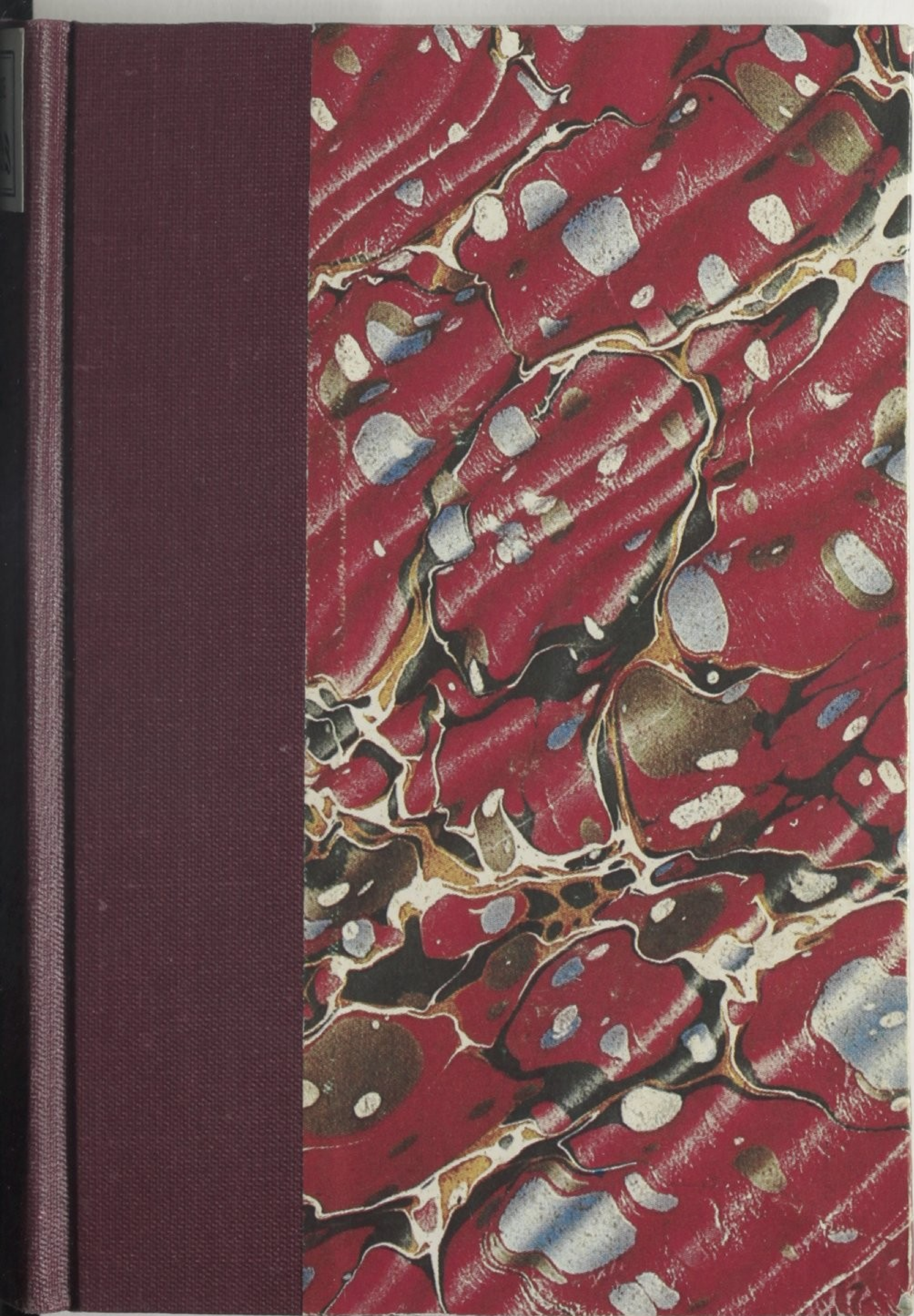
Les Amours ; à Éléonore, recueil d'élégies... par M. de Labouïsse



ROBERT 1981

LES AMOURS,

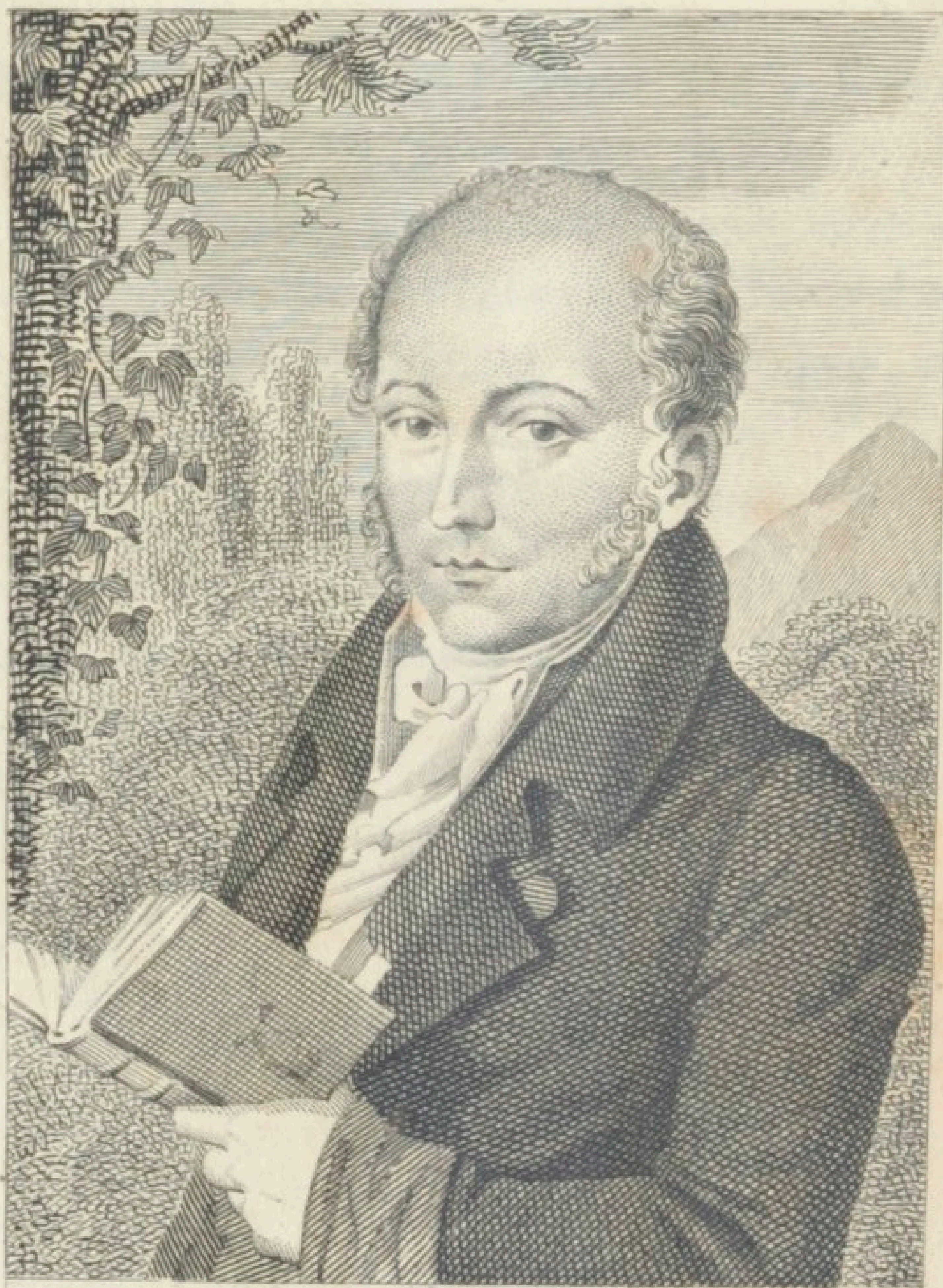
A ÉLÉONORE.

Se trouve à Paris, chez P. Didot, l'aîné, libraire, rue du Pont de Lodi, n° 6, ainsi que le

Voyage a Trianon par le même auteur, contenant ses souvenirs sur Henri IV, Louis XVI, Marie-Antoinette, etc. in-8°. Prix, 1 f. 25 c. et pap. vélin 2 fr. 50 c.

Sous presse :

Œuvres du P. Venance, publiées par le même auteur, suivies des Poésies de l'abbé Porquet; seconde édition.



LES AMOURS,

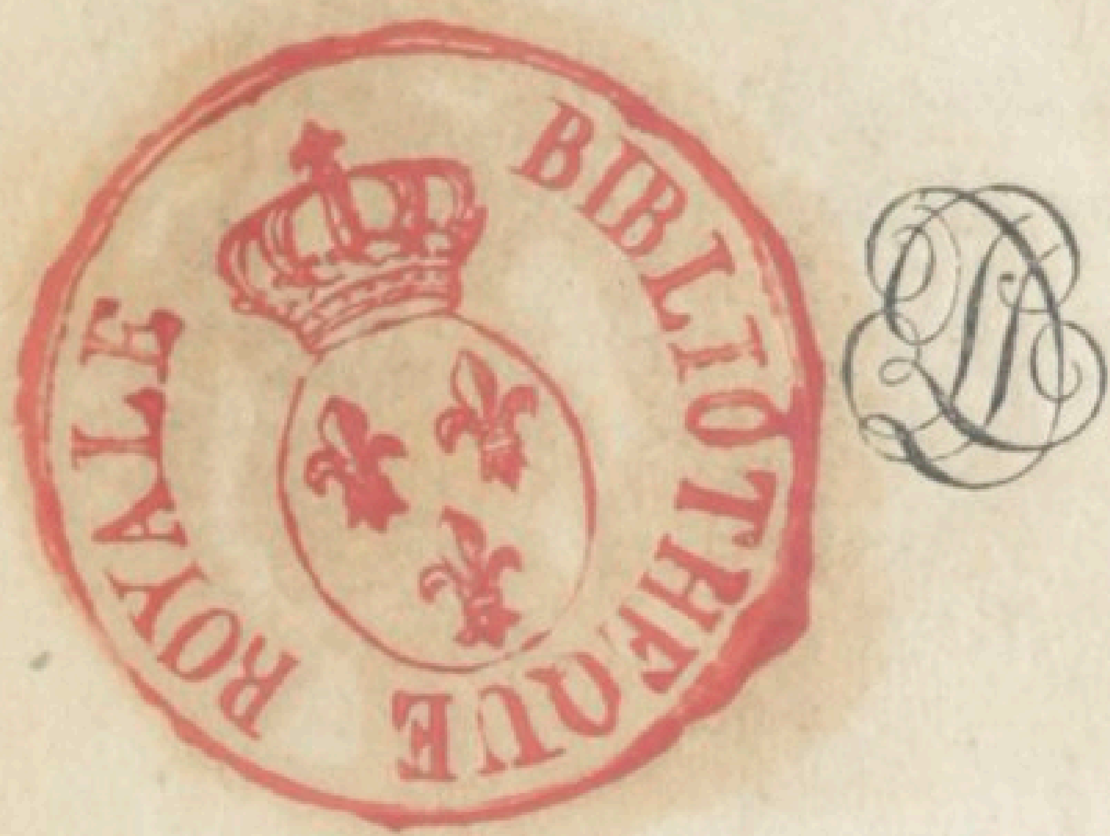
A ÉLÉONORE,

RECUEIL D'ÉLÉGIES DIVISÉ EN TROIS LIVRES,

ORNÉ DE SIX GRAVURES.

PAR M. DE LABOUÏSSE.

Et in Arcadia ego.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCCXVII.

« Celui qui n'a point senti la faiblesse et la violence
« des passions n'est pas encore sage. »

(Télémaque, livre VII.)

PRÉFACE.

« Je suis du sentiment l'impulsion fidèle ;
Ce qu'il dicte avec feu, je l'écris avec zèle.
Malgré les froids dédains, les sarcasmes amers,
Du lecteur insensible, ou frivole, ou pervers,
Je veux, si je le puis, je veux dans mes ouvrages
Apprendre à l'univers, montrer à tous les âges
De l'amour conjugal jusqu'où va le pouvoir ;
Je m'en fais un plaisir, un honneur, un devoir.
Périsse la doctrine à jamais détestable,
Qui détruit de l'hymen le nœud si respectable,
D'une sainte union méconnaît la douceur,
Combat insolemment le vœu du Créateur,
Abolit jusqu'au nom et d'époux et de pères,
Fait de tous les mortels un peuple d'adultères,
Anéantit les droits qui règlent nos plaisirs,
Et ne donne aux humains pour lois que leurs desirs ! »

(Le Franc de Pompignan.)

Ce que Le Franc de Pompignan s'était promis de faire, je ne sais par quel hasard

je l'ai réalisé. Moi, qui peux dire comme La Fontaine :

> Les grands ouvrages me font peur,

je me trouve, par un grand nombre de petites pièces, avoir produit, sans y songer, un *grand ouvrage*. Cependant je ne m'en étonne point : il est si naturel de chanter ses douces affections ! Les imaginations tendres cèdent à ce besoin sans étude et sans art ; l'instinct les guide ; on fait des vers sans se croire poëte ; ces vers obtiennent quelquefois un sourire d'un heureux augure : l'amour est satisfait, l'amour-propre est flatté. Ce premier triomphe en fait désirer un second. On éprouve de nouveaux sentiments, on s'essaie à les rendre, le volume se forme et s'augmente, il s'achève, on le publie, on devient auteur, tandis que la veille on n'était qu'amant.

Telle est l'origine de ce recueil. Ces naïves *amours* prirent naissance sans que j'eusse aucun projet de les écrire ; un tel projet m'aurait trop effrayé. Aurais-je osé après Parny

chanter une autre ÉLÉONORE; après Parny, si parfait, si *classique!* Je n'aurais vu que le danger de cette concurrence; mais j'aimais, j'étais heureux, je me plaisais à peindre mon bonheur, et j'oubliai ce chantre aimable et les doux accords de sa lyre. Je l'imitai sans marcher sur ses traces. Une situation nouvelle, que je dois à ma destinée et dont tous les jours je me félicite, me fournit une division plus heureuse, plus morale, que celle des poëtes érotiques qui m'avaient précédé: *A mon amante, — à ma femme, — à la mère de mes enfans.* Mais, comme dans le *deuxième* et le *troisième* livre je ne chante que de douces espérances, de chastes plaisirs, et un bonheur parfait, on m'a prédit une chute complète. Les hymnes d'un amant, et sur-tout d'un époux heureux (m'a-t-on dit), ne touchent personne; on n'écoute avec intérêt de pareilles confidences que lorsqu'elles sont entremêlées de soupirs, de trahisons, et de larmes. Mais je n'envie pas le goût de ces amateurs *délicats!* « Se plaindre (ajoutaient-

« ils) de celle qu'on aime, est un parti pris « pour tous les poëtes érotiques ; les cha- « grins de l'amour leur paraissent plus poé- « tiques que ses plaisirs » ; et, par une conséquence que je ne comprends point, ils concluaient « que l'on veut bien confier ses « peines, les partager ; mais que, parler de « son bonheur, ce n'est pas en jouir. » C'est, ce me semble, faire du bonheur une chose bien mystérieuse ; et je ne pense pas qu'en parler soit le moyen de n'en plus jouir ; c'est un raffinement de satiété que, grace au ciel, je n'ai pas encore connu.

Lorsque dans Milton je lis les célestes peintures des conjugales amours de nos premiers pères ; lorsque dans Homère j'assiste aux touchans adieux de la plaintive Andromaque, tenant son fils Astyanax dans ses bras ; lorsque je trouve dans l'*Odyssée* le tableau de la fidélité de Pénélope et des pures délices d'un tendre hymen, je le préfère bien aux amours volages d'un des fils de Priam pour les charmes de la perfide Hélène, qui causèrent une guerre de dix ans,

l'embrasement de Troie, et la ruine de ce puissant monarque.

Et comment ne serait-il point permis de jeter quelques fleurs sur le premier, sur le plus doux des liens de la société? Certainement les personnes vertueuses ne m'en feront pas un crime. Mais un reproche que je craindrais davantage concerne quelques détails un peu vifs qui font partie de ces élégies. Ils m'échappèrent dans la jeunesse des desirs, dans les premiers transports d'un amour satisfait; et je me flatte qu'on me les pardonnera aisément. N'ont-ils pas l'avantage de prouver que l'Hymen, ce dieu consolateur, qui a été le but de tant de chansons plaisantes ou de malignes épigrammes, est susceptible d'éprouver les mêmes sentimens, les mêmes transports, les mêmes jouissances que le plus tendre amour? que même ses plaisirs sont aussi délicieux, aussi prolongés, et j'oserais dire plus voluptueux, puisqu'ils ne laissent après eux ni satiété ni remords? D'ailleurs, dans les rapides esquisses de ces chastes plaisirs qu'approuvent

à la-fois les lois divines et les lois humaines, je n'ai été nulle part aussi hardi, quoique je fusse bien jeune encore quand je les composai, que nos plus célèbres poëtes érotiques. Leurs vers sont charmans, je le sais, et plusieurs sont vraiment inspirés; mais quand, avec un talent qui m'étonne et que j'admire, ils ont osé tout décrire, pourquoi me serais-je montré plus timide qu'eux? A la vérité, le charme de leurs jolis vers, la grace de leurs tableaux, l'enchaînement des situations, peuvent leur servir d'excuse. Je n'ai pas leur heureux talent; mais j'étais dans l'âge de l'audace lorsque je hasardai ces peintures naïves. Je n'avais guère plus de vingt ans; et, plein de feu, de reconnaissance et d'amour, le titre d'époux ne pouvait m'ôter les droits d'être amant. — Hélas! ils s'envolent trop vite les temps de ces douces occupations, non que je n'aime encore, mais

On ne rime plus à trente ans,

a dit Gresset: du moins on ne rime plus de tendres folies, ni de pures amours. Je l'au-

rais desiré, que je n'en aurais plus eu le courage. Un malheur bien sensible pour un cœur paternel vint justement m'atteindre à cet âge; il termina douloureusement ma carrière érotique. Comment aurais-je pu continuer des chants de joie et de bonheur, quand des pleurs étaient dans mes yeux et que le deuil était dans mon ame?....

Je ne parlerai point des nombreux retranchemens que j'ai faits; j'ai dû sacrifier beaucoup de pièces de circonstance; on s'enrichit en supprimant. Mais je dois dire un mot de mes emprunts; la reconnaissance l'exige. Anacréon, Tibulle, Catulle, Properce, Horace, m'ont souvent fourni des images, des rapprochemens, ou des comparaisons. J'en ai aussi puisé dans Pétrarque, Arioste, le Tasse, Pope, et dans Gessner, dont la lecture m'a été si agréable et si utile. Métastase mérite une mention à part: il m'a fourni plusieurs pièces. J'avais imité toutes ses *cantates*, et j'en avais fait des *idylles* adressées à Éléonore, parceque nul autre nom ne saurait se trouver sous

ma plume, comme nul autre objet ne peut être dans mon cœur. Ces *idylles*, refondues, corrigées, adaptées aux situations que je voulais peindre, figurent à présent dans mes trois livres d'*amours*.

En voilà assez, et peut-être trop, sur des bagatelles auxquelles j'aurais l'air d'attacher plus de prix qu'elles ne valent, si je faisais une plus longue préface. Je ne dirai plus qu'un mot, et je le dis parcequ'il est nécessaire. En réunissant ces divers morceaux, épars depuis long-temps dans nos feuilles littéraires, j'ai voulu y joindre quelques fleurs qui pussent les orner. La muse qui les fit naître, trop modeste pour me permettre de les publier, m'eût refusé un consentement que je n'ai point cherché à obtenir. Si par hasard (ce que je ne crois pas) ces pièces, trop courtes et en trop petit nombre, s'attiraient le blâme des gens de goût, c'est à moi seul qu'il est dû. Mais j'aime à penser qu'il en sera beaucoup d'autres qui regretteront que je me sois borné à une si légère trahison.

DÉDICACE

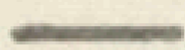
A ÉLÉONORE.

Reçois ce livre, où ma plume indiscrète
A dévoilé mes secrets et mon cœur ;
C'est l'amour seul qui m'a rendu poëte (1),
Heureux s'il m'eût appris à chanter mon bonheur !
Ma Muse est faible et mon vers peu sonore :
Mais si parfois il peint le sentiment,
Je veux toujours, moins poëte qu'amant,
Ne devoir mes succès qu'au nom d'Éléonore.

Si je plais à l'objet qui m'inspira ces vers,
Je suis content de mon partage ;
Et je préfère ton suffrage
Au suffrage de l'univers.

(1) Ce que j'ai de renom je le dois à l'amour.
(P. Corneille, épître à Ariste.)

LES AMOURS,
A ÉLÉONORE.



LIVRE PREMIER.

. . . . . . , Ma chère Éléonore,

. . . .

Qui te connaît connaîtra la tendresse,
Qui voit tes yeux en boira le poison;
Tu donnerais des sens à la Sagesse,
Et des desirs à la froide Raison.

(Bernis.)

LES AMOURS,

A ÉLÉONORE.

LIVRE PREMIER.

L'APPARITION.

Je méditais près d'un rosier sauvage;
Un ruisseau pur à mes pieds serpentait,
Et le zéphyr mollement agitait
Les flots émus qui baignaient le rivage.
Mais quelle vierge a franchi le ruisseau?
Que son regard est brillant et modeste!
Est-ce une reine, une nymphe céleste?
Mon œil jamais ne vit rien de si beau.

Elle s'enfuit : ah! reçois mon hommage,
Charmant objet, qui, gravant dans mon cœur
Tes doux appas et leur charme vainqueur,
En t'échappant y laissas ton image.
Quel est ton nom? Quels lieux suivent tes lois?
De ce ruisseau serais-tu la naïade?
Ou serais-tu la jeune Hamadryade
Qu'aime Sylvain, protecteur de nos bois?

Elle s'arrête, et de sa tête altière
Ces alisiers caressent le contour.
Dieu du bonheur, Amour, puissant Amour,
Daigne accueillir ma fervente prière!
Que cette nymphe, à ma foi se livrant,
Se montre un jour aussi tendre que belle:
Dans nos hameaux on est toujours fidéle;
De ma constance, Amour, sois le garant.

L'AMOUR TIMIDE.

Qu'éprouvé-je en mon cœur? Oh! comme il bat plus vite
Quels sont ces mouvemens qui m'étaient inconnus?
Est-ce peine ou plaisir? Quels sentimens confus!
D'où peut venir le trouble qui m'agite?
Hélas! je le sais trop! je me souviens du jour
Où, sans me défier du pouvoir de l'amour,
Pour la première fois je vis Éléonore
Belle comme Vénus, fraîche comme l'Aurore...
Et j'éprouverais des regrets!
Et je pourrais gémir d'adorer tant d'attraits!
Ah! bénissons plutôt une si belle chaîne:
Heureux de la porter, dissimulons ma peine,
Et ne trahissons pas de semblables secrets.

Mais faudra-t-il toujours et languir et me taire?
Non, non: l'amour souvent seconde un téméraire,
Et la plainte est le droit de tous les malheureux.
Je dirai les tourmens de mon cœur amoureux!
Je dirai les ennuis d'une longue espérance;
Je dirai que mon crime est celui de ses yeux;
Je dirai... mais hélas! si sa fierté s'offense
Et lui fait rejeter mes timides aveux!
Si je suis à jamais banni de sa présence!...
Dieu! malgré moi j'hésite, je balance,
Je veux et ne veux pas lui découvrir mes feux.

Et toi, quand ton haleine, ô trop heureux Zéphire,
Rafraîchira l'objet que mon cœur ose aimer,
Dis-lui que dans ton souffle un tendre amant soupire....
Mais garde-toi de me nommer.

Et toi, ruisseau, si ta course te guide
Vers celle qui m'a su charmer,
Interprète naïf d'un amour trop timide,
En murmurant tâche de l'exprimer;
Dis que souvent des pleurs troublent ton eau limpide;
Mais garde-toi de me nommer.

LA CHANSON DU MATIN.

IMITATION DE GESSNER.

Je te salue, ô diligente aurore!
Je te salue, ô jour naissant!
Oh! comme par degrès ta lumière colore
La cime des forêts d'un éclat ravissant.

Déja ton reflet se varie
Dans le cristal de ces limpides eaux,
Et sur l'émail de la verte prairie,
Et sous l'ombrage frais de ces rians berceaux.

Déja sur l'aile des mensonges,
Mère des faux plaisirs et des malheurs réels,
La troupe brillante des songes
Quitte le séjour des mortels.

Couché sur des feuilles de rose
Zéphire sommeillait en l'absence du jour;
Il vole vers la fleur nouvellement éclose,
Et par de doux baisers lui prouve son amour.

Hâtez-vous, dieux légers, qui régnez dans ces plaines,
Zéphyrs, abandonnez ces bosquets, ces fontaines;
Recueillez les parfums du myrte et de l'œillet;

Et, riches des trésors de Flore,
Embaumez l'asile secret
Où sans desirs sommeille Éléonore.

Laissez en paix ce feuillage et les airs,
Heureux Zéphyrs, voltigez autour d'elle,
Rafraîchissez l'ingrate que je sers...
Dans les bras du sommeil qu'elle doit être belle!
Allez; mais de son front et de son joli sein
Ah! respectez le lis qui se mêle à la rose.
Auprès d'elle jouez, sans qu'un hardi larcin
Puisse troubler sa pudeur qui repose.
Éveillez-la, mais doucement:
Gardez-vous d'offenser ses charmes.
Que je vous envîrai ce fortuné moment!
A mon amour jaloux qu'il va causer d'alarmes!
Prenez pitié d'un tendre amant,
Et murmurez tout bas à l'objet que j'adore,
Qu'autour de son asile, au lever de l'aurore,
Le cœur ému d'un souvenir charmant,
Je soupirais le nom d'ÉLÉONORE.

ÉLÉGIE

ÉCRITE DE LA CAMPAGNE

Tapis de fleurs, solitaires ombrages,
Vastes jardins, magnifiques guérets,
Rians vallons, majestueux rivages,
Sombres et paisibles forêts
Où s'égare ma rêverie,
Charmez le trouble de mon cœur;
Et, loin d'une amante chérie,
Présentez-moi l'image du bonheur.

Oh! si le Dieu qui cause mon supplice,
A mes vœux enfin plus propice,
Forçait Éléonore au plus tendre retour,
Quel destin fortuné! Trop heureux Troubadour!
Je voudrais dans ce parc, sous l'abri du feuillage,
M'égarant avec elle au fond de ce bocage,
Lui faire partager l'excès de mon amour.
Combien de doux tributs je paîrais à ses charmes!
Et lorsque après nos jeux, le besoin du repos
De l'amour languissant émousserait les armes,
Nous volerions encore à des plaisirs nouveaux.
Properce, Horace, Ovide, et Gallus et Catulle,
Chaulieu, Parny, Bertin, et leur maître Tibulle,
Nous offriraient leurs naïves amours.

Ils ont souvent dissipé ma tristesse,
Et, relus mille fois, ils m'enchantent toujours !
Mais qu'ils seraient plus beaux, si, près de ma maîtresse,
D'un amoureux regard prolongé mollement,
D'un souris ingénu, d'un doux frémissement,
Je notais chaque vers qui peindrait ma tendresse !
Rien ne serait égal à mon enchantement.

Où m'égaré-je? illusion volage,
Pourquoi troubler un malheureux amant?
Hélas ! peut-être en ce moment
L'insensible jouit d'un calme qui m'outrage ;
Peut-être par les nœuds d'un odieux serment,
A ses lois un autre s'engage !

Ah ! par pitié n'accepte point sa foi !
Qu'il jure en vain de bénir ton empire.
Pour obtenir les droits où son audace aspire,
T'aimerait-il autant que moi ?

LE RÊVE.

L'AIMABLE objet qui captive mon cœur
Vient quelquefois, dans les plus heureux songes,
Me consoler par de rians mensonges,
Et de mes maux adoucir la rigueur.
Cruel enfant de la plus tendre mère,
Sois juste, Amour! au gré de mon ardeur,
Ou réalise une douce chimère,
Ou laisse le sommeil prolonger mon erreur.

Avant que l'aube éclairât l'atmosphère,
Éléonore, à tes côtés assis
Auprès d'une onde solitaire,
Je rêvais ; mais ce rêve à mes sens attendris,
D'un songe n'avait pas le trompeur caractère.
J'entendais à-la-fois, dans mon ravissement,
Le murmure des eaux qui mouillaient le rivage,
Les sons plaintifs du mobile feuillage,
Et des oiseaux le doux gazouillement.
Tes yeux, brillans d'une vive lumière,
Autour de moi répandaient la clarté;
Et mon cœur, qui battait plus fort qu'à l'ordinaire,
M'annonçait ta présence et ma félicité.
Mais qui t'avait rendue aussi douce, aussi tendre?
Ce point seul de mon rêve, impossible à comprendre,
Me donnait des soupçons sur sa réalité.
Dieu! quels touchans discours frappèrent mes oreilles!

Que j'obtins de doux noms et d'aimables aveux!
Qui pourrait à mon gré raconter ces merveilles?
Lorsque l'amour se peignit dans tes yeux,
Éléonore, ah! que tu parus belle!
Que n'ai-je pu, dans un miroir fidèle,
Te faire contempler ce regard amoureux!...
Tu ne voudrais jamais être cruelle.

Que pensai-je? que dis-je en ces momens heureux?
Quels furent mes transports, ma joie et mon délire?
Ah! comment pourrai-je décrire
Tout mon bonheur et l'excès de mes feux?
Mais je sais bien que ma bouche idolâtre
Couvrit de baisers enflammés
Tes mains plus blanches que l'albâtre,
Et tes appas, qu'à mes regards charmés
Semblait livrer un Dieu folâtre.

Tout hors de moi, dans ce songe flatteur,
Je jouissais de ce trouble enchanteur
D'une vierge qui s'abandonne,
Mais s'abandonne avec candeur,

Et par devoir et par pudeur,
Laisse ravir ce qu'elle donne.
Tu rougissais: l'amour, l'amour vainqueur
S'emparait de tes sens, faisait battre mon cœur,
Et souriait à mon brûlant hommage.
J'obtenais de tes feux le doux et dernier gage,
Lorsqu'un bruit imprévu part d'un bosquet voisin.
Je me détourne, et vois à travers le feuillage,
Philène, mon rival, dont la jalouse rage

Osait compter chaque larcin....
Saisi d'étonnement, et bouillant de colère,
Je m'éveille en sursaut, quand, d'une aile légère,
Mon songe et mon bonheur s'envolèrent soudain.

Le jour a dissipé cette ombre mensongère,
Mais mon amour et mes ennuis
Ne se dissipent point avec l'ombre des nuits.
Si, pendant mon sommeil, une erreur séduisante
M'offre un instant l'image du bonheur,
A mon réveil, toujours présente,
Cette image ne fait qu'irriter ma douleur.

ÉLÉGIE.

Solo e pensoso i piu deserti campi
Va misurando . . . . . .
(PETRARCA, s. 28.)

SOLITAIRE et pensif, je parcours le rivage,
Et j'y cherche un repos qui n'est plus dans mon cœur.
D'Éléonore ici tout retrace l'image
Et me rappelle sa rigueur.
Je crois revoir ses traits dans cette belle fleur;
Cette onde mille fois a baigné son visage;
Elle a souvent porté ses pas dans ce bocage,
Et le même zéphyr qui, dans ses jeux charmans,
Faisait flotter sa robe en replis ondoyans,
Se joue à travers ce feuillage:
Le chantre harmonieux que protége l'ombrage,
Semble d'Éléonore imiter les accens,
Par la douceur de son tendre ramage.
Ici, par-tout, elle s'offre à mes yeux;
Oui, fuyons : le danger m'assiége dans ces lieux;
Que me font à présent leur fraîcheur et leur ombre.
Tout est brûlant dans ce séjour,
Et jusqu'au fond des bois, dans l'endroit le plus sombre,
Par-tout je retrouve l'amour.

L'EXCUSE.

A ÉLÉONORE.

Pardonne-moi : non, je ne comprends rien,
Éléonore, à ta colère injuste.
Quelle est ma faute, et que dit ton Auguste?
Il dit qu'il t'aime, il te nomme son bien.
Est-ce à tes yeux un crime inexcusable,
Un crime qui mérite un reproche cruel?
Ah ! si t'aimer rend un cœur criminel,
Il faut ne pas te voir pour n'être pas coupable.

Pourquoi donc, parmi tant de cœurs
Qui tous ont partagé mon crime,
De ton ressentiment suis-je seul la victime?
Dois-je expier les torts de tes charmes vainqueurs?

Mes chastes vœux peuvent-ils te déplaire?
Ah ! crains du moins de nuire à tes attraits?
Tu ne sais pas à quel point la colère
Défigure tes jolis traits ! . . .
Mais tu ne me crois pas, tu parais incertaine. . .
Viens consulter cette claire fontaine :
Suis-je un trompeur? dis-je la vérité?
Ce front ridé, cet air sombre et farouche
Qui font fuir les ris de ta bouche,
Ont de moitié terni l'éclat de ta beauté.

Venge-toi mieux : si te dire JE T'AIME,
Si te nommer MON BIEN te paraît insultant,
Éléonore, insulte-moi de même,
Et je te pardonne à l'instant.

Mais quel bonheur! je vois sourire Éléonore!
O sourire enchanteur qui me met hors de moi !
Ah! maintenant regarde-toi,
Vois la douceur des traits de celle que j'adore !
Et juge de l'effet qu'y produirait l'amour!
D'un visage riant si la grace est charmante,
D'un visage attendri la grace est plus touchante :
Éléonore, aime donc à ton tour,
Aime, et reviens à ces ondes fidèles ;
Ton sourire sera plus doux,
Et tu verras briller tant de beautés nouvelles
Que tu ne voudras plus, ô la Belle des belles,
Altérer tes attraits par un air de courroux.

A ÉLÉONORE.

Oui, je t'aime et je te hais,
Insensible Éléonore :
Je veux te fuir pour jamais,
Et je cours te voir encore.
Peut-on sentir à-la-fois
Tant d'amour et tant de haine,
Et se plaindre de son choix
Sans vouloir briser sa chaîne !

Mais ton esprit, ta douceur,
Cet air rempli de noblesse,
Cette bouche enchanteresse
Où régne un souris trompeur,
Disent assez que mon cœur
Tout entier à sa faiblesse,
S'il perdait sa douce ivresse,
Perdrait aussi son bonheur.

Dieux ! pour apaiser la flamme
Dont mon sein est agité,
Dieux puissans, changez son ame,
Ou détruisez sa beauté.

A L'AMOUR.

IMITATION DE GESSNER.

Ce fut le premier jour de mai
Que, dans ce bosquet solitaire
Je t'élevai, cruel dieu de Cythère,
Cet autel de gazon que de fleurs j'embaumai.
Pour toi seul j'ai ravi ces trésors, que l'aurore
Dans les champs d'alentour embellit de ses pleurs.
Pour toi, j'osai braver la colère de Flore,
Et tu ris de mes vœux, tu ris de mes douleurs!...
Mais déja l'aquilon a flétri la verdure,
Et mon tribut a perdu ses couleurs:
Tout annonce à mes yeux le deuil de la nature.
Le souffle de Borée enchaîne ces ruisseaux,
La triste Philoméle a fui de ces berceaux,
Et j'ai vu ces vergers privés de leur parure,
Sans pouvoir plaire à celle que j'aimai.
Éléonore!... hélas! Éléonore
Dédaigne encor le feu qui me dévore,
Tout comme au premier jour de mai.

LE CONSEIL.

A UN AMI.

A mes avis prudens, ami, prête l'oreille;
Tu connais ma sincérité;
Dis-moi, cher Édouard, dis-moi qui te conseille
Cet excès de témérité?
Crains tout, crains tout, amant novice encore!
N'arréte pas tes yeux sur ceux d'Éléonore :
Tremble, imprudent, de tomber dans ses rêts ;
Tu ne sais pas combien elle est à craindre ;
Tu ne sais pas qu'il est dans son air, dans ses traits,
Des agrémens qu'en vain on essaîrait de peindre.
Ah ! trop heureux d'ignorer sa fierté,
Et les rigueurs d'un tyrannique empire,
Tremble, et fuis.... Un instant par l'amour arrété,
Je m'enivrai d'un céleste sourire ;
J'osai d'Éléonore admirer la beauté;
Depuis ce jour fatal, sans espoir je soupire....
Vous le savez, forêts, et toi, vallon,
A qui j'ai tant de fois fait répéter son nom!
Jamais la froide Anaxarète
Ne repoussa d'un plus constant mépris,
La flamme timide et discréte,
Que ressentait le malheureux Iphis.

Si tu veux te fier aux caresses perfides
Qui séduiront ta bonne foi,
A ses regards furtifs, languissans et timides,
Que l'ingrate au hasard laisse tomber sur toi,
A ce langage et si doux et si tendre,
Qui, ne promettant rien, semble tout faire attendre,
Tu lui supposeras un cœur.
Je l'ai cru comme toi : quelle fut mon erreur!
Éléonore, insensible et volage,
N'aime qu'à voir ses charmes triomphans,
Qu'à rassembler près d'elle une foule d'amans;
Tour-à-tour elle donne, elle ôte le courage,
Sans que l'on ose rompre un si doux esclavage.
Sa magie et son art ne te sont pas connus;
Mais, mieux qu'Armide ou que Vénus,
Elle attire, elle chasse, elle flatte, elle offense....
Et tu voudrais devenir son amant?
Et tu voudrais aimer sans espérance?
Et tu voudrais subir ce long tourment?
Si tu prétends ne vivre que pour elle,
Il te faudra renoncer au repos;
Si tu veux rompre une chaîne cruelle,
La mort sera le moindre de tes maux.

A M. LE BARON DE BONAFFOS,

LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE.

Improbus ille puer.
(VIRGILE.)

QUE ton éloge est adroit et flatteur,
Mais qu'il est loin d'alléger mes disgraces !
Tu le sais, cher ami, cet objet séducteur,
Dont ma muse peignit les attraits et les graces,
En son orgueil dédaigne et l'amant et l'auteur.
Non, non, jamais l'aimable Éléonore
A mes transports ne livrera sa main ;
De ce beau jour, dont je rêvai l'aurore,
Je ne verrai jamais le joyeux lendemain.
Pourquoi donc me vanter des talens et des charmes
Qui tourmentent mon cœur déja trop agité ?
N'aggrave pas le poids de mes alarmes
Par le tableau de la félicité.

Disciple infortuné de Tibulle et d'Ovide,
J'osai lui répéter dans mon enchantement :
« Le Temps jaloux sur son aile perfide
« Emporte jusqu'au sentiment.
« Tous nos jours sont comptés : la vie est si rapide !
« Pourquoi la perdre à faire mon tourment ?

« Éléonore, imite cette rose;
« Elle efface en éclat les œillets d'alentour:
« Mais, dès l'instant que la fleur est éclose,
« Son calice s'entr'ouvre aux baisers de l'amour.
« Réponds à mes transports, réponds à mon ivresse,
« O toi qui fais l'espoir de tout mon avenir!
« Tes superbes refus, d'un affreux souvenir
« Ne feraient qu'affliger ta pénible vieillesse.
« De mes rivaux, ah! rejette les feux;
« Crains leurs desirs; ils ne sont qu'une offense!
« Ils ont des projets d'inconstance,
« Et n'ont pas comme moi mérité d'être heureux. »

Par ces conseils, de mon sort déplorable
Je m'efforçais d'adoucir les rigueurs.
Mais vainement; elle est inexorable!
L'Amour est un tyran qui s'abreuve de pleurs;
Au bonheur, sous sa loi, nul n'a droit de prétendre:
De courts plaisirs et de trop longs malheurs,
Tels sont les seuls présens que l'on doit en attendre!

En vain l'illusion, par sa flatteuse erreur,
A charmé quelquefois les peines de mon cœur,
Tandis que, sur les bords de l'Ariége fertile,
L'imagination, caressante et docile,
Offre à mes sens l'image du bonheur;
Peut-être loin de moi l'ingrate Éléonore,
Dans un monde brillant, et frivole, et trompeur,
Rit sans pitié du feu qui me dévore.
Semblable, hélas! au triste voyageur,
Parcourant les déserts de l'ardente Arabie,
Sans verdure, sans eaux, sans ombrages, sans fleurs,

Seul dans l'espace il erre avec mélancolie,
Abandonné de même, en proie à mes malheurs,
Aucun abri ne s'offre à mon ame attendrie.

Oui, cher ami, tu vois un malheureux
Désenchanté du charme de la vie.
Ah ! comme lui jamais ne deviens amoureux !
De regrets trop amers la constance est suivie.
La gloire, digne prix de nos héros guerriers,
Va conduire tes pas dans les champs des Bataves ;
Distingue-toi parmi nos braves,
Et couvre ton front de lauriers.
Tu sais combattre, écrire, et vaincre et plaire,
Et les plus doux succès vont être ton salaire.

Pour moi, qui n'ai plus qu'à souffrir,
Et qu'à pleurer ma triste indifférence,
Jouet infortuné d'une fausse espérance,
Je vis pour des tourmens qui ne peuvent finir.
De mes jours, qu'ont tissus les sombres Euménides,
Je n'aspire aujourd'hui qu'à terminer le cours ;
Et je suspends ma lyre aux branchages arides
Des cyprès, dont la vue attriste les Amours.

LE TRIOMPHE DE LA GLOIRE.

Dans l'oisive Scyros, délicieux séjour,
Achille languissait, esclave de l'Amour,
De l'Amour, qui, jaloux et fier de sa conquête,
De son noble captif assurait la défaite.
Belle Déidamie, ornement de Scyros,
C'est par toi que l'Amour subjugua ce héros;
Et, lorsqu'il t'emprunta le pouvoir de ses armes,
A tes charmes encore il ajouta des charmes.
Un seul geste, un seul mot, un sourire, un coup d'œil,
Tout devient pour Achille un dangereux écueil.
Sans relâche, en tous lieux, ce dieu rusé l'assiége;
A son trop faible cœur chaque pas offre un piége:
S'il parcourt du palais le séjour enchanté,
Tout rappelle à ses sens la molle volupté.
Erre-t-il dans les bois, dont l'ombrage propice
Aux larcins amoureux offre un voile complice,
Le souffle caressant du zéphyr séducteur,
D'un nuage d'oiseaux le ramage enchanteur,
Le murmure discret de l'onde fugitive,
Qui vient en se jouant expirer sur la rive,
Tout lui parle d'amour, tout est plein de ses feux.
Achille, sans regret, sous des habits honteux,
Usait dans le repos des jours dus à la gloire.
Le prix de la valeur, les armes, la victoire,
Ont pour son cœur flétri des attraits impuissans;

Il se plaît désormais aux refus languissans,
Aux tendres entretiens, aux promesses nouvelles,
Aux pardons précédés et suivis de querelles,
Aux langoureux soupirs, à mille riens charmans,
Qui sont peu pour le sage, et tout pour les amans.
« Toi seule, disait-il, es mon espoir, ma vie.... »
D'un tendre et long soupir sa voix était suivie.
« C'est pour toi que je vis, que je vivrai toujours. . . . »
Il pressait sur son sein l'objet de ses amours.
Achille n'était plus qu'un amant : quand la gloire,
Voyant l'amour sur elle usurper la victoire,
S'indigne, accourt, lui parle, et présente à ses yeux
Ulysse, tout brillant d'un éclat belliqueux.
Achille, à cet aspect qui l'étonne et l'éclaire,
Rougit, pâlit, frémit de honte et de colère :
L'armure a remplacé l'indigne vêtement.
Avide d'expier un long égarement,
Il partait; mais il voit son amante éplorée,
Hors d'haleine, accourir, pâle, désespérée;
Elle voulait parler, mais en vain! par trois fois,
Ses soupirs, ses sanglots, interrompent sa voix.
Ah! si l'infortunée eût pu se faire entendre,
Sans doute qu'à le vaincre elle aurait pu prétendre.
« Quel injuste transport égare votre cœur?
« Lui dit-il. Voulez-vous un amant sans honneur?
« Ma perte à réparer vous sera trop facile.
« Voulez-vous un héros? laissez partir Achille :
« Mais, croyez-en ma foi; quand je quitte Scyros,
« Sans cesser d'être amant, je puis être un héros.
« Oui, je n'aurai que vous, vous seule pour amie.
« Adieu. . . . . » Ce mot terrible abat Déidamie;
Le frisson de la mort glace déja son cœur.

Ou la gloire, ou l'amour, qui sera le vaînqueur?
La gloire fait briller une palme attrayante;
L'amour offre à ses yeux sa maîtresse expirante;
L'une l'appelle un lâche, et l'autre un assassin.
Le héros et l'amant, confondus dans son sein,
S'y livrent une guerre intestine et funeste:
Il soupire, il frémit; il veut partir, il reste;
Il s'éloigne, il revient; le héros combattu
Fait taire enfin l'amour, recueille sa vertu,
Qui pour la gloire alors fait pencher la balance.
Oppressé de douleur, dans un morne silence,
Achille réfléchit, se détermine, et part:
Il pleurait; mais la gloire, achevant son ouvrage,
Raffermit le héros, le soutient d'un regard,
Et l'aide à triompher à force de courage.

Tel est ce Dieu perfide en sa bizarre humeur;
Qui le brave est vaincu, qui le fuit est vainqueur.
Ainsi je veux, affranchi de ses chaînes,
Fuir désormais ses piéges séducteurs.
Barbare tyran de nos cœurs,
Tu ne riras plus de mes peines:
Dans le doux espoir d'être heureux,
J'avais fait le choix d'une amie
Plus belle que Déidamie;
J'étais plus qu'Achille amoureux.
Mais je fuirai ses charmes dangereux;
Dans ce projet mon ame est affermie,
Et je sens s'éteindre mes feux.

MA LIBERTÉ.

J'ÉCHAPPE au danger du naufrage !
Je respire enfin librement !
J'ai secoué mon esclavage :
Désormais de l'amour volage,
Dans un aimable égarement,
Je suivrai le code charmant,
Ce code d'un si doux usage !...
D'un bonheur toujours sans nuage
Je connaîtrai l'enchantement.
Laissons tout amoureux servage.
Aimer, soupirer un moment,
Et porter ailleurs son hommage ;
Est-il un plus riant partage?
Il est sans trouble et sans tourment.

Venez, Chloé, Lise ou Glycère,
Loin des jaloux, furtivement
Partager ma flamme légère.
Jeune Aglaé, sois ma bergère,
Et ne crains pas de vains regrets !
Tu ne possédes tant d'attraits
Que pour jouir et pour nous plaire.
Suis-moi sous ces ombrages frais,
Dans ces labyrinthes discrets,
Où le Dieu qui régne à Cythère

Protége et sait tenir secrets
Les larcins permis au mystère.

Ainsi Zéphire, voltigeant,
S'arrête à chaque fleur nouvelle;
Et, constant sans être fidèle,
Aime toujours, même en changeant.

L'ORGIE.

Venez à moi, doux enfans de Bacchus;
Armons nos mains d'une coupe profonde!
Venez à moi sous ces bosquets touffus;
Qu'à mon appel votre amitié réponde;
Livrons-nous aux transports d'une aimable fureur.
Buvons, mes chers amis, buvons sans nul mystère;
Buvons et folâtrons; qu'on remplisse mon verre,
Et bravons, en buvant, le sourire trompeur
Du dieu cruel qui régne dans Cythère.

Je bois à toi, convive ingénieux,
Dont les bons mots, les aimables saillies
Plairaient à la table des dieux;
Préside à nos sages folies.
Je bois à toi, moderne troubadour,
Si plaisant dans tes vers, si volage en amour;
Je bois à toi, son rival au Parnasse,
Doué, comme Boufflers, et d'esprit et de grace;
Et toi, dont la jeune saison
Réunit aux charmes de l'âge
Tous les trésors de la raison,
Viens te mêler à notre badinage.
Notre vie est un jour; le plaisir, un moment;
Hélas! plus vite que le vent
S'envole une heureuse jeunesse!

Amis, nous gémirions en vain de sa vitesse !
La mort, malgré nos cris, nos plaintes et nos pleurs,
Sans attendre souvent une triste vieillesse,
De sa cruelle faux tranchera notre ivresse,
Comme on voit dans nos champs d'avides moissonneurs,
Avant qu'au haut des cieux le char du jour paraisse,
Abattre sans pitié les épis et les fleurs.

L'ORAGE.

A ÉLÉONORE.

Non, ne crains rien, et suspends ta colère;
Je ne viens point te parler de mes feux:
Je sais que ce langage a trop su te déplaire;
Je le sais, il suffit. Mais regarde les cieux;
Vois comme autour de nous tout annonce l'orage;
Abandonne ces fleurs que tu venais cueillir,
Et des fertiles bords de ce charmant rivage
N'hésite pas, cruelle, à revenir.

Quoi! tu ne trembles point! Vois ces nuages sombres
Dans les airs, par degrés, épaississant leurs ombres;
Vois monter, vois voler au gré des aquilons
La poussière et la feuille en d'épais tourbillons.
Ces rares gouttes d'eau tombant sur ton visage,
Le murmure des bois agités par les vents,
Le vol douteux de ces oiseaux tremblans....
Tout me fait craindre.... O trop juste présage!
A ton retour tu ne dois plus songer.
L'éclair brille déja, déja la foudre gronde;
Viens, hâte-toi: vois-tu cette grotte profonde?
C'est un asile sûr contre un si prompt danger.

Mais quel nouvel effroi!... comme ton cœur palpite!
Tu trembles! ah! bannis la frayeur qui t'agite;

Je serai près de toi sans te parler d'amour.
Oui, que je reste ici tout le temps de l'orage;
Quand la foudre et les vents auront calmé leur rage,
Je quitterai ce tranquille séjour.
Suis-moi sans crainte en cet antre paisible
Où la foudre et l'éclair n'ont pénétré jamais;
Ces masses de rochers et ces lauriers épais
Nous serviront d'un rempart invincible.
Viens donc t'asseoir et respirer en paix.

Tu me serres la main!... O bonheur plein de charmes!
Je sens tes bras craintifs pressés autour de moi,
Comme si je voulais me séparer de toi!
Qui? moi, t'abandonner? Dissipe tes alarmes;
Je ne partirai point, dût le ciel en courroux....
Va, je desirais trop un instant aussi doux....
S'il naissait de l'amour, et non pas de la crainte!...
Ah! laisse à ton Auguste un espoir si flatteur:
Ne t'imposais-tu pas une dure contrainte?
Peut-être tu m'aimais, peut-être la pudeur,
Et non pas le mépris, fit naître ta rigueur.
Ces tendres mouvemens, cette frayeur extrême,
Seraient-ils de l'Amour un heureux stratagême?
Tu gardes le silence, et tiens les yeux baissés;
Tu rougis, tu souris.... O touchante éloquence!
Ne parle point: ce modeste silence,
Ta rougeur, ton sourire, en disent bien assez.

Dût encore gronder l'orage sur ma tête,
Ce jour est de mes jours le plus cher à mon cœur!
Je triomphe, et, dans mon bonheur,
J'ai retrouvé le calme au sein de la tempête.

L'AVEU.

O doux aveu qui flatte ma tendresse!
O doux espoir qui ranime mon cœur!
Éléonore approuve mon ivresse,
Elle a promis de faire mon bonheur.

A cet aveu, roses de la pudeur,
Vous coloriez les lis de son visage;
Ses yeux baissés me nommaient son vainqueur :
Je l'admirais, j'admirais mon ouvrage.
Aimable aveu, tu consoles mon cœur;
Aimable espoir, tu charmes ma tendresse :
Éléonore approuve mon ivresse;
Elle a juré de me rendre au bonheur.

Que cet aveu, qui cause mon délire,
La rendit belle à mes yeux enchantés!
Je lui parlais, et la voyais sourire
A mes discours qu'amour avait dictés.
Un doux aveu redouble ma tendresse,
Un doux espoir fait triompher mon cœur :
Éléonore accueille mon ivresse,
Et doit bientôt achever mon bonheur.

Avant ce jour je languissais, en proie
Au noir courroux d'un destin rigoureux :

Depuis ce jour, je nage dans la joie,
Et des mortels je suis le plus heureux :
Charmant aveu qui flatte ma tendresse,
Charmant espoir qui transporte mon cœur !
Éléonore a senti mon ivresse,
Et son ivresse assure mon bonheur.

ÉLÉGIE.

Magnanimes rivaux des Gastons, des Nemours,
Plein d'audace, j'allais célébrer votre gloire;
Mon espoir fut trompé; mon projet, illusoire;
Je vis Éléonore au plus beau de mes jours,
Et, transfuge aussitôt du temple de mémoire,
Je ne chantai que les Amours.

Oh! comme moi, qui n'eût rendu les armes!
La fleur des champs que l'on vient de cueillir
A moins d'éclat, de fraîcheur et de charmes:
Elle embellirait tout, rien ne peut l'embellir.
Ses noirs cheveux en boucles ondoyantes
Voilent son cou de leurs tresses mouvantes;
Elle a dans le regard un doux je ne sais quoi
Qu'on ne peut définir, qu'aucun charme n'égale,
Qui séduit tous les cœurs, les entraîne après soi,
Et fait le désespoir de plus d'une rivale.
Sur son beau front repose la candeur;
Dès qu'on la loue, aussitôt la pudeur
Du plus tendre carmin colore son visage.
Seize printemps ont orné son corsage
Des plus riches trésors qui parent la beauté;
C'est la Vénus, les Graces du Corrége,

5

Tous les Amours composent son cortége,
Et dans son port règne la majesté.

Éléonore et m'enflamme et m'inspire.
Interprète du sentiment,
Que mon vers tendrement soupire;
Si le poëte n'est amant,
A s'illustrer c'est en vain qu'il aspire.

Ma voix célèbre et les jeux et les ris;
Enfants des dieux, pastoureaux, et bergères,
En vous livrant à vos danses légères
Entourez-moi, c'est pour vous que j'écris.

Venez aussi, venez, vierges craintives;
Ma plume est chaste, et mon cœur sans détour;
Daignez sourire à mes chansons naïves,
Et couronner un jeune troubadour.

Dans votre érotique langage,
Parny, Bertin, Deguerle, et Duault, et Boufflers,
Vous peignîtes l'Amour libertin et volage;
Enviez mes plaisirs, mes transports, et mes fers,
Je vais chanter l'amour fidèle et sage;
Éléonore est l'objet que je sers.

Elle est si tendre et sur-tout si jolie!
Pour elle Ovide eût délaissé Julie,
Anacréon eût volé sur ses pas;
Les vers légers de l'aimable Catulle,
Les vers plaintifs du sensible Tibulle
Auraient tous à l'envi célébré tant d'appas.

Je le sens, je n'ai pas leur sublime génie.
Oui, je prélude encore aux jeux de l'harmonie,
Je ne le sais que trop: mais qu'importe à mon cœur
Que sur le Parnasse on m'ignore?
Je soupire après le bonheur,
Et j'ai tout, si j'obtiens la main d'Éléonore.

La gloire vaudrait-elle un instant de plaisir?
De chagrins, de regrets, elle est trop tôt suivie;
Mais, quand l'amour est pur, il sait braver l'envie,
Et ne craint pas le repentir.

SUR LES FEMMES.

(ANACRÉON, ODE II.)

Dans sa vaste munificence,
La nature donna des ailes aux oiseaux,
La vitesse aux coursiers, des cornes aux taureaux;
A l'abeille la diligence;
Le monarque des animaux,
Le lion, eut la force et l'adresse en partage;
Elle apprit aux poissons à nager sous les eaux;
L'homme de la raison croit avoir l'avantage.

Dans cette prodigalité,
A la femme qu'est-il resté?
Un seul don qui peut davantage
Que la raison, l'instinct, la force, le courage;
Un don qui les vaut tous, le don de la beauté.

PRIÈRE A L'AMOUR.

Ma naïve constance a vaincu tes caprices,
Amour! tu prends pitié de mes chastes desirs :
Je vais donc m'enivrer de tes pures délices,
Recueillir tes transports, savourer tes plaisirs!...

En vain je m'écriais : « Supplice de la vie,
« Fuis, trop cruel enfant, oui, fuis-moi sans retour. »
Mais peut-on vivre, hélas! sans connaître l'Amour?
Tourmens d'un amant vrai, c'est vous seuls que j'envie,
Vous, qui d'Éléonore avez touché le cœur;
Vous, à qui je devrai mes chants et mon bonheur!

Dieu puissant, dieu chéri que l'univers adore,
Perce-moi de tes traits, brûle-moi de tes feux;
J'aime un objet charmant; eh bien! je veux encore,
Je veux, s'il est possible, être plus amoureux.

Que les ris ou les pleurs, que l'espoir ou la crainte,
Me fassent éprouver leur charme tour-à-tour;
En vain je gémirai : reste sourd à ma plainte;
Tout, jusqu'à la douleur, est plaisir en amour.

A MA MÈRE.

O ma meilleure amie! ô la plus tendre mère,
A qui je dois cent fois plus que le jour!
O de tous mes secrets tendre dépositaire!
Recevez celui de l'amour.

L'Amour, que l'on prétend si cruel, si perfide,
L'Amour constant m'a soumis à ses lois;
Une vierge modeste, et sensible, et timide,
Est le digne objet de mon choix.

Ah! je vous peindrais mal sa grace enchanteresse;
Elle plaît sans recherche, et brille sans apprêts;
Et ne devine pas, même par mon ivresse,
Quel est tout le pouvoir de ses jeunes attraits.

Dans ces lieux où Clémence Isaure
Couronnait autrefois de savans troubadours,
Subjuguant tous les cœurs, l'aimable Éléonore
Vient de fixer enfin mes volages amours.
O ma mère, quittez vos tranquilles ombrages,
Vos bois touffus, vos vergers, vos vallons;
Abandonnez les agrestes rivages
De l'Ariége aux flots vagabonds:
Riche en vertus, honneur de sa famille,
Dieu! pour mon cœur aimant quel riant avenir!

Venez la nommer votre fille,
Et l'embrasser, et nous bénir.
Éléonore et moi, non loin des Pyrénées,
Quand le flambeau d'hymen aura brûlé pour nous,
Que de plaisirs ! que d'heures fortunées
Nous allons goûter près de vous,
En comblant des soins les plus doux
Tous les instans de vos longues années !

Venez guider mes pas aux marches de l'autel,
Et sourire aux transports de mon ame ravie;
Que je puisse bientôt lui consacrer ma vie,
Et lui jurer un amour éternel !

O myrte de Vénus ! ô flambeau d'hyménée !
Ornez mon front, ou brillez dans ma main;
Embellissez cette belle journée,
Présage heureux du plus heureux destin.

A ÉLÉONORE,

QUI VOULAIT, PAR DÉLICATESSE, ME DÉTOURNER DE M'ATTACHER A ELLE.

Lorsque la plus douce espérance
Venait sourire à ton amant,
Hélas ! c'était donc vainement
Qu'Amour allégeait sa souffrance.
Tu me conseilles de te fuir !
Tu m'ordonnes d'être volage !...
Mais, trop fier de son esclavage,
Mon cœur ne saurait t'obéir.
Le nautonier, loin du rivage,
Dès qu'il éprouve quelque orage,
Peut-il à son gré revenir ?

Moi ! que d'une flamme nouvelle
J'aille encor subir la rigueur !
Moi ! que je devienne infidèle !!!...
Quelle autre serait aussi belle ?
Quelle autre ferait mon bonheur ?

Bannis toute crainte importune :
Et que te manque-t-il ? de l'or ?
Tes vertus, voilà mon trésor ;
Je ne veux pas d'autre fortune

Ah! si quelque jour les Français,
Qu'en tous lieux guide la victoire,
Pour leur intérêt et leur gloire,
Arrachent ton île aux Anglais,
Alors j'accepte, Éléonore,
Les présens que tu veux m'offrir (1);
Mais ne m'ôte pas le plaisir
D'enrichir l'objet que j'adore.

Je ne suis pas ambitieux :
Oui, quand même l'arrêt des cieux
Me destinerait à l'empire,
T'aimer et pouvoir te le dire,
Tel est l'empire que je veux.

Que cette retraite modeste,
Où j'ai coulé de doux instans,
Se change en un séjour céleste
Par ta présence et tes talens!
Tu trouveras dans cet asile
Des livres, un loisir utile,
Et les plus fidèles amours.
Du plus heureux des troubadours
Accepte ce bonheur tranquille.

Ah! cède à mon amour constant;
Viens, quittons l'antique Toulouse :
La plus tendre mère m'attend
Pour embrasser ma jeune épouse.

---

(1) Éléonore, créole de l'Isle de France, a perdu à Saint-Domingue trois habitations, dont deux étaient en pleine valeur, et rapportaient cent mille francs de rente.

L'ABSENCE.

A ÉLÉONORE.

D'un sort cruel sans cesse la victime,
J'ai dû partir dans ce jour abhorré !...
Qu'ai-je dit ? pour mon cœur c'est un besoin sacré,
Et pour moi ce départ accroîtra ton estime.
La femme qui donna le jour
A l'excellente mère objet de mon amour,
Qui protégea, chérit, caressa mon enfance ;
Qui fut dans mes chagrins si souvent mon recours,
Contre l'affreuse mort aujourd'hui sans défense,
De ses vieux ans voit menacer le cours.
Je pars donc ; mais l'espoir à mes yeux encor brille ;
Oui, mon retour, les soins d'une tendre famille,
Vont l'arracher aux horreurs du trépas ;
Et, rêvant dans mon cœur une douce journée,
D'avance m'enivrant d'un heureux hyménée,
Je pourrai, plein d'ardeur, revoler dans tes bras.

Loin de toi cependant ton Auguste respire.
Que l'absence est funeste au repos d'un amant !
Privé de sa maîtresse, inquiet, il soupire ;
Et si, dans les langueurs d'un triste éloignement,
Il se peint le bonheur où sa tendresse aspire,
Il ne peut de la crainte éviter le tourment.

Dans les plaisirs, ma chère Éléonore
Songera-t-elle aux pleurs que verse son ami?
Loin des lieux, qu'embellit l'amante que j'adore,
Depuis que mes coursiers, par un sort ennemi,
M'entraînent, seuls témoins du feu qui me dévore,
Combien de fois mon cœur a-t-il frémi!
Éléonore est jeune, aimable, belle....
Que de nombreux dangers menacent mon amour!
Et j'en suis séparé!... Mais le devoir m'appelle
Loin de l'asile où, naïf Troubadour,
Je soupirais ces romances plaintives,
Qui charmaient doucement nos heures fugitives.

Qui me dira, quand elle est loin de moi,
Si dans le monde, où la mode cruelle
De l'inconstance osa faire une loi,
Elle gémit attristée et fidéle;
Et si, pareille à la douce gazelle,
Qui du chasseur s'éloigne avec effroi,
Elle fuit tout, dans l'ardeur de son zéle,
Pour me garder et son cœur et sa foi?

J'irai, n'en doute pas: qui retiendrait ma course?
On verra Philomèle oublier ses malheurs,
On verra les ruisseaux remonter vers leur source,
On verra le printemps dépouillé de ses fleurs,
Avant qu'une nouvelle flamme,
D'un autre feu brûlant mon ame,
Me cause encor de nouvelles douleurs.

LE NOM.

Du dieu du jour immortel favori,
Jeune laurier, sur ta tige naissante
Ma main voudrait de la plus belle amante
Graver le nom aussi doux que chéri,
Comme en mon cœur se grava son image;
Qu'à son Auguste elle garde sa foi,
Comme on te voit conserver ton feuillage;
Qu'un vif espoir soutienne mon courage,
Et ne soit pas stérile comme toi.

Heureux laurier, quand de feuilles nouvelles
Ton front superbe un jour s'enrichira,
D'Éléonore aussi le nom croîtra.
De ce ruisseau les naïades fidèles,
Les déités habitantes des bois,
Les dieux des champs, les nymphes bocagères,
Pour te fêter réuniront leurs voix
A leurs transports, à leurs danses légères.

Le pin hardi, le lugubre cyprès,
Le fier palmier, que l'Idumée admire,
Et tout le peuple, ornement des forêts,
Rivaux soumis, te céderont l'empire.
Pour moi, toujours je ceindrai mes cheveux,
Arbre chéri, de ton brillant feuillage:

Je te ferai confident de mes vœux;
De la Beauté qui reçoit mon hommage
Je t'apprendrai les refus, les faveurs :
Tu sauras tout, ma joie, et mes douleurs.

Puisse le ciel, sensible à ma prière,
En ton honneur prolonger le printemps!
Mais que jamais ton ombre hospitalière
N'offre un asile aux bergers inconstans;
Que le corbeau ne puisse de son aile
Flétrir jamais tes rameaux bienfaisans!
Que, seule enfin, la tendre Philomèle
Y trouve un nid pour ses petits naissans!

LE RETOUR.

A ÉLÉONORE.

Hélas! j'ai vu tromper une vaine espérance!
Mes devoirs sont remplis; je reviens près de toi
Apaiser les tourmens d'une longue souffrance,
Te prouver mon amour, et te jurer ma foi;
Sensible Éléonore, à l'aspect de tes charmes
Près de toi ton Auguste oublîra ses alarmes.
Voudrais-je t'affliger? Quand de tous mes malheurs
Le plus affreux serait de voir couler tes pleurs!
Le chagrin, je le sais, est pareil à l'orage
Qui flétrit sans pitié les roses du bocage.
Ah! chassons loin de nous un triste souvenir!
Cette urne, ce cyprès!... fuis, trop cruelle image,
Ne désenchante pas un riant avenir.

Je vais te posséder, ô mon Éléonore!
Je vais t'offrir un cœur tout entier aux amours.
Volez, coursiers trop lents, et devancez l'aurore!
Que je ne perde rien du plus beau de mes jours.
Tu vas donc être à moi! qu'un autre pour la gloire
Soit enflammé d'ardeur; qu'aux filles de mémoire
Il prodigue un encens et des vœux assidus;
Qu'un autre ose envier les trésors de Crésus;

Que celui-là, jaloux de vivre dans l'histoire,
Vole, comme César, de victoire en victoire;
Ni ce riche métal, source de tant de maux,
Ni ces honneurs guerriers, ni toi-même, ô ma lyre,
Vous ne serez l'objet de mon premier délire.
Je préfère la paix, les douceurs du repos,
Aux applaudissemens d'une foule ravie;
Ils flattent! mais, hélas! ils éveillent l'envie.
Me rendraient-ils heureux? que faut-il au bonheur?
Une douce retraite, une épouse chérie
Qui partage avec nous les peines de la vie,
Et de tous nos plaisirs augmente la douceur.

LE DÉPIT.

Qu'il me semble nouveau cet air d'indifférence !
Après un long exil, je reviens; mais, hélas!
Ingrate Éléonore, ô trompeuse espérance!
A cet accueil si froid je ne m'attendais pas.
Je suis le même encore, et tu n'es plus la même!
Ciel! tant d'amour suivi de tant de cruauté!
D'où peut naître, dis-moi, cette rigueur extrême?
Eh quoi! douterais-tu de ma fidélité?
D'un odieux rival les discours m'ont peut-être,
Dans ma funeste absence, accusé près de toi.
Mais n'as-tu pas reçu cent preuves de ma foi?
Tu connais ton Auguste, et tu peux croire un traître?
Non, crois plutôt ces yeux que des rivaux jaloux;
De ma fidèle ardeur qu'ils soient les interprètes;
Regarde-les, et juge. Hélas! qui mieux que vous
D'un cœur où vous régnez sait les routes secrètes,
Beaux yeux, qui, dès ce jour qu'amour fut mon vainqueur,
Devinâtes le feu recelé dans mon cœur?

Insensé que je suis! quand je la trouve en elle,
Je vais chercher au loin la cause de mes pleurs.
Ce n'est pas le dédain qui produit ses rigueurs;
C'est l'orgueil; autrefois l'ingrate était moins belle;
Elle voulait garder ses amans peu nombreux:
Je n'étais pas alors à mépriser entre eux!

D'une foule innombrable à présent poursuivie,
Elle voit leur essaim croître avec sa beauté;
Tous la nomment LEUR BIEN, LEUR DÉESSE, LEUR VIE;
Et, malgré ses refus, cette troupe ravie
Se flatte constamment de fléchir sa fierté.
De son sein fait au tour l'un admire l'albâtre,
L'autre admire sa bouche et ses yeux enchanteurs;
Un regard fait pâlir cette foule idolâtre,
Un sourire à ses pieds met cent adorateurs;
Et tandis qu'attentive à resserrer leur chaîne,
Superbe, elle asservit tous les cœurs à sa loi,
Éléonore, hélas! songe-t-elle à ma peine?
Ivre de son triomphe, elle trahit sa foi.
Souviens-toi des sermens qu'emporta ma tendresse,
Cruelle! sans espoir languirai-je toujours?
Si je perdais ton cœur, adorable maîtresse,
A qui consacrerais-je et ma flamme et mes jours?

LE PREMIER AMOUR.

Non, jamais rien n'éteint cette ardeur amoureuse
Qui la première fois embrase notre cœur:
Le temps même, le temps n'en peut être vainqueur;
C'est comme un feu couvert d'une cendre trompeuse.
Qui n'a pas cru souvent, sans courir de danger,
Pouvoir nourrir ce feu dans le fond de son ame?
L'insensé! tout-à-coup vient un zéphyr léger:
Il souffle, et dans l'instant étincelle la flamme.

Moi-même, quelque temps j'eus l'espoir de changer:
Vain espoir qui flattait mon orgueil et ma peine!
Je revis sur ces bords la Beauté qui m'enchaîne,
Aussitôt sous son joug je courus me ranger.

En vain j'aurais voulu devenir infidèle;
Sans cesse je soupire et je languis pour elle;
Tout rallume mes feux et leur sert d'aliment.
Ici, je pense au jour où ma belle maîtresse
M'annonça le bonheur par un souris charmant;
Là, je me ressouviens d'une douce caresse;
Ce lieu vit ses rigueurs : mais, plus loin, sa tendresse
D'un mutuel amour prononça le serment.

Que dirai-je de plus? Les nymphes, les bergères,
Que, pour tromper mes sens et bannir ses attraits,

Poursuivent tour-à-tour mes ardeurs passagères,
Me font à sa beauté penser plus que jamais.
A Lucinde, à Thaïs, prêt à rendre les armes,
Si j'admire leurs yeux, leur taille, leurs appas,
Je dis : Éléonore a cent fois plus de charmes :
Je me plains de mes fers, et je n'en change pas.

Toi que seule j'aimai, toi que seule j'adore,
Ah! bien loin d'accuser mon destin de rigueur,
J'ose m'en applaudir : c'est un trop grand bonheur
D'être né pour aimer la seule Éléonore.

LA JALOUSIE.

Éléonore, ô mon amie !
À tes pieds j'abjure mes torts ;
En t'accusant de perfidie,
Je crus trop tôt de faux dehors.
J'abhorre ce soupçon injuste ;
J'abhorre ce doute insultant :
Ah ! désormais un seul instant
Ne pense pas que ton Auguste
T'accuse de tromper sa foi :
J'en jure ici le ciel et toi.

Mais non, dissipons nos alarmes :
Bouche, où résident les Amours,
J'en crois le serment plein de charmes
Que tu fis de m'aimer toujours.

Oui, j'en conviens, je suis coupable ;
Mais, Éléonore, à ton tour,
Conviens que je fus excusable.
De Tircis tu connais l'amour,
Comme sa flamme m'est connue ;
Lorsqu'il te parlait l'autre jour,
J'arrive : soudain à ma vue
Il se trouble, tu fus émue ;
Il devint pâle, tu rougis ;

Il te regarda, tu souris....
Ah! cette rougeur, ce sourire,
Je sais trop ce qu'ils veulent dire!
Éléonore, quand mon cœur
Te fit l'aveu de sa tendresse,
Tel fut ton souris, ta rougeur....
Et tu n'es pas une traîtresse!
Et mon soupçon n'est qu'une erreur,
Perfide et barbare maîtresse!

Qu'ai-je dit? quel égarement!
Faut-il que je t'accuse encore?
Pardonne, ô mon Éléonore!
Je suis parjure en ce moment;
Mais, hélas! songe, chère amie,
Que l'amour cause ma folie,
Et que pour nous, faibles humains,
Quel que soit le vœu qui nous lie,
Trop souvent les sermens sont vains.

Le nocher, jouet du naufrage,
Jure de ne plus naviger:
Le calme vient; bravant l'orage,
Il s'expose encore au danger.
Le guerrier, lassé des alarmes,
Jure de goûter le repos;
Mais la trompette des héros
Sonne, et le guerrier vole aux armes.

LES FLEURS.

Charmantes fleurs que ce jour vit éclore,
Charmantes fleurs que mon Éléonore
Cueillit pour moi, qu'elle daigne m'offrir,
A votre sort combien je porte envie!
Vous lui devez la fraîcheur et la vie;
Ses soins touchans surent vous embellir.

Heureux muguet, brillante renoncule,
Fière immortelle, orgueilleuse auricule;
Toi, fleur naïve, oracle de l'amour,
Fille des prés, marguerite charmante,
Toi, qu'en secret une timide amante
D'un doigt tremblant consulte tour-à-tour;
Tendre lilas, gentille primevère,
Belle tulipe aux rayons éclatans,
Modeste fleur, amante du mystère,
Et toi sur-tout, chère à Flore en tout temps,
Rose superbe, ornement du parterre,
Qu'on doit nommer la reine du printemps;
Quel doux parfum exhalent vos calices!
Fleurs, que reçut le plus fidèle amant,
Oui, vous ferez à jamais ses délices!
Mais de l'amour êtes-vous un présent?

Sur le volume où la tendre élégie
A soupiré mes ennuis et mes feux,

Entrelacez votre tige chérie,
Pour en former un chiffre ingénieux,
De mes desirs dépôt mystérieux:
Tel, chez ce peuple où l'on voit en Asie
Régner la crainte avec la jalousie,
Un icoglan et sensible et discret
Confie aux fleurs son timide secret.

Mais à mes yeux ces filles de l'Aurore,
Quand je les chante, ont perdu leurs couleurs.
Dois-je prévoir qu'un jour Éléonore....
Non; fais, Amour, que le sort de ces fleurs
Ne me soit pas un funeste présage,
Et que je sois, dans mon destin heureux,
Jusqu'au dernier des instans de mon âge,
Aimé toujours et toujours amoureux.

LA MALADIE.

J'allais voir luire enfin l'époque fortunée
Où, couronnant mes desirs amoureux,
L'aimable Éléonore aux autels d'hyménée
De ses amans suivait le plus heureux.

O stériles projets! ô trompeuse espérance!
Tout est changé : le destin envieux
Fait, hélas! succéder le trouble et la souffrance
A mes erreurs, à mes transports joyeux.

Des trois filles du Styx l'implacable ministre,
L'ardente Fièvre, aux yeux creux et hagards,
Fond sur Éléonore, et, de sa main sinistre,
Malgré mes pleurs, l'enlève à mes regards.

Amour, souffriras-tu qu'un effort téméraire
T'ose ravir un objet aussi beau?
Hymen, souffriras-tu qu'un flambeau funéraire
Ose en ce jour remplacer ton flambeau?

Non, non : Hymen, Amour, exaucez ma prière,
En vous liguant contre un monstre assassin;
Ouvrez-nous des plaisirs la riante carrière,
Et de vos fleurs venez couvrir son sein.

Sauvez, aimables dieux, sauvez Éléonore;
Faites bénir votre auguste pouvoir;
Que pour moi du bonheur vienne briller l'aurore,
Et protégez ma flamme et mon espoir.

Puisse le ciel, sensible à ma triste élégie,
Me délivrer de craintes sur son sort;
Et, près d'elle appelant la bienfaisante Hygie,
Me rappeler des portes de la mort!

LA CONVALESCENCE.

Tendres amours, séchez vos pleurs;
Graces, dissipez vos alarmes;
Le ciel est sensible à mes larmes,
Il met un terme à mes douleurs :
La plus aimable de vos sœurs
Ne verra point le sombre empire.
Rians projets, dont je fus enchanté,
Rentrez dans mon esprit trop long-temps agité !
La bienfaisante Hygie a daigné nous sourire,
Et mon Éléonore a repris la santé.

Dans ces lieux où naquit, où mourut Virginie,
Dont Bernadin, par son génie,
A consacré le nom à l'immortalité;
Dans cette belle et riche colonie
Où le noir Africain, dès long-temps transplanté,
A soumis à nos lois et son bras et sa vie;
Dans ce climat des hivers respecté,
Où brille l'empire de Flore,
On vit sous les traits de l'amour
Naître ma chère Éléonore.
Jour fortuné, tu reviens en ce jour!
Échapper au tombeau n'est-ce pas naître encore?

Oui, déja la santé lui rend tous ses attraits;
Ses yeux sont plus brillans, et son teint est plus frais.

Ah! pour moi quel bonheur s'apprête;
Graces, Amours, ne pleurez plus;
Vos regrets seraient superflus.
Mais venez près de nous, que rien ne vous arrête;
Graces, Amours, venez de nos plaisirs perdus
Rendre à mes vœux l'époque fortunée,
D'un cortége brillant entourer l'hyménée,
Et présider à tous ses attributs.

Quel doux moment, quel beau jour, quelle fête,
Quand je pourrai sur l'autel de Vénus
Conduire aux yeux de tous ma timide conquête;
Et, triomphant de ses refus,
M'enorgueillir de sa défaite.

LE PORTRAIT.

A ÉLÉONORE.

Dieux, quels transports! quelle aimable surprise!
Il est donc à moi ce portrait
Du bel objet dont mon ame est éprise!
Et j'en dévore chaque trait.

Qu'il est brillant le coloris fidèle
Que sut employer ton pinceau!
Mais, quand on prend un si joli modèle,
On fait sans peine un beau tableau.

Que dis-je? ô ciel! quelle est mon injustice?
Ah! si tu n'offrais à mes yeux
Que ce platane et son ombre propice,
Ou le brillant azur des cieux,

Ou cet enfant qui règne dans Cythère,
Et qui, rabaissant sa fierté,
Remet pour nous son flambeau tutélaire
Aux soins de la fidélité;

Si tu n'offrais qu'un riant paysage
Qu'orne l'autel du tendre amour,
Et ces festons, ces roses, ce feuillage,
Que ta main prodigue à l'entour;

Si tu n'avais, près de ce chiffre aimable
Qui me présage d'heureux jours,
Que buriné, sur le marbre durable,
Ces mots : SERMENT D'AIMER TOUJOURS,

Je ne verrais peut-être en cet ouvrage
Que le triomphe du talent;
Mais te voilà : ton gracieux visage
Semble sourire; il est parlant.

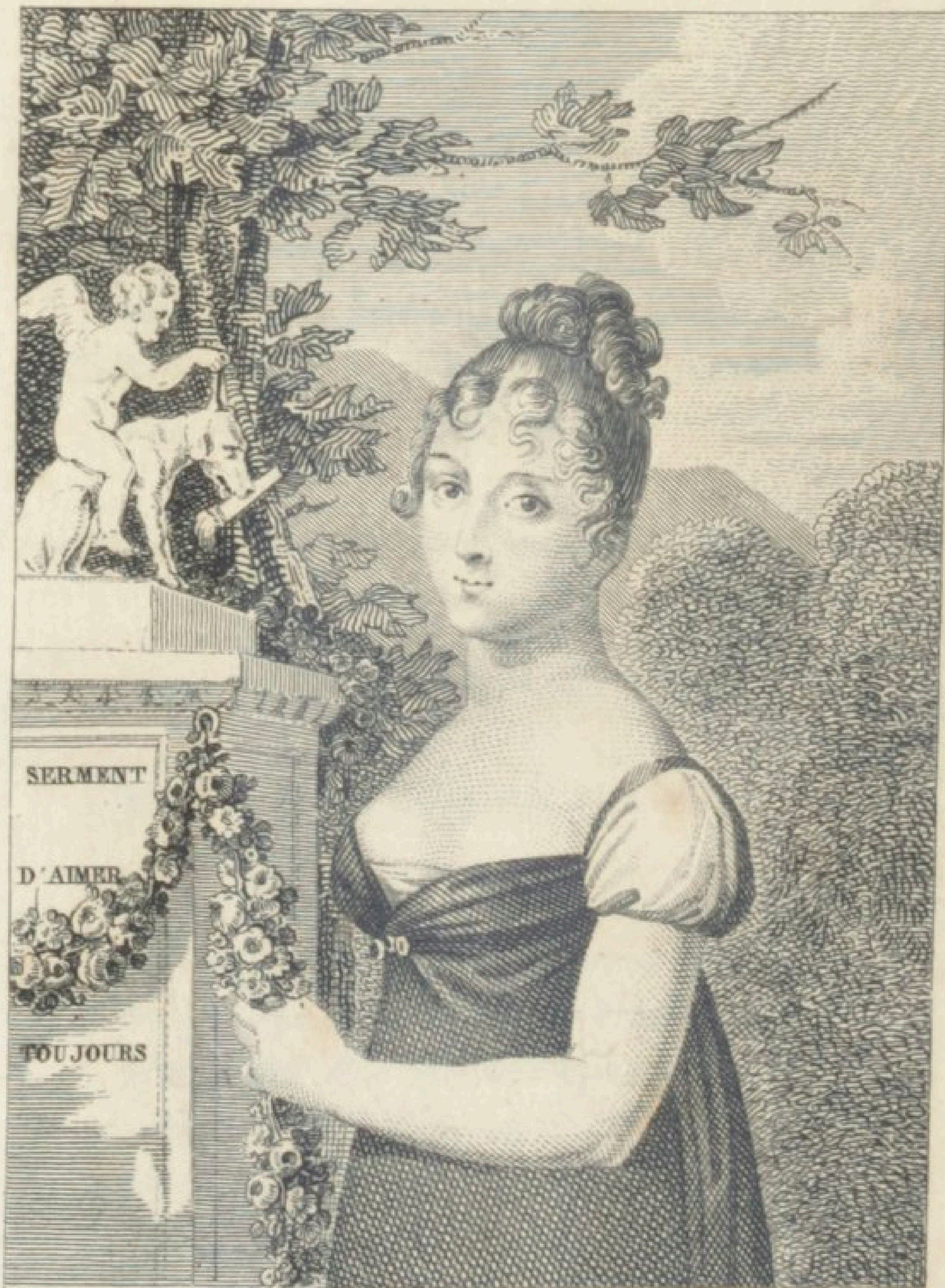
Trésor d'amour! d'attraits heureux ensemble,
Tout ce qui doit plaire et charmer,
Ce beau tableau, comme toi, le rassemble :
Juge s'il doit se faire aimer.

A ÉLÉONORE.

ENVOI DU BOUQUET DES FIANÇAILLES.

QUE j'aime la métempsychose!
Que ne puis-je adopter le système enchanteur
D'une aimable métamorphose!
Je m'offrirais à toi sous les traits d'une fleur;
Et ton amant serait la rose
Que tu placerais sur ton cœur.

Pag. 76.



Muse et grace, deux mots achevent son portrait.
Muse elle nous instruit et grace elle nous plait.

LE SONGE.

LA VEILLE DE MON MARIAGE.

Toulouse, le 27 septembre 1802.

Salut, aimable nuit, toi qui dans mon sommeil
Présentas à mes yeux la tendre Éléonore;
Et toi, qui vas aussi l'offrir à mon réveil,
Jour enchanteur, je te salue encore!

Éléonore, ah! quel songe charmant!
Il me semblait que, tout à ma tendresse,
Je désarmais ta cruelle sagesse.
J'étais époux!... ô fortuné moment!
Dans quels transports je dévorais tes charmes.
Tu pleurais!... et j'étais insensible à tes larmes.
Tu m'implorais!... et dans tes bras,
Tout plein de mon amour, je ne t'entendais pas:
Ces cris, ces pleurs, ces touchantes alarmes
Ne faisaient qu'ajouter au prix de tes appas.

De surprise et d'amour accablée et vaincue,
Les plaisirs trahirent tes sens;
Tu connus tout: ces transports caressans,
Ce pudique abandon mêlé d'inquiétude,
Et ces tendres faveurs, délicieux prélude,
Dont s'étonnaient tes attraits innocens.

Dans cette nuit propice, aimable Éléonore,
Quels mystères charmans, de l'hymen heureux droits,
Vinrent calmer le feu qui me dévore,
Lorsque, jeune Tithon d'une nouvelle Aurore,
De sept lustres complets j'entassai les exploits.

Que de trésors! que de lis! que de roses!...
Je vais bientôt les devoir à l'hymen.
A mes desirs vainement tu t'opposes;
L'amour le veut, il m'accorde ta main.
Au pied de l'Éternel, divine enchanteresse,
Demain je dois prononcer le serment
D'être à toi, de t'aimer sans cesse,
D'être ton protecteur, ton ami, ton amant.

Douces erreurs où le sommeil nous plonge,
Je n'aurai plus besoin de vous;
Je vais devenir son époux,
Et mon bonheur ne sera plus un songe.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LES AMOURS,

A ÉLÉONORE, ÉPOUSE.

LIVRE SECOND.

. . . . Ma chère Éléonore,
Puisse le nœud qui vient de se former
Avec le temps se resserrer encore!
Du vrai bonheur les sentiers peu connus
Nous cacheront aux regards de l'envie;
Et l'on dira, quand nous ne serons plus:
Ils ont aimé, voilà toute leur vie.

(Parny.)

LES AMOURS, A ÉLÉONORE.

LIVRE SECOND.

LE LENDEMAIN.

A MA FEMME.

Ah! vous n'existez point pour l'homme corrompu,
Plaisirs du sentiment, douce et paisible ivresse !
Il faut, pour vous goûter, connaître la sagesse,
Ignorer le remords, et croire à la vertu.
Oui, sans ce calme heureux qui naît de l'innocence,
Bientôt le cœur se fane et languit desséché.
Sans lui, sous chaque fleur un serpent est caché,
Et le dégoût se mêle à chaque jouissance.

(M. de Bridel.)

Toulouse, le 29 septembre 1802.

Modeste en nos chastes combats,
De plaisir et de crainte émue,
Tu voulais soustraire à ma vue
Tes charmes et ton embarras.
Timide, tremblante, éperdue,
Entre l'amour et la pudeur

Je voyais hésiter ton ame,
Lorsqu'un baiser rempli de flamme
Te fit par moi naître au bonheur.

O d'hymen céleste puissance!
En une molle résistance
Tu passais du trouble au desir,
Et du desir à l'espérance.
Dans cet oubli de l'existence
S'échappa ce cri du plaisir,
Interpréte de l'innocence
Exhalant son dernier soupir.

Livrée à toute ma tendresse,
Tu rougissais de mon pouvoir:
Mais, quand l'amour est un devoir,
Peut-on redouter son ivresse?
Vois ce bouton sur ce rosier;
Ingrat à la main qui l'arrose,
Dis, se plaint-il du jardinier
Lorsqu'il s'entr'ouvre et devient rose?

LA FÊTE DE L'HYMEN.

TENDRES projets d'amour et de constance,
Vous n'êtes plus un rêve envoyé par les dieux.
Ils ont réalisé ma plus douce espérance;
Éléonore a couronné mes feux,
Et ses vertus vont embellir les lieux
Où je passai les jours de mon enfance.

Dans un recueillement pieux
Elle a reçu, cette épouse si chère,
La bénédiction que lui devait son père;
Un prêtre vénérable, aux marches de l'autel,
A recueilli ce vœu si solennel
De lui rendre en bonheur tout ce que ma tendresse
Va lui devoir de plaisir et d'ivresse.
Dieu! quel triomphe! ô céleste moment!
Qu'elle a charmé mon oreille attentive,
Quand, pour répondre aux vœux de son amant,
Elle l'a fait d'une bouche craintive,
Elle l'a fait, l'authentique serment
D'être à jamais à l'époux qui l'adore!
Ah! ces mots dans mon cœur retentissent encore:
Elle tremblait, ses yeux étaient troublés;
Par la pudeur des roses répandues
Aux lis se trouvaient confondues:
D'un élégant tissu ses traits étaient voilés;

Mais mon œil, s'égarant sous la gaze indiscréte,
D'un sein voluptueux poursuivait le contour;
J'admirais ce bras fait au tour,
Et cette taille si parfaite,
Doux espoir de l'hymen et bonheur de l'amour.

Dans ce moment divin, belle sans artifice,
De nombreux spectateurs l'admiraient comme moi;
Un couple aimable avait l'aimable emploi
D'élever sur nos fronts le lin du sacrifice (1).
Sa main, que je pressais par une douce loi,
Se para de l'anneau, gage heureux de sa foi;
Comme en ce jour d'une volupté pure,
Où l'hymen peut jouir des plaisirs les plus doux,
Les vierges de Délos portaient cette ceinture
Que déliait la main de leurs époux.

L'enchaînant à mon bras, je reviens de la féte,
Ivre d'amour et de félicité,
Et je conduis mon aimable conquéte
Au brillant festin qui s'apprête,
Festin qui flattait peu mon cœur trop agité!...

Le repas cesse : en tumulte on se léve;
De folâtres amis m'entourent en chantant;
Et, sur le bonheur qui m'attend,
Leur aimable gaîté ne me fait point de tréve.
Mais l'orchestre paraît et tout devient acteur.

---

(1) Le voile blanc qu'on soutient pendant la cérémonie sur la tête des deux époux.

J'ouvre le bal avec Éléonore.
Est-ce Minerve ou Terpsichore ?
Quelle danse modeste ! Un bruit sourd, mais flatteur,
Applaudit aux succès de l'agile danseuse.
Près d'elle une foule orgueilleuse
Veut imiter et sa grace et ses pas ;
Et des groupes nouveaux, par de nouveaux ébats,
Cherchent à prolonger cette soirée heureuse.

Moi, de ces vains plaisirs goûtant peu les attraits,
Impatient et l'ame soucieuse,
Sur ces mille Beautés jetant des yeux distraits,
J'accusais la lenteur de l'heure paresseuse,
Quand tout-à-coup (ô doux signal !)
Sa mère la conduit vers le lit nuptial,
Vers cette alcove fortunée,
Sous ces rideaux mystérieux,
Où, loin de l'œil des curieux,
Doivent veiller l'Amour et l'Hyménée.
Furtivement je disparais ;
J'arrive avant que l'on m'attende.
Sa mère, en soupirant, détachait la guirlande :
ELLE EST A VOUS, dit-elle.... et mes bras satisfaits
Reçoivent de sa main cette si douce offrande.

Déja dans son demi-contour
A tourné sur ses gonds la porte officieuse.
Tu m'appartiens, tu n'es plus qu'à l'amour.
Laisse tomber cette écharpe envieuse ;
Les regards d'un époux sont plus purs qu'un beau jour.
Mais peut-il s'oublier dans une couche oiseuse ?
Non, tu te dois aux plaisirs ravissans ;

Livre ta bouche à ma bouche amoureuse;
Livre ton ame aux transports renaissans
D'une flamme victorieuse;
Connais enfin ce délire des sens
Que préparait à ma persévérance,
Pour cette nuit, ton heureuse ignorance.

Qu'il est touchant, ce timide abandon
De la beauté long-temps indifférente!
Tendres larcins suivis d'un doux pardon,
Chastes combats de sa pudeur mourante,
Vous ajoutez aux faveurs d'une amante,
Et vous êtes du ciel le plus céleste don.

Sur mon front placez la couronne!
Je suis heureux, je suis vainqueur!
Éléonore s'abandonne,
Par devoir, par penchant, aux desirs de mon cœur;
L'Hymen le veut et son frère l'ordonne.

O rapides instans! ô nuit! charmante nuit,
Qu'accompagne l'amour, que la volupté suit!
Des plus tendres débats délicieux théâtre;
Flambeaux, dont la clarté secondait mes transports;
Hymen, qui me livras les charmes de ce corps
Dont la blancheur ferait honte à l'albâtre;
Discrets témoins de mon culte idolâtre,
Vainement le sommeil cherchait à m'assoupir;
Jaloux de tous mes droits, de caresse en caresse,
J'épuisai du bonheur la coupe enchanteresse,
Et l'hymen m'apprit seul la valeur du plaisir

A LA COURONNE VIRGINALE.

Je veux vous garder constamment,
Aimables fleurs emblématiques,
Vous qui pariez un front charmant,
Vous qui mêliez vos corolles pudiques
À l'incarnat d'un teint éblouissant.
O ROSE BLANCHE! ô signe d'innocence!
Près du JASMIN, ami de la candeur,
De l'ORANGER, qui me dit sa douceur,
Et de l'ŒILLET, qui peint sa confiance,
Je vois briller le LILAS virginal,
Et le LAURIER, qu'entoure la décence.
Symbole heureux! à l'amour conjugal
Tu fus garant, en ce jour triomphal,
D'une céleste jouissance!

Venez, venez, emblême ingénieux
De la pureté de nos feux
Et des doux plaisirs de ma couche;
Brillantes fleurs, qu'avec transport je touche;
Fleurs, que choisit l'ange de mon bonheur,
Venez, venez reposer sur mon cœur,
Et recevoir un baiser de ma bouche.

A ÉLÉONORE.

Elle a cessé l'influence funeste
Du destin qui sur moi semblait s'appesantir;
Un hymen favorable a su nous réunir
Dans cette retraite modeste
Que mon cœur brûlait de t'offrir.
Simple et sans art, cette rive est agreste;
Mais tu parais, elle va s'embellir.
On ne voit pas d'un luxe magnifique
L'ivoire et l'or décorer mes lambris;
Le marbre de Paros ni le marbre italique
N'en ont point rehaussé le prix.

Ah! qu'avons-nous besoin des dons de la fortune?
Elle s'enfuit sans causer mes regrets.
Ses faveurs ont souvent une suite importune;
J'aime mieux ses rigueurs que ses trompeurs bienfaits.
Ces vergers abondans que protège Palès,
Ces fertiles guérets, ces berceaux de verdure,
Partagés avec toi près de cette onde pure,
L'emportent, à mes yeux, sur les plus beaux palais.
Une mère adorable, une épouse accomplie,
De leurs soins délicats embellissent ma vie;
Qu'aurais-je à desirer? ne suis-je pas heureux?
Éléonore, ô mon aimable amie!

Il ne me reste à présent d'autre envie
Que de pouvoir prévenir tous tes vœux.

Dans cette nouvelle existence,
Long-temps promise à ma constance,
Ivre d'amour, d'un cœur reconnaissant,
Comme un présent des cieux je reçois chaque instant.
Malheur à l'insensé qui vit en espérance!
Il arrive trop tôt ce jour sans lendemain.
Les roses de l'amour s'offrent à notre main;
Mettons à les cueillir notre persévérance,
Et parons de ces fleurs la chaîne de l'hymen.

Cette campagne solitaire,
Qu'en murmurant la Laure arrose de ses flots,
Fut long-temps négligée; elle est pour moi Cythère;
N'y vois-je pas la reine de Paphos?
Il faut l'orner, mais sans afféterie :
Imitons ce désordre auquel préside l'art,
Quand il arrange au gré de sa féerie
Un magique contraste, une plaine fleurie,
Et ces lointains qui charment le regard,
Ou quelque heureuse symétrie
Qui semble naître du hasard.

Délicieux projet qui rit à ma tendresse!
Pour corriger du sol la sauvage rudesse,
J'y veux planter le laurier d'Apollon,
Digne prix du poëte et sa plus douce attente,
Le myrte de Vénus, et la flexible acanthe,
Et le platane, amant du frais vallon.
Souples acacias, qui, d'un lointain rivage

8.

Transplantés parmi nous au retour du printemps,
Déployez sur nos murs votre élégant ombrage;
Beaux peupliers, au frémissant feuillage,
Vous, l'orgueil de ces monts; vous, sapins, qui, long-temps
En butte à la fureur des terribles autans,
En descendrez un jour pour braver le naufrage:
Vous viendrez dans ces lieux de vos charmes si doux
Parer l'humble séjour de deux jeunes époux.

De tristes soins l'ame enfin dégagée,
Aux bords fleuris de ces limpides eaux,
Dans un voluptueux repos
Nous goûterons leur fraîcheur ombragée.
Au sein de ce fertile enclos
Qu'entourent l'arbousier, l'aubépine et le hétre,
D'une vie obscure et champêtre
J'éprouverai tous les plaisirs.
Quelques amis, de studieux loisirs,
N'est-ce donc pas le bien suprême?
Un tendre époux borne tous ses desirs
A vivre auprès de l'épouse qu'il aime.
Et, quand la mort terminera mes jours,
L'aimable objet de mes vives amours
Viendra pleurer dans ce riant bocage;
Là, de son voile essuyant ses beaux yeux,
L'arbre que j'ai planté, le sentier sinueux
Qui nous mena souvent au rustique ermitage,
Ce limpide ruisseau réfléchissant des cieux,
Qui, tels que notre amour, sont toujours sans nuage,
Lui rappelleront mon image,
Et le bonheur, le bonheur si volage
Qui pour nous cependant se fixa dans ces lieux.

LE BAL.

L'ARCHET sur la corde harmonique
Donne le signal du plaisir.
Dieu! quel spectacle magnifique!
Quel tableau riant et magique
Que mes pinceaux aimeraient à saisir!

Lucinde, Églé, Cloris, Ismène, Amide,
Rivalisant avec la plus fraîche des fleurs,
Aux regards d'une foule avide
Viennent régner sur tous les cœurs.
Oh! quelle agilité dans leurs passes rapides!
Qu'ils sont beaux les groupes mouvans
De ces nouvelles Hespérides,
Aussi légères que les vents!
Quel dieu les guide et les entraîne?
Charmant projet pour ce danseur heureux,
Qu'on enferme en riant, au milieu de la chaîne,
Dans un labyrinthe amoureux.

Toi, de mon cœur l'épouse et la maîtresse,
Viens partager cette commune ivresse,
Viens effacer par tes jeunes attraits
La prude Agathe et l'agaçante Laure,
La vive Aminte et la modeste Aglaure.
Dans ce cercle brillant, à mes yeux satisfaits,
Viens te montrer, ma chère Éléonore.

Elle paraît l'épouse que j'adore!

Quel incarnat brille dans tous ses traits!
Admirez tous les graces qu'elle étale!
C'est la candeur d'une chaste vestale;
C'est l'innocence et ses ris ingénus :
Craindrait-elle quelque rivale,
Eût-elle à disputer le prix même à Vénus?
De ce bal qu'elle soit la reine,
Comme elle est de mon cœur l'unique souveraine.

Mais la danse a repris; dans ces enlacemens
D'un parterre vivant je crois voir la peinture.
Éléonore, au sein de ces ébats charmans,
Déploie avec pudeur les dons de la nature.
Quelle grace en son air, dans tous ses vêtemens!
Quel prudent abandon! quels moelleux mouvemens!
Le papillon s'échappe avec moins de vitesse,
Le palmiste de l'Inde offre moins de noblesse,
Le roseau, d'élégance en ses balancemens,
Et la liane, de souplesse!

Ah! s'il le faut jamais, que le destin jaloux
De la France avec elle exile son époux,
Placez-moi, j'y consens, dans ces plages lointaines
Que le char d'Apollon éclaire obliquement;
Ou placez-moi dans ces arides plaines
Que de ses feux il brûle constamment;
De l'hymen bénissant l'empire,
Bénissant son attrait vainqueur,
Oui, j'aimerai toujours ses talens qu'on admire,
Oui, j'aimerai toujours son aimable sourire;
La grace de son front, les charmes de son cœur.

DIXAIN.

Que l'âge d'or soit constamment vanté,
L'âge de fer a parfois son mérite.
Pourquoi jouer le rôle d'Héraclite?
Je suis content du sort qui m'est resté.
Lorsque le monde était à sa naissance,
Tendre beauté cédait sans résistance,
Plaisir n'offrait nulle difficulté.
Mais aujourd'hui qu'Amour a de puissance!
C'était trop peu que simple jouissance,
De la pudeur naquit la volupté.

BOUQUET.

Chère épouse, reçois ces fleurs fraîches écloses,
A tes chastes attraits je viens les marier :
Sur ton sein, sur ton front, sur tes lèvres mi-closes,
Mon œil ne voit par-tout que des touffes de roses,
Et je m'empare du rosier.

A ÉLÉONORE.

Le premier janvier 1803.

Dans ce jour de cérémonie
Et de complimens ennuyeux,
Irai-je fatiguer les cieux
De vœux dictés par la folie?
Amour, santé, femme jolie,
C'en est assez pour être heureux.
De tous les vœux qu'un cœur peut faire,
Le seul que je veuille former,
C'est de pouvoir toujours te plaire,
Comme je veux toujours t'aimer.

QUATRAIN

PLACÉ SOUS LE PORTRAIT D'ÉLÉONORE, PEINT PAR MADEMOISELLE AIMÉE DE LASPLANES, SON AMIE.

Quand d'un moelleux pinceau le coloris fidèle
A nos yeux enchantés rend Vénus trait pour trait,
Je ne sais qu'admirer le plus, ou du portrait,
Ou de l'artiste, ou du modèle.

A MON PÈRE,

QUI DEVAIT PARTIR POUR RENTRER DANS SES POSSESSIONS COLONIALES.

De l'arrêt du destin je dois subir la loi;
Mais un cri de douleur s'échappe malgré moi.
Par tendresse tu fuis ton heureuse famille;
Père aimable et chéri, tu vas, loin de ta fille,
Préparer nos plaisirs, pourvoir à nos besoins,
Et te faire un bonheur de nous vouer tes soins.
Près d'un époux aimé, pleurant sur ton absence,
Pour charmer nos ennuis, nous vivrons d'espérance.
L'espérance console, adoucit le malheur,
Et même nous récrée au sein de la douleur :
Elle apaise nos maux; elle tarit nos larmes;
Au douteux avenir elle prête des charmes;
Par ses illusions notre cœur est séduit,
Les regrets oubliés, et le chagrin détruit.
Que dis-je? Oh non! jamais une indigne alégresse
Ne pourra remplacer cette sombre tristesse
Que cause ton départ à ce couple d'amis
Qu'un serment solennel a pour toujours unis.
L'amitié gémit trop quand un père s'absente!
Ton image à nos cœurs sera toujours présente;
Nos vœux impatiens hâteront ton retour,
Et tu seras reçu par le plus tendre amour.

Par Éléonore.

LA ROSE.

Aimable fille du printemps,
Embaume ma douce retraite;
Et que le souffle des autans
Épargne ta beauté parfaite.
Phébus à peine a fait son tour
Que tes feuilles couvrent la terre;
Brillante reine du parterre,
Ton règne, hélas! n'est que d'un jour!
Mais ce jour est un jour de gloire.
La tubéreuse, le muguet,
Et la renoncule, et l'œillet
Doivent te céder la victoire.
Rose, aux parfums délicieux,
Tu fais les délices des yeux,
Et la plus belle des parures.
Ton calice ouvert aux zéphyrs
Est l'emblême des doux plaisirs;
Mais crains leurs indiscrets murmures,
Et leurs trop volages desirs!
Orgueil de l'empire de Flore,
Puissé-je à l'époux que j'adore,
Ainsi que toi, plaire toujours!
Quand le malheur suivait mes jours,
Il a tari toutes mes larmes!...
Mais puissent nos jeunes amours
Passer moins vite que tes charmes!

Éléonore.

LA ROSE.

Rose! de qui tiens-tu cet heureux incarnat,
Ce port majestueux, ce doux et tendre éclat?
Quelle est la fleur, rose, que tu n'effaces?
Qui te donna cette suave odeur?
Qui te donna cette vive fraîcheur?
As-tu paré le sein brillant des Graces?
Flore et Zéphyr, à qui tu dois le jour,
Aux bosquets de Paphos ont-ils placé ta tige?
Viens-tu des lieux rians où serpente l'Adour?
De Pæstum, de l'Hybla n'es-tu pas un prodige,
Que des climats lointains a transporté l'Amour?
Sa main t'aurait-elle cueillie
Dans les jardins du bon Alcinoüs?
Ou ta fleur s'est-elle embellie
Sur les fertiles bords du tranquille Anaurus (1)?
Dois-tu ce beau carmin au beau sang de Vénus?
Dois-tu ce doux parfum aux larmes de l'Aurore?
Non, ne te flatte point; ces heureux attributs
Tu les dois tous à mon Éléonore;
La jeune épouse que j'adore
Te prodigua ses soins flatteurs;
Et, te baisant de sa bouche embaumée
(Doux présent de ma bien-aimée),
Te rendit la reine des fleurs.

---

(1) Fleuve de la Thessalie, sur lequel on ne sent jamais le moindre vent.

A ÉLÉONORE.

ENVOI DES VEILLÉES DU TASSE.

JADIS Pétrarque a soupiré pour Laure,[1]
Sans que le sort ait calmé ses douleurs.
Le Tasse aima ; plus malheureux encore,
Un noir cachot fut le prix de ses pleurs,
Que fit couler une autre Éléonore.

Toi, plus sensible, ô beauté que j'adore,
Lis ses regrets, lis, et plains ses malheurs.

Dieu! comme lui, victime de ma flamme,
Quand dans mon cœur circulait un poison,
Je la perdais, ma trop faible raison,
Si mon amour n'avait touché ton ame;
Je la perdais : vers ma tombe entraîné,
Près de mourir séparé de tes charmes,
Je n'aurais eu loin de toi que des larmes,
Dernier recours d'un être infortuné.

A ÉLÉONORE.

LES SOUVENIRS.

Qui ne se plaît à revenir
Sur les beaux jours du premier âge,
A rappeler un riant souvenir?
Temps de bonheur! règne de badinage!
Sous les yeux maternels, sans craindre leur courroux,
Librement on folâtre, on exerce ses goûts.
Jeux innocens, charmes de ma pensée,
Je vous trouve encor des appas.
Il m'en souvient: lorsque mon jeune bras
Poussait la pierre, au loin vers un arbre lancée;
Lorsque la corde, en rond dans les airs balancée,
Tournait trois fois sous mes agiles pas;
Lorsque le buis, docile au chanvre qui le presse,
Roulait en bondissant au gré de mon adresse;
Lorsqu'un épais bandeau me dérobant le jour,
Il me fallait poursuivre une foule rusée,
Épier leur attaque, et, bravant leur risée,
Adroit Colin-Maillard, les saisir à leur tour;
Ou quand, roi de la bande, en ma course légère,
Le premier, tout joyeux, j'atteignais la barrière;
Ou quand, tout près du but dirigeant mon palet,
Je remportais le prix d'une gloire éphémère:
Exercices charmans d'une époque où tout plaît,
Je vous renouvelai loin des yeux de ma mère,

Dans ce refuge où les lettres, les arts,
Ont rassemblé leurs brillans étendards.
Soréze (1), heureux séjour de mes jeunes années,
De combien d'heures fortunées
Vous me rendez le souvenir !
Ces vieux oiseaux des bois, ces montagnes hautaines,
Ces antres ignorés que je sus découvrir;
Ces rochers sourcilleux, infertiles domaines,
Où j'étais fier de parvenir :
Plus loin, ces voûtes souterraines,
Et ce bassin immense (2), où deux monts enchaînés,
Captivant les tributs de cent mille fontaines,
Par l'ordre de Riquet, à nos yeux étonnés
Enfantent ce canal qui serpente en nos plaines (3);
Et les murs de ce parc que j'aimais à gravir,
Quand je pouvais, dans mes fredaines,
Aller furtivement ravir
Les trésors du prunier, la pêche succulente,
Ou rapidement conquérir
Et la pomme vermeille et la poire fondante.
On me guettait; la peine est trop près du plaisir!
Mais sous l'abri d'un généreux treillage
Je me cachais derrière son feuillage,
Ou, tel qu'un écureuil, on me voyait franchir
L'obstacle offert à mon passage.

---

(1) École royale et militaire quand j'y étais. Sorèze, si heureusement situé par le climat et la salubrité de l'air, a repris aujourd'hui, sous la direction de M. R. D. Ferlus, tout son lustre et son ancien éclat.

(2) Saint-Féréol.

(3) Le Languedoc.

Déja, rempli d'un espoir martial,
Le pas soumis à la mesure,
Tenant en main cette brillante armure,
Des plus cruels combats le plus cruel signal,
Me faisant distinguer sous le drapeau royal
Par mon ardeur obéissante,
Je songeais à ma mère, à ce moment joyeux
Où je pourrais présenter à ses yeux
D'une épaulette d'or la parure élégante.
Doux plaisirs, que les ans emportent dans leur cours!
Comme ils sont vifs! mais, hélas! qu'ils sont courts!
Bientôt des passions le tumulte s'éléve,
Le cœur palpite, on est surpris, on rêve;
On préte un nouveau sens au plus simple discours:
L'étude ni les jeux n'offrent plus de secours;
Dans un vague desir l'ame flotte égarée;
Un besoin tout nouveau dispose de nos jours;
On goûte ces plaisirs de trop courte durée;
On les goûte, et l'on est victime des amours,
De ces amours dont la perfide ivresse
Entraîne et fascine toujours
Une trop crédule jeunesse.
Dans l'inconstance on poursuit le bonheur,
Par vanité l'on se montre volage;
Mais l'on est mécontent, et le vide du cœur
Raméne au besoin d'être sage.
Heureux qui peut alors trouver l'objet vainqueur,
Digne seul d'un constant hommage;
Et, dans cet aimable servage,
Expier avec joie une trop longue erreur!
Telle est l'histoire de ma vie.
A mon troisième lustre il manquait deux printemps,

Lorsque initié par Sylvie
Aux doux mystères des amans,
Pour juste prix de nos égaremens,
D'une autre ardeur cette ardeur fut suivie.
Sans deviner l'époque des regrets,
Je la quittai pour d'autres amourettes
Qui n'avaient pas d'aussi piquans attraits,
Éparpillant mes aveux indiscrets,
Mes desirs, et mes chansonnettes.
Les poëtes du jour (1) avaient gâté mon cœur,
En excitant ma jeunesse timide :
Leurs congés, empruntés d'Ovide,
Semblaient offrir un laurier si flatteur
A mon esprit, de gloire trop avide!
Mais le laurier vaut-il la simple fleur
Cueillie en paix dans les bosquets de Gnide?
J'eus tour-à-tour la belle Adélaïde,
La volage Thaïs, la prude Arsinoé,
La vive Élisabeth, l'indolente Zoé,
Anastasie, Irène, Agathe, Élise.
Multipliant les exploits les plus doux,
Je m'enivrais du culte d'Aphrodise;
Je me croyais heureux, lorsqu'un démon jaloux,
Bornant enfin le cours de mes conquêtes,
Loin de ces faciles coquettes
M'ensevelit sous des verroux.
Par des brigands, que déchaîna l'envie,
Ma liberté me fut ravie;
Mais, en dépit de leurs sombres cachots,

(1) Dorat, Pézay, Bernard, Bonnard, etc.

Ma liberté ne fut point asservie,
Et je bravai même leurs échafauds (1).
Cependant ma triste patrie,
Esclave trop long-temps d'une horde en furie,
Secoua le joug des bourreaux,
Et se délivra des fléaux
Que versa dans son sein leur noire barbarie.
Je vis tomber les fers qui retenaient mes pas;
Ma prison fut ouverte; il me sembla revivre;
La nature à mes yeux reprit tous ses appas.
Ainsi, quand, menacé de la faux du trépas,
Le moribond du danger se délivre,
Éloigné de sa tombe, exempt de ses douleurs,
Il ne voit que plaisirs, il ne rêve que fleurs:
De même, j'oubliai ces noirs et longs orages
Qui vomirent la honte, et le crime, et la mort.
Un dieu puissant, l'Amour, changea mon sort.
Dans les murs où jadis regnaient les Tectosages (2)
Je n'avais jusqu'alors appris qu'à voltiger;
Aucun objet n'avait pu m'engager
A vivre sous ses lois amoureux et fidèle.
Mais l'Amour me blessa d'une flèche cruelle;
Je ne fus plus à moi, je soupirai long-temps:
Les desirs, les refus, troublèrent mon printemps,
Et je vis de mes maux rire plus d'une belle!
On les crut de ma muse un habile détour
Pour varier les chants de mon luth érotique.
On m'accusa de feindre un délire extatique;

---

(1) L'auteur n'avait que quinze ans quand il fut enfermé.
(2) Toulouse.

Mais pouvaient-ils savoir comment blesse l'Amour,
Ceux qui n'ont pas connu l'épouse que j'adore,
Qui n'ont pas vu l'aimable Éléonore,
Belle comme le plus beau jour;
Qui n'ont pas vu son gracieux sourire,
Qui n'ont pas entendu cette flexible voix,
Semblable au doux Zéphyr soupirant dans les bois,
Qui n'ont pas éprouvé ce charme qui m'attire?
Céleste objet du plus brûlant délire,
Oui, je veux unir constamment
Le devoir à l'amour et l'époux à l'amant.
Éléonore, ô ma sensible amie,
Toi, par qui j'ai connu la paix et le bonheur;
Toi, dont les tendres soins embellissent ma vie,
Dont les talens égalent la douceur,
Et dont l'indulgence chérie
M'épargne de mes torts le reproche vengeur :
Si, dans ma jeunesse effrénée,
Long-temps avant notre hyménée,
J'ai moissonné d'autres appas,
Que ta vertu toujours me le pardonne!
Je n'ai connu que dans tes bras
Tous les plaisirs que l'amour donne.

LE PRINTEMPS.

A M. LE COMTE DE..., OFFICIER DE CAVALERIE.

Zéphire, du printemps aimable messager,
Fait dans nos prés sentir sa douce haleine;
Nos bois s'ornent déja d'un feuillage léger,
Et tout reverdit dans la plaine.
Mais dans les camps au danger du trépas
La nouvelle saison et t'expose et t'entraîne...
Comment vivra sans toi ta malheureuse Irène?
Dans un désordre plein d'appas,
Je l'entendais d'une voix de sirène
S'écrier dans les champs: « Hélas! ne parais pas,
« Zéphire, prends pitié d'Irène qui t'implore!
« Et vous aussi, cessez, aimables fleurs,
« D'étaler à mes yeux vos brillantes couleurs...
« A chaque fleur qui semble éclore,
« A chaque souffle des zéphyrs,
« Combien mon sein exhale de soupirs! »
Sa voix expire alors! Sous sa longue paupière
Je vis rouler des pleurs que son voile essuya,
Et contre un dur rocher sa tête s'appuya;
Dieu! quelle main barbare, en formant, la première,
D'un innocent acier une arme meurtrière,
Fit un art de la cruauté?
Le monstre! connut-il jamais l'humanité?

Avait-il de l'amour jamais goûté les charmes?
Quelle aveugle fureur dut égarer ses sens?
Pouvait-il aux plaisirs préférer les alarmes;
Aux faveurs d'une amante, à ses tendres accens,
D'un féroce ennemi les discours menaçans?

Ne suis point des héros la dangereuse trace.
Si pour ton noble cœur la guerre a des appas,
L'amour a ses drapeaux, ses ruses, ses combats;
L'amant a besoin d'art, de génie, et d'audace.
L'amour n'a-t-il donc pas ses piéges séducteurs,
Ses attaques et ses retraites,
Ses victoires et ses défaites,
Ses triomphes, sa paix, et même ses fureurs?
Mais ses fureurs sont passagères,
Mais sa paix enchante les cœurs,
Mais ses victoires toujours chères
Plaisent également aux vaincus, aux vainqueurs.
Ses peines même... ô ciel!... la trompette guerrière
Fait retentir ses sons audacieux;
Tu relèves ta tête altière,
L'acier brille en tes mains, et l'ardeur dans tes yeux.
Tu pars, mon jeune ami, nul danger ne t'arrête;
Irène en vain accourt vers ces beaux lieux;
Ton départ est certain, et ton coursier s'apprête
A t'épargner la douleur des adieux:
Tu fuis Irène, et tu cours à la gloire:
Mais, pour sauver les siens, conserve bien tes jours;
Et sur l'aile de la victoire
Reviens fidèle à tes amours.

A MADEMOISELLE DE L***.

RÉPONSE A DES VERS QUI ACCOMPAGNAIENT UN BOUQUET D'IMMORTELLES.

J'ai reçu vos vers enchanteurs
Et votre bouquet d'immortelles :
Malgré vos éloges flatteurs,
Combien vous me plaisez plus qu'elles !

Aux Muses quelquefois, oui, j'ai sacrifié;
Mais sans regret je les vois infidèles,
Et pour vous applaudir je serai de moitié :
Que m'importe, Aglaïa, de les trouver légères !
A leurs caresses mensongères
Je préfère votre amitié.

ÉLÉONORE.

RÉPONSE

A M. LE BARON DE BONNAFOS DE LATOUR, COUSIN-GERMAIN DE MON MARI, QUI M'A ADRESSÉ DES STANCES INTITULÉES : A LA PLUS BELLE.

Dans une peinture infidéle
Vous louez beaucoup mes appas.
Quoi! vous ne me connaissez pas,
Et vous me nommez LA PLUS BELLE!

Vos vers sont charmans, délicats....
Craignez de démentir ce zéle :
Dès que vous m'aurez vue, hélas!
Je ne serai point LA PLUS BELLE.

Est-ce moi qui me fâcherais
De me voir ravir la couronne?
Des autres vantez les attraits,
Et donnez-moi le nom de BONNE.

ÉLÉONORE.

A L'AUTEUR

DES STANCES A LA PLUS BELLE.

N. B. Éléonore, ayant peint un papillon, le lui envoya avec ces mots : *Voilà, mon cher cousin, votre portrait tracé de fantaisie ; cependant j'espère qu'il se trouvera ressemblant.*

De cet embléme ingénieux,
Ami, tu ne peux te défendre ;
Tu serais trop ambitieux
D'oser te dire LE PLUS TENDRE.

Mais, va, je sais être discret :
De ton heureux papillonnage
Voudrais-je trahir le secret?
Sans crainte sois LE PLUS VOLAGE.

D'ailleurs tout doit te rassurer :
Quelle belle est inexorable ?
Et comment ne pas espérer
Lorsque l'on est LE PLUS AIMABLE ?

ÉLÉONORE,

A MADAME VERDIER D'UZÈS.

J'ai lu, relu ces vers à ton heureux époux.
J'admire avec transport le beau feu qui t'anime;
Tu sais ravir et la gloire et l'estime,
En peignant des plaisirs le plaisir le plus doux.

Combien à tes talens, Verdier, je porte envie!
Tu peux t'enorgueillir d'être un aimable auteur,
Sans avoir affligé ta vie
Par ces travaux ingrats qui troublent le bonheur.
Tes vers coulent sans peine, et ta muse facile
Réunit aux graces du style
Le plus pur langage du cœur.

Célèbre malgré toi, tu jouis de toi-même,
Sans nul besoin de vivre en l'avenir:
Qu'il est heureux, en chantant ce qu'on aime,
De se faire un long souvenir!

L'AMOUR PRISONNIER.

PASTORALE.

DIANE, L'AMOUR, NYMPHES DE DIANE.

DIANE.

Pour sortir de mes mains tu fais un vain effort:
Tu ne peux m'échapper.

L'AMOUR.

Quel est mon triste sort!

DIANE.

O Nymphes, approchez, et contemplez ma proie!
Quel prisonnier jamais dut causer tant de joie?
L'Amour est pris.

L'AMOUR.

Hélas!

DIANE.

A peine le sommeil
Avait fermé ses crédules paupières,
J'accours, et mon triomphe éclaire son réveil.

L'AMOUR.

N'accorderez-vous pas ma grace à mes prières?

DIANE.

Ta grace, Amour!.... En obtient-on de toi?
Amans infortunés, victimes, sous sa loi,
Des trahisons, des parjures, des haines,
Votre tyran est enfin dans les chaînes.

Accourez, de vos maux vengez-vous sur l'Amour!
Il vous a fait gémir, qu'il gémisse à son tour.

L'AMOUR.

Jeunes compagnes de Délie,
Prenez pitié de mon tourment!
Brisez la chaîne qui me lie;
Et, pour prix d'un bienfait si grand,
Le poison de la jalousie
N'altérera point votre vie:
L'Amour vous en fait le serment.

DIANE.

Ah! gardez-vous de croire à sa promesse!
Malheur à qui l'écoute: il y manque sans cesse.
En vain d'un air modeste et doux
Le perfide à nos yeux se pare;
Voulez-vous vivre en paix? de lui défiez-vous;
Il devient le tyran des cœurs dont il s'empare.

L'AMOUR.

Si la déesse des forêts
A mes pleurs se montre inflexible,
Nymphes, au moins que mes regrets
Trouvent en vous un cœur sensible:
Un simple enfant, pour quelques jeux,
A ces rigueurs doit-il s'attendre?
Voyez les sillons que ces nœuds
Ont tracés sur ma peau si tendre.
Par pitié, pour prix de mes soins,
Nymphes, relâchez-les au moins.
Oui, les prières, les caresses,
Les soupirs, l'hommage et l'encens,
Des cœurs dont je vous rends maîtresses,
De l'Amour sont les doux présens.

Voyez quel est votre délire !
Si l'Amour languit dans les fers,
Avec lui finit votre empire;
Si les peuples de l'univers
A mes lois deviennent rebelles,
A quoi sert la beauté, que deviennent les belles?
Ah! si la beauté n'est plus rien,
Qui vous dira : Je vous adore!
Qui voudra vous nommer encore
Et son espérance et son bien?

DIANE.

Insensé! crois-tu donc fléchir tes ennemies?

L'AMOUR.

Et si je les avais fléchies!

DIANE.

Vous l'avez entendu! Vengez-moi, vengez-vous;
Brisez son arc, coupez ses ailes....
Mais qui donc vous retient, mes compagnes fidèles?
Je l'abandonne à tout votre courroux.

L'AMOUR, souriant.

Peut-être un reste d'indulgence....

DIANE.

Que vois-je! on se refuse à servir ma vengeance?
D'où viennent tout-à-coup cet air embarrassé,
Et ces fronts abattus, et ce regard baissé?

L'AMOUR.

Peut-être ce sera l'effet de ma puissance!

DIANE.

Parlez : serait-il vrai? Nymphes, vous rougissez;
Éclaircissez enfin ce coupable mystère.

L'AMOUR.

Eh quoi! rougir; eh quoi! se taire,

N'est-ce pas l'éclaircir assez?

DIANE.

Quoi! la prude Cloris, qui tous les jours censure
Le temps, les soins qu'Églé consacre à sa parure....

L'AMOUR.

Qu'y trouvez-vous de merveilleux?
C'est sa rivale....

DIANE.

O ciel! Et la modeste Irène,
Qui des hommes par-tout fuit l'aspect odieux,
Comme on fuit dans les bois un serpent venimeux!

L'AMOUR.

C'est par les ordres de Philène.

DIANE.

Quoi! pas une de vous ne m'a gardé sa foi?

L'AMOUR.

Pas une.

DIANE.

O ciel! cruelle intelligence!
Vous osez me trahir et vous jouer de moi?
D'un pareil attentat je vais tirer vengeance.

L'AMOUR.

Bravez son courroux impuissant....
Si l'amour pouvait être un crime,
Où trouver un cœur innocent?
Par moi tout naît et tout s'anime;
Dans les eaux, sur la terre, aux cieux,
Soit qu'il végéte ou qu'il respire,
Tout doit subir les lois de mon empire;
J'asservis les mortels et je commande aux dieux:
Et Diane, cette déesse
Fière de sa froide sagesse,

Diane brûle de mes feux.

DIANE.

Amour, qu'oses-tu dire ? arrête, téméraire !

L'AMOUR.

La vérité.

DIANE.

Paix !

L'AMOUR.

Non : tu m'as trop insulté.

DIANE.

Je vais te mettre en liberté :
T'y voilà ; mais tais-toi.

L'AMOUR.

Je ne veux pas me taire.
Je dois punir ta fausseté.
De Lathmos l'antre solitaire,
De tes feux, amis du mystère,
Ne sera pas le seul témoin ;
Moi-même je prendrai le soin
D'en instruire toute la terre :
On saura le nom du vainqueur
Qui t'a su rendre moins farouche,
Et que l'amour est dans ton cœur
Quand la sagesse est dans ta bouche.

DIANE.

Arrête, Amour ! accorde-moi la paix.
Vois mes regrets, mes pleurs : je cède la victoire ;
Je veux t'obéir désormais,
Et mettre à te servir mon bonheur et ma gloire.

L'AMOUR.

Vois s'il peut être un dieu plus doux ;
Un seul mot soumis est capable

De faire cesser mon courroux.
Je ne puis punir un coupable
Lorsqu'il implore ma pitié :
Tu veux la paix ? A ta prière
J'accorde encor mon amitié.
Viens : de ma cour sois la première.

DIANE.

Moi, paraître à ta cour ! moi, qui n'ai fréquenté
Que des rochers déserts, que des forêts sauvages !
Moi, qui ne connais point tes lois et tes usages !
Mes compagnes riraient de ma simplicité.

L'AMOUR.

Bannis cette injuste épouvante,
L'Amour sera ton précepteur ;
Et, si le nom de ma suivante
Pour toi n'est plus un déshonneur,
Bientôt je te rendrai savante
À vaincre et captiver un cœur ;
Bientôt tu sauras de ton guide
Comme il faut donner tour-à-tour
L'espérance à l'amour timide,
La crainte au téméraire amour.

DIANE.

Commence donc, et compte sur mon zéle ;
Mes nymphes à l'envi se pressent sur tes pas,
Dévorent tes leçons. . . .

L'AMOUR.

Un autre soin m'appelle :
Je reviendrai.

DIANE.

Non, non, tu ne partiras pas
Qu'auparavant. . . .

L'AMOUR.

Quoi! malgré son envie
Osez-vous retenir l'Amour?
Prétendez-vous qu'en ce séjour,
Pour vous, il consume sa vie?
N'ai-je donc à penser qu'à vous?

DIANE.

Qu'il parte, il a raison; apaise ton courroux,
Et fais ce qui pourra te plaire;
Pars, ou reste, ou reviens; sur-tout point de colère.

L'AMOUR.

Te voilà telle que je veux,
Et ta docilité m'enchante

DIANE.

Pour bien vivre avec toi, je suivrai tous tes vœux.
Nymphes, qui de l'Amour bravez la loi puissante,
Voulez-vous l'apaiser? vous l'apprendrez de moi;
Pour fléchir son courroux, que tout cède à sa loi.

L'AMOUR.

Je ne fais sentir ma vengeance
Qu'à la beauté qui se défend:
L'Amour punit la résistance;
Il n'est jamais cruel pour un cœur qui se rend.

ENVOI.

A ÉLÉONORE.

De sa fierté Diane était jalouse;
L'Amour la subjugua dans l'antre de Lathmos:
Comme elle aussi, chère et charmante épouse,
Tu fuyais le dieu de Paphos.

Mais qui peut se soustraire au pouvoir de ses armes?
L'Amour a tant de force et d'adresse et de charmes!
De ton cœur insensible il a fondu l'airain.
Grace à mes feux, ainsi qu'à ma constance,
Ce dieu que j'aime est entré dans ton sein,
Et tu ne craindras plus les traits de sa vengeance.

COUPLET.

PAR ÉLÉONORE.

IMPORTUNE raison, j'abjure ton systême!
Par ton calme apparent jouit-on du bonheur?
Non, l'amour est le bien suprême,
Et pour toujours il règne dans mon cœur.
On vante en vain ta froide indifférence;
Elle est, dit-on, sans trouble, sans desirs;
Mais, comme elle est sans espérance,
Elle doit être sans plaisirs.

LES BAISERS.

A ÉLÉONORE.

IMITATION DE CATULLE.

Vivons pour nous aimer, ma chère Éléonore :
Trop tôt s'enfuit la saison des amours.
Que la vieillesse aux froids discours,
Que mes rivaux me jalousent encore,
Qu'importe? si je suis, près de toi que j'adore,
Le plus heureux des Troubadours!

L'astre brillant qui verse la lumière
Chaque matin recommence son cours,
Tandis que sans espoir se perdent nos beaux jours,
Comme se fane et meurt la rose printanière.

Le plaisir nous approuve, ainsi que la raison ;
Viens, suis mes pas sous ce feuillage sombre;
Il pourra protéger nos baisers de son ombre :
Donne-les sans compter! que t'importe leur nombre?
Compte-t-on les épis que livre la moisson?
Compte-t-on les fleurs du rivage?
Compte-t-on les dons de Bacchus?
Eh bien! j'en veux mille fois davantage...
L'hymen, le chaste hymen te défend tout refus.

Aimer, c'est vivre : ô mon Éléonore,
Cède à l'amour, cède à ses traits,
Et sans crainte abandonne à l'époux qui t'adore
Et ta bouche divine et tes jeunes attraits.

IMITATION

D'UNE PETITE PIÈCE DE DOETE, DE TROYES, QUI ÉCRIVAIT DE JOLIS VERS DANS LE TREIZIÈME SIÈCLE.

PAR ÉLÉONORE.

QUAND revient la saison de la tendre verdure,
Quand la terre s'enflamme et le ruisseau murmure,
Quand les oiseaux de leurs chants gracieux
Réjouissent les bois, les vallons et les cieux,
Soir et matin, filles, n'allez seulettes
Chercher sous les gazons modestes violettes;
Serpent y gît qui ne mord au talon;
Mais croyez-moi, tendres fillettes,
Ce serpent-là n'en est que plus félon.

A ÉLÉONORE.

SUR QUELQUES POETES ÉROTIQUES.

Ce sentiment qu'exprime le mot J'AIME,
Dans les vers du Gentil Bernard,
Par les jeux de sa muse est réduit en systême.
Quoi! du bonheur d'AIMER on a pu faire un ART!
Comment rendre ces feux qu'un vif amour fait naître,
Et ce tendre abandon, et ces chastes combats,
Et ces transports que tu m'as fait connaître,
Que le cœur sait goûter, mais qu'on ne décrit pas?
O nuit heureuse! ó momens pleins d'appas
Dont s'étonnait ta tendresse timide!
Comment pouvoir jamais vous exprimer?
Je me tairai: Bernard serait un mauvais guide;
Il a trop répété les préceptes d'Ovide,
Et Tibulle, mieux qu'eux, enseigna l'art d'aimer.
Qui sait mieux peindre une amoureuse flamme?
Qui ne voudrait partager ses plaisirs?
Ses vers plaintifs font naître au fond de l'ame
Un trouble aimable et de tendres desirs.
L'heureux Parny l'avait pris pour modéle,
Alors que sa lyre immortelle
Soupirait mollement ses naïves amours.
Qui n'envîrait le bonheur de ses jours,

Quand, dans les bras d'une autre Éléonore,
Le front de myrte et de fleurs couronné,
Pour prix des doux concerts de sa lyre sonore,
Il fut, dès son printemps, de gloire environné?
Bertin a plus d'esprit; mais sa muse volage,
Comme Properce, épuise le savoir;
Bernis, chargé de fleurs, entre dans un boudoir
En parfumant son style et son langage.
T'offrirai-je Dorat, qui, frivole et charmant,
A rejeté le sentiment
Pour adopter le persiflage?
Oh! que j'aime bien mieux et Deguerle et Gallus,
Peignant de leur jeune maîtresse
Les timides faveurs, les aveux ingénus,
Accompagnés de modestes refus,
Et des transports de l'amoureuse ivresse.
Adorateur de la beauté,
Je vois Anacréon se parer d'une rose;
Le verre en main, souriant, il repose
Sur le sein de la volupté.
Sapho, dans son brûlant délire,
Soumise aux lois d'une injuste Vénus,
Malgré Phaon et ses projets déçus,
A l'amour consacra sa lyre.
Catulle, beaucoup plus léger,
(Mais très piquant dans une douce orgie,)
Souvent infidèle à Lesbie,
Se plaisait trop à voltiger.
Avec plus d'art et plus de grace,
Chantant Glycère, Auguste, Régulus,
A table j'aperçois Horace
Entre la Folie et Bacchus.

Prenons-les toujours pour modèles,
Ces Chaulieux négligés, ces folâtres Chapelles,
Et ce champêtre Léonard,
Simple comme Gresset, et comme lui sans fard.
Telle autrefois l'aimable Deshoulière,
Qui te légua tous ses moyens de plaire,
Décrivait ses plaisirs sans recherche et sans art.
Hôtes charmans de mon riant asile,
N'oublions pas nos auteurs favoris,
Ce vertueux Gessner, émule de Virgile,
Qui dans sa prose élégante et facile
Sut égaler nos poëtes chéris ;
Et cette muse, cette grace,
Dufresnoy dont le nom retentit au Parnasse,
Et le chantre de Lycoris (1) ;
Et ce Boufflers, dont la verve féconde
Célébra la légèreté
D'Aline reine de Golconde ;
Ce Boufflers papillon, enfant de la gaîté,
Qui, seulement fidèle à l'infidélité,
Chanta dans ses couplets et la brune et la blonde.
Si, lorsqu'il s'amusait à parcourir le monde,
Il eût pu, comme moi, contempler tes attraits,
Et ces yeux d'où l'amour décoche tous ses traits,
Loin de brûler toujours d'une nouvelle flamme,
D'offrir à tant d'Iris le tribut de ses vers,
L'ingénieux, mais volage Boufflers,
N'eût choisi que l'objet qui règne sur mon ame.

---

(1) Métastase.

Oh ! si le ciel m'avait prêté
De ces divers auteurs le céleste génie,
A te louer je passerais ma vie ;
Je peindrais les vertus qui parent ta beauté ;
Et, doublement vainqueur du temps et de l'envie,
Mes vers nous conduiraient à l'immortalité.

A ÉLÉONORE

Peignant un tableau intitulé LE RAVISSEMENT.

TANDIS que l'on admire en ce brillant tableau
Ce doux RAVISSEMENT que tes charmes font naître,
Le spectateur ravi croit en soi reconnaître
Tout ce qu'exprime ton pinceau.

A M. DE KERIVALANT.

Mon cher ami, sur le choix d'une épouse
Tu veux savoir quel est mon sentiment?
Moins son époux que son fidèle amant,
Je ne veux point qu'elle ait l'humeur jalouse,
Mais complaisante et sensible à l'excès;
Que, prévenant mes vœux les plus secrets,
Elle remplisse et d'amour et d'ivresse
Les jours heureux que le destin me laisse;
Que ses talens enchantent mes loisirs;
Que ses vertus augmentent mes plaisirs;
Et, pour flatter tout-à-fait ma tendresse,
Que la candeur accompagne ses pas,
Que son esprit égale ses appas,
Qu'il soit divin, qu'elle seule l'ignore:
Tel est mon goût, telle est Éléonore.

A ÉLÉONORE.

On lit dans un très beau discours :
Sept fois par jour pèche le juste.
Qu'il serait heureux ton Auguste
D'être ce juste tous les jours !

A Mme ÉLÉONORE DE LABOUÏSSE,

QUI NE VOULAIT PAS, DISAIT-ELLE, ÊTRE MON CONFESSEUR.

PAR M. AUGUSTE GAUDE.

Si vous étiez mon confesseur,
Je serais trop dévot, charmante Éléonore ;
Et chaque jour, absous des fautes de mon cœur,
Je viendrais chaque jour vous les redire encore.
Mes yeux sur vos yeux attachés
Seraient remplis de ma ferveur sincère :
Mais j'oublîrais mes vieux péchés,
Pour n'accuser que ceux que vous me feriez faire.

A M. AUGUSTE GAUDE.

RÉPONSE.

Vous desirez pour votre confesseur
L'aimable objet qui règne sur mon ame,
Celle qu'Amour a soumise à ma flamme,
Et qu'on prendrait pour sa plus jeune sœur.

Toujours guidé par le talent de plaire,
Vos yeux ardens sur SES YEUX ATTACHÉS,
Vous lui tairiez tous vos anciens pechés,
Pour n'accuser, dans vos aveux cachés,
Que ceux qu'encor votre cœur voudrait faire.

Le beau projet ! . . . Mais que dira l'époux ? . . .
Sur ce point-là pourtant arrangeons-nous :
Vous chanterez ma chère Éléonore ;
Vos vers heureux, qui font tant de jaloux,
Illustreront l'épouse que j'adore ;
Quant aux péchés ! . . . je les ferai pour vous.

RÉPONSE

A DES STANCES DE M. AUGUSTE GAUDE.

PAR ÉLÉONORE.

Tes vers sont beaucoup trop polis;
Ils surpassent mon espérance:
Devrais-je avoir la préférence
Sur ton amante, sur Zélis?

Quand tu m'accordes ton suffrage,
Je te soupçonne un peu flatteur;
Mais je sais les droits d'un auteur;
Il peut embellir son ouvrage.

Cependant tu prends trop de soin,
Quand, sous l'air de la prévoyance,
Tu nous rappelles l'indulgence...
Pour toi, tu n'en as pas besoin.

SUR LE SERIN D'ÉLÉONORE,

APPELÉ FORTUNÉ.

Gentil serin, qu'enferme une si belle cage,
Pourrais-tu desirer les champs et le boçage
Où folâtrent d'autres oiseaux?
Leur liberté vaut-elle l'esclavage
Qui chaque jour te fait tant de rivaux?
Jouis en paix de ton heureux partage.

J'aime à te voir capricieux, léger,
Dans l'onde pure adroitement nager;
J'aime à te voir badiner avec grace,
Et revenir lestement voltiger
Sur ces brillantes fleurs que ton plumage efface.

Toi, que je nommai Fortuné
En présageant le bonheur de ta vie,
Ah! combien ton sort fait envie,
Même à l'époux qui t'a donné?
Tu nous ravis par ton intelligence;
D'Éléonore la présence
T'inspire les accords les plus harmonieux;
Lorsque tu gardes le silence,
C'est pour mieux écouter ses chants mélodieux,
Et la douleur t'assiége en son absence.

Mais quel trouble me suit ! . . . Je le repousse en vain !
Tant de faveur et de tendresse
Pour un misérable serin ! . . .

Écoute, chère épouse, adorable maîtresse ;
Je souffre quand je vois cet oiseau libertin
Profaner par ses jeux l'albâtre d'un beau sein ;
Ou quand sur ta bouche il se pose,
Comme l'abeille sur la rose,
En la pressant de son bec amoureux.
Oui, trop souvent (à peine en croyais-je mes yeux !)
Je l'ai surpris sous ta main caressante
Traînant une aile frémissante,
Et de plaisir sautant sur tes genoux ! (1)

Éléonore, loin de nous
Laisse-moi prudemment écarter cette image ;
De ce trop charmant badinage
Je pourrais bien être jaloux.

---

(1) Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.
LA FONTAINE.

LA JALOUSIE, OU LES SOUHAITS.

Oui, j'en conviens naïvement!
Dût-on me taxer de folie,
Je suis jaloux du vêtement
Dont s'enveloppe mon amie;
Je le suis du souris charmant
Qui sur sa bouche si jolie
Erre voluptueusement;
Je suis jaloux de cette glace
Qui me réfléchit ses attraits,
Et du zéphyr qui suit sa trace,
Et du crayon qui peint ses traits (1),
Et de l'éventail qu'avec grace
Sa main balance dans les airs,
Et de moi-même, et de mes vers.

En vain le dieu de l'hyménée,
Couronnant mes tendres desirs,
Par une chaîne fortunée
M'a comblé des plus doux plaisirs;
Jaloux de toute la nature,
Tout fait ombrage à mon amour:
Je voudrais être la chaussure

---

(1) Allusion au portrait d'Éléonore, peint par elle-même.

Qui de son pied suit le contour;
Je voudrais être la ceinture
Qui de sa taille fait le tour;
Je voudrais être cette eau pure
Qui de sa modeste figure
Baigne l'agréable blancheur;
Je voudrais être la verdure
Dont elle foule la fraîcheur,
Sur-tout cette gaze légère
Qui voile son sein palpitant,
Transparente et faible barrière
Que l'amour oppose à l'amant.

LA PÊCHE.

A ÉLÉONORE.

Des cieux la nuit voile l'azur:
Le temps est beau, l'onde est calmée:
Viens avec moi, ma bien-aimée,
Viens respirer l'air frais et pur.
Est-il un plaisir qui surpasse
Ce qu'on goûte ici de plaisirs,
Quand mollement les doux zéphyrs
Des mers font rider la surface?
Quittons un moment ce séjour;
Notre asile simple et rustique
N'est pas, crois-moi, l'endroit unique
Où les ris ont fixé leur cour.
Quand la nuit raméne les ombres,
Dans l'onde rivale des cieux,
Au travers de ses voiles sombres,
Quel spectacle délicieux
De voir les astres radieux
Réfléchir leur clarté brillante!
De voir la lune scintillante,
Brisant ses rayons dans les flots,
Se mirer au cristal des eaux!
De ta lyre douce et sonore

Essayant de tirer des sons,
A tes côtés, Éléonore,
Je modulerai mes chansons.
De Doris, Nérée, et Neptune,
Je dirai les galans exploits,
Ou par quelle heureuse fortune
L'hymen te soumit à ses lois.
Sur les bords de l'onde orageuse
Viens, chère épouse, à ces poissons
Jeter la ligne insidieuse
Et les perfides hameçons.
Tu les verras tous, dans leur joie,
Jaloux de devenir ta proie,
Fuir les rochers, fendre les eaux;
Et, sortant du sein des roseaux,
Toutes les nymphes empressées
T'offriront le cristal brillant
Et le corail étincelant
Dont leurs grottes sont tapissées.

L'OBSTACLE.

Petit ruisseau, si fier du progrès de tes ondes,
Arrête : près d'ici mon épouse m'attend.
Si tu suspends le cours de tes eaux vagabondes,
Pour prix d'un tel bienfait, je te laisse à l'instant
Inonder sans pitié mes campagnes fécondes.

Cependant tu t'accrois, ruisselet (1) trop jaloux
Des plaisirs d'un amant, des transports d'un époux.
Le jour approche, ô ciel! voilà deja l'aurore!
Et, quand je dois partir, tu me retiens encore?
Envieux! qui peut donc m'attirer ton courroux?
Ah! plutôt songe aux soins que j'ai mis à te plaire.
Pour défendre tes bords, que la fleur embellit,
D'Isméne et de Cloris j'ai bravé la colère;
J'ai toujours éloigné leurs troupeaux de ton lit;
Souvent même, brûlé d'une soif dévorante,
Oui, souvent, de ton eau limpide et transparente,
J'en atteste les dieux, n'osant ternir l'éclat,
Je m'en suis refusé le secours, fleuve ingrat!
Ton nom est-il connu? de mes vers c'est l'ouvrage.
A l'abri des rigueurs des arides étés,

(1) Nous n'avons pas dans notre langue assez de ces diminutifs qui peignent tour-à-tour la mignardise ou le dédain : nos anciens poëtes en étaient remplis. Marot, Desportes, Fontaines, Lingendes ont employé avec grace le terme de *ruisselet;* leur exemple m'a engagé à m'en servir.

Coules-tu fraîchement sous un épais ombrage?
Tu le dois aux lauriers que ma main a plantés.
Oui, j'en ornai tes bords, lorsque ton flot paisible
Ne baignait que le fond de ton lit desséché,
Qu'un rameau par le vent d'un arbuste arraché
Opposait à ta course un obstacle invincible;
Et voilà qu'aujourd'hui, torrent impétueux,
Grossi d'écume, et fier d'un cours tumultueux,
Tu roules à grand bruit des roches fracassées,
Et fuis, en dédaignant ton rivage et mes vœux :
Mais ces heures d'orgueil seront bientôt passées !
Bientôt je te verrai, le dernier des ruisseaux,
A travers tes cailloux répéter tes murmures;
Alors, ingrat, alors, pour venger mes injures,
J'insulterai tes bords, je troublerai tes eaux,
Et je te forcerai par mille affronts nouveaux
D'aller salir les mers de tes ondes impures.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DU SERIN D'ÉLÉONORE.

PLEUREZ, Graces, pleurez, Amours,
Pleurez avec Éléonore;
Il n'est plus cet oiseau qui charmait ses beaux jours;
Oui, la tombe, qui tout dévore,
Vient de l'engloutir pour toujours.
Un ravisseur et cruel et perfide
L'a surpris de sa griffe avide (1):
Pleurez, Graces, pleurez, Amours.

Le passereau de l'aimable Lesbie
Avait moins d'agrémens que ce joli serin:
Comme il se jouait sur la main
De ma belle et sensible amie!
Légèrement il voltigeait
Autour des noirs anneaux qui forment sa coiffure,
Ou quelquefois il dérangeait
L'élégance de sa parure,
Ou se reposait sur les fleurs
Qu'on rassemble, au matin, dans ses vases d'albâtre,
Et mariait d'un air folâtre
Son beau plumage à leurs vives couleurs.

(1) Il fut dévoré par un chat.

Combien de fois, au lever de l'aurore,
Fit-il admirer les accens
D'un gosier flexible et sonore!
La seule voix d'Éléonore
Brille par des accords plus doux et plus touchans.

Tout regrette ce chantre aimable :
Ah! qui pourrait lui refuser des pleurs?
Éléonore en est inconsolable :
Muses, partagez nos douleurs.
Un dieu jaloux du bonheur de sa vie
Sans doute en abrégea le cours.
Qui peut, hélas! échapper à l'envie?
Pleurez, Graces, pleurez, Amours.

A M. J. C. GRANCHER,

QUI INVITAIT L'AUTEUR A QUITTER LE GENRE ÉLÉGIAQUE POUR L'ÉPOPÉE.

Tu veux que, prévenant le burin de l'histoire,
Mes vers audacieux aux siècles à venir
Transmettent de nos maux l'horrible souvenir,
Nos crimes s'expiant par de longs jours de gloire,
Et le deuil se mêlant aux chants de la victoire?...
Mais comment entreprendre un si vaste tableau?
Tant d'orgueil siérait-il à ma trop faible muse?
A de si grands projets son essor se refuse,
Et l'hymen conduit seul mon timide pinceau.

Non, je ne suis pas né pour peindre les alarmes,
Et l'horreur des combats, et la fureur des armes,
Et la stupeur d'un peuple épouvanté,
Et l'innocence dans les larmes,
Victime d'une affreuse et lâche volupté...
Ces noirs tableaux ont pour moi peu de charmes.

Des triomphes de Mars je hais la cruauté,
Et jamais de ma lyre ils n'auront les hommages;
Par de plus riantes images
J'aspire à plaire à la beauté.

Pour la toucher, que mon vers se décore
De sentiment, d'harmonie et de fleurs,
Et qu'au milieu des plus belles couleurs
Brille le nom d'ÉLÉONORE.

Je ne forme pas d'autres vœux;
Quand de tous mes loisirs le tendre hymen dispose,
Pourrais-je préférer le laurier à la rose?
Et d'illustres travaux me rendraient-ils heureux?
Sur les bords que l'Ariége arrose
De mes jours ignorés je goûte la douceur:
J'y vis libre et tranquille en mon humble retraite;
J'y cultive mes champs, mes livres et mon cœur,
Et, si je n'y deviens poëte,
J'y trouve du moins le bonheur.

AU MÊME.

Non ; c'est en vain que ta voix me répète :
« Ose emboucher l'héroïque trompette,
« Célèbre Mars et le destin des rois ;
« Chante ces jours de discordes fatales,
« Vingt nations, imprudentes rivales,
« Se signalant par de sanglans exploits. . . »
Non, non ; jamais de Virgile et d'Homère
Je ne serai l'audacieux rival :
Et nul espoir de marcher leur égal
Ne me fera poursuivre une chimère.
M'égalerai-je à ces nobles esprits,
Moi, dont toujours les modestes ouvrages,
Faibles et doux, n'offrent que quelques pages ?
Irai-je, fier de ces petits écrits,
De mes loisirs innocens badinages,
Avec orgueil leur disputer le prix ?
Non : pour atteindre au temple de mémoire,
S'il faut chanter la guerre et la victoire,
Et les hauts faits des héros et des dieux,
Je m'y refuse, et renonce à la gloire :
Peindre ma flamme est tout ce que je veux.
Je n'irai point sur les ailes d'Icare,
En essayant un vol ambitieux,
Insolemment m'égaler à Pindare.
Mais qu'ai-je dit ? Insensé ! qui compare

A sa faiblesse un sort si glorieux!
Éléonore, en contemplant tes yeux,
De tous mes sens la volupté s'empare;
Pour moi la terre est préférable aux cieux.

Vit-on jamais le tourtereau timide,
De ses penchans oubliant la douceur,
Pour suivre l'aigle en son essor rapide,
Abandonner la moitié de son cœur?

A L'AUTEUR ANONYME

DES SATIRES TOULOUSAINES.

Satirique imprudent, qui te fais un plaisir
D'employer à médire un coupable loisir ;
Si Pégase à tes vœux se montra trop rebelle,
Devais-tu t'en venger par un lâche libelle?
Pourquoi déchires-tu nos aimables auteurs ?
Ils te déplairaient moins s'ils étaient sans lecteurs ;
C'est à les déprimer que ton esprit s'amuse :
Tu prétends à la gloire, et l'envie est ta muse !
Dans des chants pleins de grace offerts à la beauté,
Crois-moi, laisse Boilleau peindre la volupté :
S'il décrit les doux jeux de Gnide et de Cythère,
Il les couvre avec art du voile du mystère ;
J'applaudis à sa verve, à ses heureux couplets,
Et ce n'est pas pour lui qu'on garde les sifflets.
O Gaude ! seraient-ils pour ton charmant ouvrage,
Toi qui sus de La Harpe obtenir le suffrage,
Toi qu'Imbert chérissait, que Bourdic estima,
Et que d'un feu céleste Apollon enflamma?
L'on peut, blâmant en toi trop de délicatesse,
Gronder ta modestie, accuser ta paresse ;
Ta paresse est un tort, mais non pas tes écrits :
Érato les dicta, Zélis en fut le prix.
Seront-ils pour ta prose agréable et badine,

LAFONT, peintre ingénu des erreurs de NÉRINE?
Ou pour les vers nombreux du barde LORMIAN?
Silence, vil jaloux! la lyre d'Ossian
Soupire en sons plaintifs la complainte nocturne;
Je l'entends : il gémit sauvage et taciturne;
Ses accens ont frappé les voûtes de Selma
Des amours de Salgar, des regrets de Colma,
Des pleurs de Malvina, dont la harpe sonore
Célèbre Oscar, vainqueur aux plaines d'Inistore,
Et le brave Fingal, et le jeune Cathmor,
Tant d'illustres guerriers qu'illustre encor leur mort;
Il enchante leur ombre aux palais des nuages,
Et transmet leurs combats jusqu'à nos derniers âges.
Seront-ils ces sifflets pour l'aimable CARRÉ,
Dans les jeux d'Apollon si souvent admiré?...

Et moi, que t'ai-je fait, Zoïle de Toulouse,
Pourquoi troubler des jours qu'embellit mon épouse?
Que ne me laissais-tu, dans mon obscurité,
Contempler la nature et vivre en liberté?
Mes chants sont ignorés des filles de mémoire;
Mais j'aspire au bonheur, et non pas à la gloire.
Devais-tu maltraiter un amour si parfait?
La constance à tes yeux serait-elle un forfait?...

Je ne le sais que trop : d'effroyables tempêtes
Ont fait perdre à Toulouse et ses jeux (1) et ses fêtes;
Quand la rose (2) annonçait la saison des amours

---

(1) Les jeux floraux.
(2) Le 3 de mai.

On voyait rassemblés (1) de joyeux Troubadours
Qui, chantant les vertus, les bienfaits de Clémence,
Consacraient leurs accords à la reconnaissance.
Ils se taisent : quel dieu sensible à leurs douleurs
Ranimera leur voix, et séchera leurs pleurs ?
Qui pourra d'Apollon, quand le faux goût conspire,
Et balayer le temple, et restaurer l'empire ?

Mais j'ai vu s'émouvoir ces antiques débris :
Quel fantôme apparaît à mes regards surpris ?
Que veut-il ? Approchons ! Dieu ! le temple se rouvre !
Quel spectacle brillant tout-à-coup s'y découvre !
Ose y suivre mes pas ; que de trésors épars !
Tu trembles ? Ne crains rien : vois le dieu des beaux-arts,
Viens jouïr de ses dons ; Toulouse enorgueillie
A donné trois amans à l'aimable Thalie.
L'un peignit L'ÉGOÏSTE et LE TUTEUR DUPÉ (2) ;
L'on crut retrouver Plaute, on ne fut pas trompé ;
L'autre vint après lui, dans une heureuse esquisse,
Sur la scène montrer DÉFIANCE ET MALICE (3) ;
Un troisième parut, sur LES QUESTIONNEURS (4)
Versant le ridicule en vers gais et moqueurs :
L'ingénieux NANTEUIL a parfois dans la ville
Fait courir le refrain d'un joyeux vaudeville ;
Leur goût pur et comique enchanta les Français ;
Mais le mépris des sots manquait à leurs succès.
Quand JAMES parcourut la lice académique,

(1) Dans une salle du Capitole.
(2) M. de Cailhava.
(3) M. Dieu-la-Foy.
(4) M. le marquis de La-Tresne.

Son front se couronna du laurier poétique;
Clausoles, combinant la force et l'art des sons,
A vu Sicard lui-même adopter ses leçons;
Cazalès, de Maury rival en éloquence,
Tâcha de prévenir les malheurs de la France;
Ferlus, en imitant Horace et Juvénal,
Rempli de leur génie, est presque leur égal;
Treneuil, qui nous promet un poëte sublime. . .
Mais qui peut échapper à ta rage anonyme?
Marin, rival d'Orphée, et Berjaud, de Garat,
N'ont-ils trouvé dans toi qu'un sourd ou qu'un ingrat?
Et ce crayon si pur et plus frais que l'aurore,
Dont Cammas (1) dessina les attributs de Flore!...
Que d'aimables talens ta muse a méconnus!
Quoi! pas un n'a touché tes esprits prévenus!
Pas un n'a pu charmer tes yeux ou ton oreille,
Et le temple d'Isaure est pour toi sans merveille?
Soyons vrais sans murmure et justes sans effort:
Ne te souvient-il plus de la tendre Beaufort?
Le myrte a couronné ses graces naturelles,
Et l'amour a redit ses chansons immortelles.
Que d'auteurs, malgré toi, qui savent nous charmer!
Dans cet essai vengeur je pourrais te nommer
L'élégant traducteur des traités de Plutarque (2),
Castilhon, comme lui moissonné par la Parque. . .
Mais où m'entraîne, hélas! un touchant souvenir?

---

(1) Mademoiselle Cammas, aujourd'hui madame Guibal, est une nièce de M. Bouton, peintre habile. Sa *Flore* et son *Érigone* sont deux charmans tableaux. Elle travaille ses portraits avec beaucoup de goût.

(2) M. l'abbé Ricard.

Du fond de leur tombeau pourrai-je revenir
A ces auteurs chéris, victimes de ta rage?
Et faut-il repousser l'outrage par l'outrage?
Non : je n'ai pas l'orgueil de vouloir régenter;
Ton malheureux exemple est peu fait pour tenter,
Et ta muse, en s'armant des traits de la satire,
Ignore les dangers que sa fureur s'attire :
LE MAL QU'ON DIT D'AUTRUI NE PRODUIT QUE DU MAL;
Tel fut l'aveu naïf de notre Juvénal (1).
L'infortuné Gilbert, dans un cruel delire,
Expia les accords de sa mordante lyre;
Méme le vieux Régnier a subi maint affront;
La gloire avec regret a couronné leur front.
Ne les imite point, audacieux critique;
Retiens le fiel amer de ta muse caustique,
Ou crains qu'en te livrant à tes penchans pervers
Ton dos n'éprouve un jour d'injurieux revers.
Suis mes sages conseils, détracteur de Toulouse;
Modère les transports de ta veine jalouse;
Et, puisque tu parais ami de l'art des vers,
Redis les premiers jours de ce vieil univers.
Oui, si les doctes sœurs président à tes veilles,
De la création célébre les merveilles,
Observe la nature; et, d'un style profond,
Deviens avec Fontane émule de Buffon.
Ou plus heureux encore, au gré d'un doux caprice,
Sur des tons plus légers, chante Isméne ou Clarice;
Éléve de Parny, dans d'aimables portraits,
Peins d'un sexe charmant la grace et les attraits;
Redis les doux ébats des nymphes bocagères,

---

(1) Boileau-Despréaux.

Et leur jeune alégresse, et leurs danses légères,
Et les pâtres joyeux sous des berceaux épais,
Enivrés de bonheur, d'espérance et de paix;
Ou plus audacieux, sur les pas de Virgile,
Peins d'Enghien, ce héros, digne rival d'Achille;
Ce héros, noble appui de la cause des rois.
Un monstre, qui bravait la nature et les lois,
A borné sa carrière en ses jeunes années,
De triomphes, d'honneurs, de gloire couronnées,
Sans le deshériter d'un illustre avenir...
En chantant un grand homme on peut le devenir.

LA RÉFORME. (1)

Qu'il était beau cet âge heureux
De la véritable tendresse,
Où la pudeur et la sagesse
Gouvernaient l'empire amoureux!
La maîtresse long-temps sévère
Tenait l'amant toujours soumis :
C'était un devoir que de plaire,
L'espoir à peine était permis.
Mais, dans ce siècle débonnaire,
Dès le début tout est promis,
Avant même que l'on espère!
A peine a-t-on fait un serment
Que sans scrupule on est volage;
Pour se conformer à l'usage
On trahit tout impunément;
On rit de qui veut être sage;
Et, parle-t-on d'attention,
De soupirs, de discrétion,
Personne n'entend ce langage.
Mais ne pourrait-on de nos jours

(1) Cette pièce est du poëte *Roi*, auteur de quelques opéras estimés. L'idée m'en a paru jolie; mais elle était trop délayée; j'ai supprimé un grand nombre de vers, j'en ai refait plusieurs autres, et je la publie, en avouant ma dette.

Rétablir avec avantage
Le culte antique des Amours?
Sans doute, c'est un grand ouvrage!
Inconstance et légèreté
Du Français sont le caractère;
Oui, vraiment, je ne puis le taire;
Mais sur ces défauts j'ai compté.
Dans un pays tel que le nôtre
Une mode succède à l'autre:
Eh bien! que la fidélité
Remplace chez nous l'inconstance;
Que d'un peu de persévérance
On goûte au moins la nouveauté.
Essayons des soins, du mystère;
Délai d'un bonheur qu'on espère
Ne fait qu'ajouter au plaisir!
Suivons un code plus rigide;
Que l'amant devienne timide;
Que, voilant toujours son desir,
Il prenne le respect pour guide;
Que, laissant les leçons d'Ovide,
Il soupire modestement,
Et parvienne plus lentement
Dans les rians bosquets de Gnide...

Mais que fais-je? Je m'entretiens
D'une réforme chimérique;
Ce sera l'état platonique
Qui n'aura pas de citoyens.

DIALOGUE.

SUR LE PORTRAIT DE L'AMOUR.

Peintre, écoute; dis-moi quel est ce beau portrait?
— Ne reconnais-tu pas l'Amour, ce dieu volage?
— L'Amour, dis-tu? — Lui-même, trait pour trait.
— Erreur; prends ta palette, et refais cet ouvrage.
Enlève ce carquois, cet arc et ce flambeau,
Arrache ces flèches cruelles,
Retranche ces perfides ailes,
Et de ces yeux fais tomber ce bandeau.
Non, ce n'est point l'Amour, ce n'est point sa figure;
Pour régner sur nos cœurs lui faut-il une armure?
Retire de sa main ce brandon enflammé;
Laisse la guerre à Mars, qu'Amour soit désarmé.
— Comment peindrai-je donc le fils de Cythérée?
— Comment? Viens, suis mes pas, et reprends ton pinceau;
Contemple Éléonore, et ta verve inspirée
Va de l'Amour concevoir le tableau.
— Quel objet ravissant! serait-ce une chimère!
Mais comment rendre tant d'appas?
J'osai peindre l'Amour que je ne voyais pas;
Ma main, quand je la vois, n'ose peindre sa mère.

LE BOSQUET.

CHARMANT bosquet, ô toi, dont le feuillage
Recela nos plaisirs, nos secrets et nos jeux,
Puisses-tu croître d'âge en âge,
Et protéger nos chiffres amoureux!
Puisses-tu, respecté des vents et de l'orage,
Dans ce vallon silencieux
Ne jamais ressentir les effets de leur rage !

Que, dès le retour du printemps,
De nos hameaux les naïves bergères,
Au son des pipeaux éclatans,
Viennent danser sous tes voûtes légères!

Mais, de peur d'irriter la haine et les jaloux,
Que tout plaisir afflige et tout bonheur outrage,
O bosquet! ne dis pas que deux tendres époux
Furent heureux sous ton ombrage.

A TOI.

Premier janvier 1804.

Qui que tu sois, cher inconnu,
Qui vas bientôt augmenter ma famille,
Joyeux garçon, ou tendre fille,
Oui, tu seras le bien-venu.

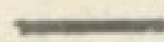
O nouveau moi, que je t'aime d'avance!
Oh! pour mon cœur qu'il sera beau le jour
Où mon Adolphe, ou mon Hortense
Pourra sourire à mon amour!

Espoir délicieux qui flatte votre père!
Mes chers enfans, vous saurez plaire;
Le bonheur vous suivra tous deux.
Toi, ma fille, ressemble à ton aimable mère;
Et toi, mon fils, pour couronner tes feux,
Trouve une amante aussi douce, aussi belle;
Tu lui seras toujours fidèle,
Et ton bonheur nous rendra tous heureux.

FIN DU SECOND LIVRE.

LES AMOURS,

A ÉLÉONORE, MÈRE.



LIVRE TROISIÈME.

La voix de la nature est l'oracle de l'homme ;
Préfère-la toujours à la mode, aux bons airs.
. . . .
Ces traits lancés sans choix, que le mépris rejette,
Je les brave sans crainte à l'abri de l'honneur.
Souvent un ridicule est l'éloge du cœur.
(COLARDEAU, *Perfidies à la mode.*)

PROLOGUE.

A MON LIVRE.

Pour toi, mon livre, oh ! combien je frémis !
Trop certain d'être en butte aux traits de la critique,
Contente-toi de plaire à mes amis,
Sans t'exposer à l'injure publique.

D'avoir peu de lecteurs en ces lieux tu gémis,
Et prétends, dans ta jeune audace,
Qu'auprès de Tibulle et d'Horace,
Grace à tes riens, je dois me voir admis
Dans les doctes vallons de l'antique Parnasse.

A des rêves si doux tremble de te livrer !
D'un chimérique espoir ce serait t'enivrer ;
De ton rhythme brisé l'inégale harmonie
Décèle ta faiblesse et non pas ton génie.

Mais tu ris de ma crainte, et veux braver l'écueil !
Cours donc, cours chez Didot étaler ton orgueil,
Et charger ses rayons de ta présence vaine.
Je ne t'arrête plus, ambitieux recueil ;
Offre au premier venu les essais de ma veine,
Et dis aux bons lecteurs qui te feront accueil
Qu'inspirés par l'Amour ils naquirent sans peine.

14

Dis-leur que, né sensible, époux toujours constant,
Je suis encor des amis le modèle,
Et, qu'à l'optimisme fidèle,
Malgré les coups du sort, je suis toujours content.

Je n'entrais pas encor dans mon cinquième lustre,
Lorsque déja plus d'un suffrage illustre
Avait enorgueilli mes vers.
Le sensible PARNY, l'ingénieux BOUFFLERS,
Les VERDIER, les VIOT, souriaient à ma lyre.
CONSTANCE (1), de son sexe aimable défenseur,
BEAUFORT, qui sait charmer comme elle sait écrire,
De nos sots écrivains le modéré censeur (2),
DEGUERLE et SAINT-VICTOR se plurent à me lire.

Mais tu te plains que j'arrête tes pas !
Je te sermonne en vain, tu ne m'écoutes pas.
Eh bien ! suis malgré moi ton dangereux délire,
Il te prépare un cruel repentir !
Tu vas, livre imprudent, je dois t'en avertir,
Des malins feuilletons affronter l'inclémence,
Et les longs bâillemens des moroses lecteurs,
Et les sarcasmes froids d'une foule d'auteurs,
Qui tous riront de ta démence.
Peut-être même au feu livrera-t-on tes jours ;
Ou verras-tu chez la beurrière
Indignement finir ta honteuse carrière :
Quel affront pour DIDOT ! quel sort pour mes AMOURS !

---

(1) Madame la princesse de Salm ;
(2) M. Laya.



Pag. 159.



ADOLPHE de LABOUÏSSE

Né a Saverdun le 7 Fevrier 1804.

Peint par M.me Eléonore de Labouïsse — *Gravé par Adam.*

LES AMOURS,
A ÉLÉONORE.

LIVRE TROISIÈME.

LA NAISSANCE D'ADOLPHE.

Saverdun, 7 février 1804.

Éléonore, enfin te voilà mère!
Dieu! que tu parais belle à mes yeux attendris!
Un reste de douleur se mêle à ton souris.
Pour bannir tout-à-fait cette douleur amère,
Et t'en faire oublier la trace passagère,
Ma mère avec transport te présente ton fils.
Tu le tiens! quel bonheur! sa lévre purpurine
A pressé mollement ce bouton délicat,
Dont il relève l'incarnat,
En aspirant, dans sa bouche enfantine,
Ce lait si pur que demandaient ses cris,
Ce lait si pur que ton sein lui destine:
Il le reçoit, et ses pleurs sont taris.

De ce tableau charmant, oh! combien je jouis!
Cet enfant dans tes bras, ta grace naturelle,
Les roses de ton teint, où triomphent les lis,
Et ta muette joie, et tes sens recueillis;...
Tout me procure une ivresse nouvelle.

De vertus et d'amour adorable modéle,
A mon cœur satisfait, à mes regards surpris,
Quel nouveau bonheur se révéle,
Lorsque par toi je les vois tous remplis,
Et tous remplis avec un tendre zéle,
Ces devoirs, trop souvent méconnus et flétris.

Épouse, tu m'étais bien chère;
Mais ta maternité, de l'hymen doux mystère,
A notre amour encore ajoute un nouveau prix.

LE BAPTÊME.

Saverdun, 8 février 1804.

D'un visage riant la marraine s'avance ;
Jeune mère, permets qu'on enlève ton fils;
Revêts-le de tissus aussi blancs que le lis,
Emblême de son innocence.

Que ce jour est heureux pour mon cœur paternel !
Qu'il embellit à mes yeux la nature !
Quand j'admire ce fruit de ton sein maternel,
De notre amour douce progéniture,
Mes vœux reconnaissans montent vers l'Éternel.

Mais quelle publique alégresse
Vient se mêler à mon ivresse ?
Quels sons guerriers ! et quels mâles accords !
Autour de moi quelle foule s'empresse !
Et que me veulent ces transports !

Saverdunois, peuple bon et paisible,
Quand vous daignez partager mon bonheur,
Quand d'un attachement aussi doux que flatteur
Vous me donnez cette preuve sensible,
Quel charmant souvenir vous gravez dans mon cœur !
Que ces clameurs rejouissantes,
Que ces salves retentissantes,

Que ces roulemens du tambour
Célèbrent dignement ce jour!
Mais modérez ces fanfares bruyantes,
De peur d'épouvanter l'objet de mon amour.

Vêtu du lin sacré, sous le sacré portique
A marché lentement le ministre pieux;
Sa bouche a prononcé la formule mystique
Que l'ange du Seigneur élève vers les cieux.

Adolphe! par ton nom le pontife t'appelle....
Adolphe! à cet appel mon cœur a tressailli!
De son souffle effaçant la tache originelle,
Il te prépare à la vie éternelle,
Dont un rayon sur toi semble avoir rejailli.

Sa main vient de bénir le sel de la sagesse,
Ce sel touche ta lèvre : ah! qu'il soit dans ton cœur!
Puisse-t-il, ô mon fils, préserver ta faiblesse
Des piéges d'un monde trompeur!

Pleins des leçons d'une sainte doctrine
Nous pénétrons enfin sous la voûte divine :
Vers l'onde salutaire on me voit accourir,
Et dans la céleste piscine
J'ai d'une rose sans épine
Cru voir la fleur s'épanouir.

Mais dans ta couche nuptiale
Peut-être, Éléonore, en des instans si doux,
Quand frappe à coups égaux la cloche baptismale,
D'un cœur impatient et d'un regret jaloux

Ta tendresse, que rien n'égale,
En soupirant compte ses coups :
Oui, tu voudrais, ainsi que nous,
Dans ton cœur recueillie, assister au mystère
Par qui l'homme renaît, et se relève absous
Du crime originel dont il est tributaire ;
Et, près de ton heureux époux,
Qui te bénit de l'avoir rendu père,
Au Très-Haut, comme lui, rendre grace à genoux
De t'avoir accordé le doux titre de mère.

LE PREMIER SOURIRE.

A ÉLÉONORE.

Éléonore, que j'admire
Ce fruit de notre amour, ce gage de bonheur,
Ce tendre rejeton que tu viens de produire !
Dans son regard quand tu cherchais à lire,
Quand tu voulais trouver, ô maternel délire!
De son intelligence une tendre lueur;
Je l'ai vu (ce moment pourrai-je le décrire?)
Comme du grenadier s'épanouit la fleur,
Je l'ai vu t'adresser de son premier sourire
Le doux tribut, l'hommage imitateur.
Il est à toi ce sourire enchanteur;
Oui, je le sens et je dois y souscrire;
Oui, de ce partage flatteur
Jouis en paix, jouis avec candeur;
Mais je suis père, et mon amour m'inspire;
Ainsi que toi, cet aimable sourire
Je l'ai recueilli dans mon cœur.

A MON PREMIER-NÉ.

IMITATION LIBRE D'ÉLÉONORE DE SURVILLE.

PAR ÉLÉONORE.

Voila ses traits, voilà tout ce que j'aime ,
Son noble front, les roses de son teint,
Son doux sourire.... Un autre que lui-même
Pouvait-il donc éclore de mon sein ?

O cher enfant, vrai portrait de ton père,
Ferme ton œil de sommeil oppressé;
Repose-toi sous les yeux de ta mère;
Dors sur le sein que ta bouche a pressé.

Dors, mon enfant, clos ta jeune paupière :
Qu'il est charmant! quel visage vermeil!
Songes légers, flattez son doux sommeil,
Et caressez la rose printanière.

Aimable enfant, quand tu t'éveilleras,
Nous guetterons ta première caresse :
Mais mon époux, dès que tu souriras,
Entre nous deux partageant sa tendresse,
Ta mère et toi, nous serons dans ses bras.

ÉLÉONORE A AUGUSTE.

SUR UNE LECTURE PUBLIQUE DE LA FÊTE DE L'HYMEN.

O COMBIEN j'étais orgueilleuse
De t'entendre applaudir, de te voir admiré,
Lorsque ta lyre harmonieuse
Nous redisait ce chant par l'Amour inspiré,
Ce beau chant nuptial, où de ta flamme heureuse
Tu peignis les transports, sans blesser la pudeur!
De cette nuit mystérieuse
Chaque circonstance amoureuse
Enchantait mon esprit, faisait battre mon cœur.
O toi, qu'avec orgueil je nommai mon vainqueur,
Toi qui joins les vertus à la délicatesse,
Ah! puisse toute ma tendresse
Dignement à ton gré récompenser l'auteur
Qui, dans sa poétique ivresse,
D'un crayon chaste et pur retraçant ma faiblesse,
A su peindre si bien mon trouble et mon bonheur.

LA PARURE.

Néglige, Éléonore, une vaine parure;
Son faux éclat ne peut rien sur mon cœur;
Mon admiration est trop vive et trop pure
Pour admettre jamais un prestige trompeur.

Ah! quand le monde encore à son enfance
Voyait s'écouler l'âge d'or;
Aux jours heureux d'amour et d'innocence,
Où la vertu valait mieux qu'un trésor;
Dans l'âge enfin de Saturne et de Rhée,
Fils de la mode, un luxe scandaleux
De son clinquant ne blessait pas les yeux;
La plus aimante était la plus parée.
Un léger vêtement couvrait seul ses appas.
Il dessinait sa grace et ne la cachait pas.
Ce vermillon, qu'à présent on achète,
Par la nature était mieux apprêté:
On ne le devait point à l'art de la toilette,
Et le plaisir plus pur en était mieux goûté.
Pourquoi tant varier l'ordre de ta coiffure?
Pourquoi ces perles, ces brillans
Surchargent-ils ta chevelure?
Ces orgueilleux apprêts valent-ils des talens?
Mets sur ton front la rose offerte à Déshoulière,
Elle sera le prix de tes vers enchanteurs:

Ou, quittant ces crayons qui, sous ta main légère,
Ont peint les attraits séducteurs
Et le bocage du mystère,
Et l'autel de l'Amour environné de fleurs,
Viens près de moi partager mon délire.
Que dans tes bras ce gage intéressant,
Tendre fruit de l'amour, de l'hymen doux présent,
Adolphe vienne me sourire.

En faut-il davantage aux yeux de ton époux?
Comme autrefois la tendre Cornélie (1)
Dans ses enfans voyait tous ses bijoux,
Et, par leur présence embellie,
Se montrait aux Romains sans de vains ornemens.
As-tu besoin de tant d'ajustemens
Pour paraître la plus jolie?

N'emprunte plus, crois-moi, de superbes atours:
L'art n'est qu'une riche imposture;
Il outrage à-la-fois le goût et la nature,
Et son caprice afflige les Amours.

---

(1) Fille de Scipion l'Africain.

A ÉLÉONORE.

ENVOI D'UNE IMITATION COMPLÈTE DES CANTATES DE MÉTASTASE. (1)

MÉTASTASE a chanté Nice, Irène, Cloris;
Et les accords de sa lyre sonore
Charmèrent doublement les échos attendris.
Mais l'inconstance a pour moi peu de prix :
Quand mon cœur t'appartient, ma chère Éléonore,
Célébrerai-je Ismène ou Lycoris?

Non, non : ce fut pour toi que d'un AMOUR TIMIDE
En te voyant je me sentis brûler,
Et l'EXCUSE sortit de ma bouche candide :
Un faux CONSEIL pourrait-il me troubler?
Invoquant le secours des filles de Mémoire,
Avec l'OBSTACLE et la PÊCHE et le NOM,
Et le NID DES AMOURS, enfant d'Anacréon,
D'un dieu chéri j'ai redit la victoire (2);
Bientôt, le cœur rempli d'un tendre souvenir,
Je rappelai le PRINTEMPS et l'ORAGE,
Et le PREMIER AMOUR, de ta beauté l'ouvrage,
Que tes vertus savent entretenir.

---

(1) Plusieurs de ces pièces, changées en idylles ou en élégies, font partie de ces trois livres d'Amours.

(2) *L'Amour prisonnier.*

Te plaire, Éléonore, est le but où j'aspire :
Heureux si je pouvais, rival de Léonard,
Ainsi que lui, sans étude et sans art,
Peindre l'Amour champêtre et chanter son empire!
Tu dois aimer le tableau de ces temps
Où l'on voyait ce dieu sous un tranquille ombrage,
Le front paré des roses du printemps,
Bien plus naïf, et sur-tout moins volage.

Daigne, épouse adorée, accorder ton suffrage
A ce modeste et trop faible recueil.
Je l'expose en tremblant aux dangers du naufrage.
Mais quoi! si tu lui fais un gracieux accueil,
Cette flatteuse récompense,
Noble but des travaux d'un jeune troubadour,
En couronnant ma plus douce espérance,
Va m'enivrer d'amour-propre et d'amour.

SUR LA CRÉATION. (1)

Dieu mit six jours à former l'univers;
Et, pour régner sur tant d'êtres divers,
Il créa l'homme à son auguste image :
Content de tout, il le trouva si bien,
Que, par la femme achevant son ouvrage,
A ce chef-d'œuvre il n'ajouta plus rien.

A ÉLÉONORE, EN PRIÈRES.

Dans quel recueillement céleste
Ton cœur invoque un Dieu de paix!
Lui rends-tu grace au moins de ses bienfaits?
Je crains que non : je te sais trop modeste
Pour t'occuper du bonheur que tu fais.

(1) Cette pièce, dont l'idée est puisée dans un ouvrage en prose de madame la comtesse de Beauharnais, parut en 1806 dans différens recueils : mais comme depuis cette époque elle a été plusieurs fois imitée, je me crois obligé de constater la date de sa publication, pour n'être pas accusé de plagiat.

A M. DE LABOUÏSSE.

Août 1804.

Salut au poëte amoureux
Qui chante une autre Éléonore!
Ce nom favorable et sonore
Embellit quelques vers heureux,
Qu'au Parnasse on répete encore.
Que dis-je? heureux! Est-ce un bonheur
De faire pleurer l'élégie?
Et le sourire du lecteur
Peut-il dédommager l'auteur
Qui perd une amante chérie?
Votre succès sera plus doux:
L'amour est sans ailes pour vous.
Dans vos vers, point de longue absence,
Point d'hymen forcé, d'inconstance,
D'exil, ni d'adieux éternels:
Combien ces adieux sont cruels!
Votre muse heureuse et féconde
Chante des amours sans regrets,
Et d'Éléonore seconde
J'en félicite les attraits.

M. Évariste de Parny.

RÉPONSE

A M. DE PARNY.

L'hymen fait un devoir d'aimer,
L'amour rend ce devoir aimable.
(BERNIS.)

Août 1804.

Oui, chantre des Amours; oui, poëte des Graces,
Point d'adieux éternels, ni de sombres disgraces;
Point d'exil, de refus, ni d'injustes mépris;
De mes feux à la fin j'ai recueilli le prix.
Ce mystère charmant, ces transports, cette ivresse,
Qu'un favorable hymen permet à ma tendresse,
Des plaisirs les plus doux ont comblé mon ardeur.

Papillon d'Idalie, errant de fleur en fleur,
Je faisais répéter l'inconstance à ma lyre;
Pouvais-je soupçonner, dans mon triste délire,
Cette sécurité d'un amour satisfait
Qui triomphe sans crainte, et jouit sans regret?
Avais-je pu connaître, en mon erreur funeste,
Tout ce que réservait de pur et de céleste
L'aimable Éléonore à ma fidélité?
Près d'elle, dans ses bras, quelle félicité!
L'étude et les plaisirs se partagent ma vie.
Loin des grands, de la cour, et sur-tout de l'envie,

Je chante le bonheur, ou le goûte du moins.
A lui plaire, à l'aimer, je borne tous mes soins.
Parcourt-elle ces bois, mystérieux asile;
C'est Psyché, s'égarant sous la feuille mobile,
Ou Flore en ses jardins qui moissonne des fleurs,
Dont son teint délicat efface les couleurs.
Même en lisant tes vers, ou ton rival Tibulle,
Qui promettait la gloire à mon esprit crédule,
Paraît-elle à mes yeux, belle de ses attraits?
De desirs et d'amour, m'enivrant à longs traits,
Je me lève, l'embrasse, et, malgré moi, j'oublie
Ton épître facile, et l'amant de Délie.
Livres, muses, beaux vers, ma lyre.... je ne vois
Que l'objet enchanteur, que l'objet de mon choix;
De myrte, de jasmin, sa tête est couronnée;
Adolphe, tendre fruit d'un heureux hyménée,
Me tend ses faibles bras, ou de sa jeune main,
Dans ses jeux indiscrets, dévoile ce beau sein,
Qu'elle couvre à l'instant, que la pudeur protége.
O tableau ravissant et digne du Corrège!
Mon épouse a souri: le ciel est dans mon cœur,
Et j'ai réalisé le rêve du bonheur.

TRADUCTION

D'ÉLÉONORE-CLOTILDE DE SURVILLE.

PAR ÉLÉONORE.

Septembre 1804.

Éléonore à son Auguste adresse
Doux souvenir, constance, amour.
Hélas! tandis qu'en proie à ma tristesse
Je te cherche la nuit, je te demande au jour,
Que fais-tu, que dis-tu loin de ta bien-aimée?
Où le destin entraîne-t-il tes pas?
Si j'en crois mon ame alarmée,
Auguste, de long-temps je ne te verrai pas.
Pardonne cette crainte à celle qui t'adore.
Ah! comment la bannir? tu n'es plus près de moi.
Chaque matin, quand l'horizon se dore,
Ta malheureuse Éléonore
Ne peut, ne sait, ne veut s'occuper que de toi.
Promenant mes regards tant qu'ils peuvent s'étendre,
Et me livrant à d'impuissans desirs,
Trop insensée, il me semble t'attendre:
L'illusion me tient lieu de plaisirs.
Alors rien d'étranger à ma vive tendresse;
Je crois te voir, t'entendre, te parler:
Là, dis-je, je reçus sa première caresse,

Des feux d'amour je me sentis brûler.
Là, près d'un orme entouré d'aubépine,
Il me fit ses adieux, il me dit ses douleurs!
D'affreux sanglots suffoquent ma poitrine,
Et dans mes yeux roule un torrent de pleurs.
D'autres fois, écartant ces cruelles images,
Il me semble, enfoncée au plus épais des bois,
Aux chants de Philomèle, à ses tendres ramages,
Mêler mon amoureuse voix:
Tandis que, te livrant aux transports de ta muse,
Tu me redis ces vers, précepteurs du plaisir,
Qu'Apollon te dicta dans un heureux loisir!...
Mais, Dieu! je m'aperçois bientôt que je m'abuse,
Et je suis près de défaillir.
Souvent aussi, lorsqu'à la nuit mi-sombre
Je suis le cours rapide et sinueux
De la superbe Ariège aux flots impétueux,
Je rappelle les soirs où, libres, grace à l'ombre,
L'un près de l'autre assis aux mêmes lieux,
Dans les plus doux transports de la plus douce ivresse,
Nous aurions fait envie aux dieux!...

Ah! quand me rendras-tu la paix qui m'est ravie?
Ah! quand pourrai-je encor te presser sur mon cœur?
Auguste, cher Auguste, ô moitié de ma vie!
Viens bientôt redonner à ta sensible amie
Et le repos et le bonheur.

RÉPONSE

A ÉLÉONORE.

Paris, 10 septembre 1804.

Muse aimable, quel dieu t'inspire?
Que de graces! que de douceur!
Ah! d'un fatal départ, comme toi, je soupire!
Que n'ai-je en ce moment les accords de ta lyre,
Je peindrais, comme toi, les secrets de mon cœur.
Oui, comme toi, des peines les plus vives
Je tracerais l'ingénieux tableau;
Et dans mes peintures naïves
De mes longues douleurs j'imprimerais le sceau.
Avec ta facile élégance
Je montrerais à tes regards surpris
De nos seigneurs nouveaux l'impertinent mépris,
De leurs laquais l'insolente arrogance,
La sotte fierté des commis,
Et leur barbare indifférence.

En vain, bercé d'une juste espérance,
Ingénument j'ai fait valoir les droits
Que donne le malheur sur une ame sensible:
Ces grands d'hier restent sourds à ma voix,
Et, comme un roc, leur cœur est inflexible:
Je n'obtiens rien; et je ne puis partir!
Irai-je, hélas! me départir

D'un succès tant promis à mes sollicitudes?
Cependant loin de toi je n'ai plus de bonheur!
Dévoré de regrets, d'ennuis, d'inquiétudes,
Ma jeunesse en ces lieux se flétrit dans sa fleur.
Eh! que me font ces palais magnifiques,
Ces spectacles brillans, ces chefs-d'œuvre des arts,
Qui frappent les esprits, enchantent les regards
De leurs merveilles poétiques?
Vous me plaisez en vain, gloire, talens, plaisirs,
Qui charmiez jadis ma faiblesse;
Vous n'offrez rien à mes desirs
Qui puisse apaiser ma tristesse.

Je songe à toi, je songe à cet amour,
A l'heureux fruit d'un heureux hyménée,
Qui de sa bouche fortunée
Presse de ton beau sein le gracieux contour.

Peut-être, bégayant déja le nom de MÈRE,
D'une pure alégresse il fait battre ton cœur.
Et je ne puis l'entendre! il est loin de son père!
De son père qu'abuse une perfide erreur,
De son père qui suit une folle chimère,
Dans un séjour où l'homme est si trompeur!

L'ANNIVERSAIRE.

A ÉLÉONORE.

Paris, 24 septembre 1808.

De ma félicité charmant dépositaire,
Quand je pouvais célébrer dans tes bras
De notre hymen l'aimable anniversaire,
Je t'embrassais, je ne t'écrivais pas.

Qu'un écrit faiblement contente ma tendresse !
Rians tableaux, amoureux souvenirs,
Pour apaiser le feu de mes desirs,
Oh ! valez-vous la plus simple caresse ?
Je crois la voir cette nuit de bonheur
(Nuit de bonheur que nul beau jour n'égale !)
Quand de ton front l'on détacha la fleur,
Symbole ingénieux de pudeur virginale ;
Quand sur la couche nuptiale
On te laissa livrée à ta frayeur.
En ces momens de surprise et d'ivresse,
D'émotion, de plaisir, d'alégresse,
J'ai senti palpiter mon cœur.
Ta mère cependant, dans un trouble flatteur,
Vint me prier d'épargner ta jeunesse....
De l'épargner ! quand, tout à mon ardeur,

L'hymen, me soumettant ma tremblante maîtresse,
Me faisait une loi d'en être le vainqueur?
Non, je n'écoutai point sa prière timide :
J'accourus, je volai sur l'autel conjugal ;
Un baiser de ma bouche avide
Fut le premier tribut, fut le premier signal
De ce triomphe aussi doux que rapide.
Par d'amoureuses privautés,
Que modérait ta résistance,
Pour aguerrir ton innocence,
D'un prélude de voluptés
Je savourais la jouissance.
L'Amour, le tendre Amour, me vit bientôt cueillir
Du chaste hymen la fleur à peine éclose;
Elle fut à moi cette rose
Qu'il m'était réservé de faire épanouir!
Alors un long et doux soupir
De ton sein souleva l'albâtre :
Que de trésors j'aimais à découvrir!
Tout fut permis à mon culte idolâtre,
Et j'épuisai la coupe du plaisir.

Et quand brille à mes yeux l'heureux ANNIVERSAIRE
De cette époque où dans tes bras
Je jouissais, en amant téméraire,
De ta douce pudeur, de ton chaste embarras,
Je ne puis plus, au gré de mon envie,
Me couronner des fleurs, des roses, des boutons
Que pour moi tu tressais aux bosquets d'Idalie,
Quand, semblable à Tibulle enchaînant sa Délie,
A l'ormeau que du lierre enlacent les festons,
Sur mon sein palpitant, aimable Éléonore,

Je te pressais et te pressais encore.
De nouveau que ne puis-je, amoureux troubadour,
Prouver, par les transports de l'époux qui t'adore,
Que l'hymen n'éteint pas le flambeau de l'amour !

Dans le champ où ce dieu moissonne,
Libre de crainte et de refus,
Ceignant mon front d'une triple couronne,
Je féterais les Graces et Vénus.

Mais un cruel destin m'enchaîne
Dans cette rivale d'Athène,
Où triste, solitaire, en proie à mes desirs,
Je n'ai, pour consoler ma peine,
Que de cuisans regrets et de vains souvenirs.

MON EXCUSE,

A L'OCCASION DE QUELQUES VERS QU'ON M'AVAIT DEMANDÉS POUR PLUSIEURS DAMES.

Paris, janvier 1805.

Je l'ai juré : ma muse conjugale
Doit éviter les torts des volages époux.
Peindrais-je sans danger des objets aussi doux,
Tant de grace et d'attraits que leur présence étale,
Cet esprit qui sait plaire à tous,
Cet ensemble que rien n'égale ?...
Sans mettre l'Hymen en courroux
Comment sortir de ce charmant dédale ?...

Si par ce beau sujet j'allais être tenté,
Les malins souriraient de ma témérité !
D'ailleurs, faut-il tout avouer encore ?
Lorsque je chante la beauté
Je ne chante qu'Éléonore.

LES REGRETS.

A ÉLÉONORE.

Paris, mai 1805.

DANS cette immense capitale,
Où l'on est tout surpris d'entendre un troubadour
Chanter le légitime amour
Et la tendresse conjugale,
Ah! comme loin de toi je regrette mes pas!
Lutèce est un séjour qui ne me convient pas.
Où sont ces fleurs, qu'une épouse chérie,
Devait à pleines mains répandre sur ma vie?
Ma vie, hélas! s'envole avec rapidité:
Dans ton absence, un funeste génie
Empoisonne le cours de sa félicité.
Ce qu'on nomme plaisirs n'est pour moi qu'un supplice:
Rivales du bouton par Zéphyr caressé,
Je vois briller ARMIDE ou sourire CIRCÉ;
Et, quand je puis voler de délice en délice,
Des regrets les plus vifs mon cœur est oppressé....
Pourquoi faut-il, nouvel ULYSSE,
Que sur ces mers mon vaisseau soit lancé?
Éléonore, ah! quand te rejoindrai-je?
C'est le seul cri, le seul vœu de mon cœur.
Je cherche Ithaque et le bonheur,

Mais Ithaque est pour moi sur les bords de l'Ariége.
Et toi, ruisseau charmant, qui fuis par cent détours,
Toi, dont le nom (1) cher aux amours
Du chantre de Vaucluse (2) eût mérité l'hommage;
Toi, qu'on voit franchir ton rivage,
Quand l'hiver pluvieux précipite ton cours;
Et qui souvent meurs au milieu des jours
Où le soleil brûlant sous le lion s'engage;
Que ne puis-je, sous ce feuillage
Par ton onde limpide à présent embelli,
Toujours aimé d'Éléonore,
Toujours de mon bonheur rempli,
Lui prouver constamment le feu qui me dévore!
Assis à ses côtés, amoureux troubadour,
Fuyant le vain éclat et du bruit et du jour,
J'aimerais à chanter le tendre et doux murmure
De ton eau, qui serpente en liquide ceinture,
Le concert des oiseaux et les jeux du zéphyr,
Et de nos prés la riante parure,
Et cette fleur, *cette rose si pure*
Qu'Anacréon se plaisait à cueillir
Pour en orner sa chevelure;
Fille rapide du matin,
Aimable fleur dont je plains le destin!
Un seul jour elle brille au sein de la verdure;
Mais elle est tour-à-tour l'ornement du festin,
L'honneur de nos humbles tonnelles,
Le charme du printemps, la gloire du jardin,
Et l'amour du poëte, et l'image des belles.

---

(1) Laure, petite rivière qui arrose une campagne de l'auteur.
(2) Pétrarque.

Douce retraite, objet de mon espoir,
Quand pourrai-je enfin te revoir?
Quand pourrai-je, fuyant une foule importune,
Auprès d'Éléonore, auprès de mon enfant,
D'un malheureux exil à la fin triomphant,
Boire l'heureux oubli d'une errante fortune?
Tantôt j'y goûterais les douceurs du sommeil
Sous le feuillage épais de mes vertes yeuses;
D'autres fois, secouant mes heures paresseuses,
D'un loisir poétique amusant mon réveil,
Je relirais Gallus, et Properce et Tibulle,
J'oserais aspirer à me voir leur émule.
Poëte conjugal, dans mes chants ingénus
Je redirais le beau feu dont je brûle,
Et dans tes bras.... Mais desirs superflus!
Éléonore, en vain je m'en afflige,
Éléonore, un sort cruel m'oblige
A vivre loin de toi.... peut-être pour long-temps.
Et je répète avec le bon Horace:
Libre de tout souci, quand verrai-je mes champs
Et la Beauté, dont l'esprit et la grace
Ont subjugué mon cœur et guident mes penchans?
J'étais exempt de toute inquiétude
Quand près de toi je pouvais réunir
Aux douceurs de l'amour les charmes de l'étude.
De notre agreste solitude
Rien ne peut effacer le touchant souvenir.
Mais à quoi sert l'image enchanteresse
De ces loisirs protégés des amours?
Ils ne sont plus ces temps de bonheur et d'ivresse,
Où sans ennui s'écoulaient mes beaux jours.
Te souvient-il, ma chère Éléonore,

Te souvient-il de ces premiers momens
Où le tendre époux qui t'adore
Fut le plus heureux des amans?
Pour nous l'hymen n'eut plus aucun mystère
Qu'on pût cacher à nos desirs croissans :
Je m'enivrai sans crime aux sources de Cythère,
Et les mêmes plaisirs confondirent nos sens.
Quel contraste! aujourd'hui les chagrins de l'absence,
En déchirant mon cœur, trompent mon espérance;
Mes vifs regrets, mes soupirs et mes pleurs
Ne me rendent point ta présence :
Ils ne me rendent point ces baisers enchanteurs,
Ces regards si touchans, ces propos séducteurs,
Ce caractère aussi doux que folâtre,
Et ces mille trésors dont je suis idolâtre?
Sous mes yeux enflammés je n'ai que ton portrait;
Mais ce mélange heureux des couleurs les plus belles
Ne me rend pas tes graces naturelles,
Ni ce chaste embarras d'un amour satisfait,
Ni d'une flamme autorisée
Ces doux transports, et ce bonheur parfait
Où je trouve un autre Élysée....
Que peut, pour mes desirs, un visage muet?
Ce ciel d'azur, ce riant paysage
Bien moins riant que tes attraits divins,
Ces roses, qu'arrangent tes mains,
Me laissent solitaire auprès de ton image...

Oh! quel Dieu protecteur, abrégeant mon séjour,
Voudra précipiter l'instant de mon retour!
Quand me verrai-je à ce jour si prospère?
Me saluant du tendre nom de père,

Mon fils viendra sauter sur mes genoux;
Entre mes bras, heureux époux,
Je presserai la beauté qui m'est chère;
Je verrai ma sensible mère,
En m'embrassant, douter de son bonheur;
Je jouirai de leur vive alégresse,
Et leur rendrai caresse pour caresse,
En m'enivrant de cet accueil flatteur,
Que leur amour prépare à ma tendresse.

Près d'eux je vieillirai : l'avenir m'oublîra ;
Mais des fleurs d'Apollon j'aurai paré ma tête ;
J'aurai fait des heureux, même quand la tempête
De flots de sang nous entoura (1):
Et, quand la mort de sa faux meurtrière
Aura terminé ma carrière,
Sur ma tombe l'on gravera
Ces mots, qu'avec respect ADOLPHE un jour lira :

« Ici repose un modeste poëte ;
« Il fit un peu de bien du fond de sa retraite.
« Ses parens l'ont aimé, l'indigent le pleura. »

---

(1) Pendant le règne de la terreur, en 1793.

A UNE HIRONDELLE.

Paris, mai 1805.

Oiseau, dont la voix trop cruelle
Des songes détruit le plus doux,
Redoute, importune hirondelle,
Les traits de mon juste courroux.

Au gré du feu qui me dévore,
Et bercé d'un rêve enchanteur,
Je sentais déja sur mon cœur
Battre le cœur d'Éléonore.
Déja, dans ses bras caressans,
Elle couronnait ma tendresse....
Dieux ! quels plaisirs et quelle ivresse
J'aurais savourés sans tes chants !...
Barbare ! ta langue traîtresse,
Au plus fortuné des instans,
Fait disparaître en même temps
Mon joli rêve et ma maîtresse.

IDYLLE.

PAR ÉLÉONORE.

Saverdun, mai 1805.

Dès mon réveil je les entends,
Ces amoureux oiseaux, parure du printemps;
Sur mes rosiers, frémissant d'alégresse,
Ils chantent le départ des ombres de la nuit;
Empressés, pleins d'ardeur auprès de leur maîtresse,
En saluant l'Aurore et Phébus qui la suit,
Par d'aimables refreins ils peignent leur tendresse.

Comblés de joie et de bonheur,
Ensemble du matin ils goûtent la fraîcheur.
Trop fortunés oiseaux, que je vous porte envie!
Vous ne ressentez pas les peines de mon cœur.
Jamais, jamais d'une absence ennemie
Vous n'éprouvâtes la douleur;
Puissiez-vous, en jouant au sein de la prairie,
Éviter les réseaux du perfide oiseleur!

Toujours joyeux, chantez dans la bruyère,
Ivres d'amour, ivres de volupté;
Qu'aucune main cruelle et meurtrière
N'ose troubler votre félicité.

Venez jouer sous mon humble fenêtre,
Heureux oiseaux, venez, ne craignez rien;
En ce séjour vous n'aurez pas de maître:
La liberté, n'est-ce pas votre bien?

Puisse-t-elle jamais ne vous être ravie!
Nos plaisirs sont si courts! faut-il les abréger?
Moi! j'irais du veuvage attrister votre vie!
Non, non; sans crainte ici vous pouvez voltiger.

Tout-à-la-fois épouse et mère,
Je partage les maux que mon œil voit souffrir.
Image du bonheur, doucement viens t'offrir,
Pour me distraire un peu de ma douleur amère.

A Mme ÉLÉONORE DE LABOUÏSSE.

ENVOI DE ZILIA, ROMAN PASTORAL.

PAP Mme LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

Si, dans ces champêtres tableaux,
Ma Zilia n'est pas plus belle,
C'est qu'il manquait à mes pinceaux
De vous avoir pour leur modèle.

RÉPONSE.

PAR ÉLÉONORE.

Juin 1805.

J'ai lu vos champêtres TABLEAUX :
De quoi vous plaignez-vous ? peut-elle être PLUS BELLE,
La ZILIA que choisit vos PINCEAUX ;
Et quel besoin avez-vous de MODÈLE,
Vous, dont l'heureux talent et la touche fidèle
Servent d'exemple à nos jeunes Saphos ?
Est-ce à vous de quitter les bosquets du Parnasse,
A repousser la gloire et ses nobles travaux,
Quand vos écrits remplis de grace
Enchantent le Pinde et Paphos?

Avec quel art votre muse légère

Chante les longs ennuis et les peines du cœur
Qu'éprouve une jeune bergère,
Et les premiers soupirs de son unique ardeur;
Les regrets douloureux d'une pénible absence,
Le refus du baiser, les charmes du retour
Qui des plaisirs passés ramène l'espérance;
Et la chanson du soir, vrai chant d'un troubadour,
Que redit sous l'ormeau la naïve innocence!

Ah! qu'on doit admirer ce roman pastoral
Où d'aimables bergers, dans une douce ivresse,
Passent, pour embellir les jours de leur jeunesse,
Des troubles de l'amour au bonheur conjugal.

MES ADIEUX A PARIS.

25 juillet 1805.

Adieu, Paris, où tout abonde;
En misère, en débauche, ô ville trop féconde!
Où l'or tient lieu de tout, où les mœurs ne sont rien,
Où les vertus ne sont qu'un sujet d'entretien
Toujours infructueux pour les gens du beau monde!
Adieu, trop immense cité,
Où souvent le vice est cité,
Sans qu'on le flétrisse ou le fronde;
Où la perte du temps est la félicité;
Où la candeur et l'innocence
Se cachent à tous les regards;
Où l'on voit rougir la décence
Devant les chefs-d'œuvre des arts!
Adieu, charmans bosquets, tapissés de verdure,
Délicieux séjour qu'on nomme Tivoli,
Où, grace au riche éclat d'une vaine parure,
De jeunes éventés viennent par aventure,
Pour un instant, échapper à l'oubli!
Adieu, vieux Louvre; adieu, superbes Tuileries;
Adieu, beau Champ-de-Mars; adieu, temple immortel,

Des guerriers sans asile asile paternel (1);
Adieu, de nos héros pépinières chéries (2);
Adieu, malheureux Odéon,
Et de nos opéras les trompeuses féeries;
Adieu, Wauxhall, théâtres, Panthéon,
Palais du luxe, agréable Élysée,
Vaste et magnifique Musée,
Et vous, jardins, agrandis par Buffon;
Adieu : je vais revoir un modeste ermitage,
Et recouvrer la liberté,
Qui ne fut jamais le partage
Du mortel, qu'en ces lieux le sort a transplanté.
Je vais trouver la paix, l'obscurité,
Fidèles compagnes du sage,
Le tendre amour, la chaste volupté :
Je vais goûter dans ma retraite
Les charmes de l'étude, un loisir enchanteur,
Admirer la nature, et bénir son auteur.
Que de plaisirs ce voyage m'apprête !
Nul obstacle à présent dans ces murs ne m'arrête;
Ville superbe, au sein de tes remparts
Je laisse les chagrins qui naissent de l'absence,
L'ambition, le luxe, la licence...
Adieu, Paris; le temps vole, je pars!

---

(1) L'hôtel des Invalides.
(2) L'École militaire.

LE RETOUR.

STANCES.

A ÉLÉONORE.

30 juillet 1805.

Loin de l'épouse que j'adore,
Pouvais-je avoir un seul beau jour?
Mais elle brille enfin l'aurore
Qui doit éclairer mon retour!

Dieu d'amour, c'est toi que j'implore
En ce moment cher à mon cœur,
Toi, qui vas rendre Éléonore
A mon espoir, à mon bonheur.

Comme s'envole une hirondelle
Quand l'hiver conduit les frimas,
Ainsi ma tendresse fidèle
Me fait revoler dans ses bras.

Doux sourire de l'espérance,
Ton aspect vient me ranimer;
Plus de regrets, plus de souffrance;
Je renais au charme d'aimer.

Mais pourrai-je chanter la fête
Que l'on prépare à mon retour?
De plaisir j'en perdrai la tête,
Si je ne la perds pas d'amour.

IMPROMPTU.

A ÉLÉONORE,

CHOISISSANT DES GUIRLANDES DE FLEURS ARTIFICIELLES.

Quel est donc ton projet, et qui veux-tu séduire?
Toi, pour nous captiver, avoir recours à l'art!
Ne te suffit-il pas du plus simple regard
Pour soumettre nos cœurs à ton aimable empire?

Crois-moi, renonce à ces prestiges vains!
Que sont ces fleurs, filles de l'imposture,
Près des roses, qu'à pleines mains
Sur tes attraits effeuilla la nature?

ADIEUX AUX MUSES.

PAR ÉLÉONORE.

Août 1805.

Aimables sœurs, recevez mes adieux !
Ainsi le veut le plus jeune des dieux :
Il faut quitter les rives du Permesse.
Je l'ai revu, j'ai revu mon époux ;
Il ne vit que pour moi : que les soins les plus doux
Soient le juste retour de sa vive tendresse !

Chastes objets de mes premiers desirs,
Vous fîtes mes premiers plaisirs,
Vous fûtes ma première ivresse ;
Mais de mes vers je sens trop la faiblesse,
Pour me livrer à de pareils loisirs.
J'abandonne aujourd'hui de vaines bagatelles ;
Il n'appartient qu'aux Verdiers, qu'aux Beauforts
D'écrire en se jouant des chansons immortelles :
Moi, j'y perdrais mon temps et mes efforts.

Muses, vous le savez : mes rapides journées,
A d'autres devoirs destinées,
Ne me permettent plus ces joyeux passe-temps ;
Et je serais bien plus folle qu'Astolphe,

Si j'allais à rimer consacrer des instans
Que je dois tous à mon Adolphe.

Gage d'hymen, trésor cher et flatteur,
Qu'avec orgueil ton amie et ta mère
Retrouve dans tes traits tous les traits de ton père!...
Puissé-je retrouver ses vertus dans ton cœur!

Célestes filles de mémoire,
Je laisse de vos bois le séjour enchanteur:
Mon enfant seul m'occupe, il fait toute ma gloire;
Et mon époux, tout mon bonheur.

RÉPONSE IMPROMPTU.

A ÉLÉONORE.

Du Pinde, où tu régnais avec tes nobles sœurs,
Crois-tu pouvoir exiler ta jeunesse?
De l'hymen goûtons les douceurs,
Sans exclure un plaisir qu'approuve la sagesse.
Les Verdier, les Beaufort envîraient tes doux chants;
Céde toujours à ton heureux délire;
Et mêle aux soins les plus touchans
Les tendres accords de ta lyre.

AMARYLLIS ET DAPHNIS.

ÉLÉGIE.

Les voiles de la nuit couvraient encor le monde:
Le sommeil enchaînait les airs, la terre et l'onde;
Les vents, emprisonnés au fond de leurs cachots,
Des forêts et des monts respectaient le repos.
Zéphire, échappé seul et devançant l'Aurore,
Caressait mollement le sein brillant de Flore;
Les oiseaux, assoupis sous leurs feuillages verts,
Ne charmaient plus les cieux du bruit de leurs concerts;
Seulement le hibou, triste amant des ténèbres,
Tourmentait les échos de ses longs cris funèbres.

Ministre de Pallas, confident d'Atropos,
De quel infortuné faut-il pleurer les maux?
S'agit-il d'une épouse à son époux ravie?
Ou quelque fils unique a-t-il perdu la vie?
Mais tu ne m'entends pas, tu soupires toujours,
Et toujours tes accens, et lugubres et sourds,
Affligent à-la-fois mon cœur et mon oreille:
Suspends tes cris plaintifs; fuis, l'Aurore s'éveille,
Phébus la suit monté sur son char radieux,
Et de ses feux ardens il menace tes yeux.
Dieu! qu'aperçois-je? hélas! ô trop juste présage!
Infortuné Daphnis; au printemps de ton âge,

Sous ces saules pleureurs, sombre asile du deuil,
La mort, la pâle mort a marqué ton cercueil;
C'est là que t'a conduit ton aveugle courage;
Des monstres des forêts tu défiais la rage,
Et tu meurs sous la dent d'un monstre des forêts.

Et vous, Amaryllis, quels seront vos regrets?...
Ah! c'est elle qui vient, alarmée et plaintive,
D'un regard curieux, d'une voix attentive,
Consulter sur Daphnis les vallons et les bois;
Mais les bois, les vallons, et Daphnis, sont sans voix.
A son inquiétude Amaryllis succombe;
Elle veut avancer, se relève, retombe,
Et bientôt la bergère, à travers des sanglots
Exhalant sa douleur, laisse tomber ces mots:

Quoi! déja la brillante Aurore
Trois fois a coloré les cieux,
Daphnis, et tu n'as pas encore
Essuyé les pleurs de mes yeux?

Quand le rossignol qui s'éveille
Redit les sons les plus touchans,
Ingrat! je prête en vain l'oreille;
Je n'entends plus tes doux accens.

De ce ruisseau l'onde limpide
En murmurant poursuit son cours,
Et toi, Daphnis, amant perfide!
Tu mets un terme à tes amours.

Quel cri retentit dans la plaine!
Cessez vos chants, petits oiseaux;
Zéphyrs, retenez votre haleine;
Taisez-vous, importuns ruisseaux.

Mais quelle erreur! vaine espérance!
Daphnis me quitte pour toujours.
Le cruel rit de ma souffrance,
Et soupire d'autres amours.

C'en est fait; ton affreux parjure,
Daphnis, creusera mon cercueil:
Tout, hélas! tout dans la nature
A l'envi partage mon deuil.

Du sinistre oiseau des ténèbres
Le cri répète mes douleurs;
Les fleurs en des couleurs funèbres
Changent leurs riantes couleurs.

Où coulait cette onde si pure,
Se précipitent des torrens;
Zéphyr interrompt son murmure,
J'entends les sifflemens des vents.

Grand dieu! quelle crainte homicide
A tout-à-coup troublé mes sens?
Quelle est la frayeur qui me guide?...

A ces mots, présageant son funeste avenir,
Amaryllis au loin promène un œil avide.

Soudain à ses regards sur ces bords vient s'offrir
Un horrible spectacle, un cadavre livide!...
Vers ce tragique objet je la vois accourir,
Les cheveux en désordre, éperdue, égarée,
Les yeux baignés de pleurs, pâle, désespérée,
Reconnaître Daphnis, et, maudissant le sort,
Le rejoindre à l'instant dans les bras de la mort.

En admirant une ardeur si fidèle,
On fit graver ces vers sur leur tombeau :
« Amaryllis fut la plus belle
« Des bergères de ce hameau;
« De nos bergers Daphnis fut le modèle :
« Ces amans sont encore unis dans ce séjour,
« Et la Mort, à la faux cruelle,
« N'a pu trancher des nœuds qu'avait tissus l'Amour. »

A ÉLÉONORE.

C'est ainsi qu'en nos champs, d'une voix attendrie,
Le cœur serré, les yeux gonflés de pleurs,
Auprès d'une épouse chérie,
D'Amaryllis redisant les douleurs,
Sur son tombeau je répandais des fleurs.

Tu m'écoutais, jeune et sensible amie,
Quand je plaignais le sort de ces amans!
Qu'il est cruel, au printemps de sa vie,
De la perdre dans les tourmens!

Ils naissaient à l'amour, enivrés d'espérance;
Mais l'amour a fait place au plus affreux trépas. . .
Ah! si la mort t'enlevait de mes bras,
Rien ne pourrait adoucir ma souffrance,
Et, comme Amaryllis, je n'y survivrais pas.

A ÉLÉONORE,

EN LUI PRÉSENTANT UNE TRADUCTION DE TIBULLE, GALLUS ET CATULLE.

Le Parny des Romains, celui dont les beaux vers
Attendrirent le cœur de la fière Délie,
Et ce Déguerle ancien qui célébra Lydie,
Et ce folâtre amant de la jeune Lesbie,
Qui revit de nos jours dans l'aimable Boufflers,
A ces rares beautés ont tous dû l'avantage,
Que leurs brûlans écrits sont encore admirés :
Mais, s'ils eussent vécu tous les trois dans notre âge,
Seule, tu les aurais tous les trois inspirés.

LA LECTURE.

A ÉLÉONORE.

Tu veux qu'à tes côtés je les relise encore,
Ces premiers chants de nos pures AMOURS,
Où j'ai, de mes premiers beaux jours,
Dépeint l'heureuse et trop tardive aurore!

De mes jeunes desirs, de mes vives douleurs,
Je vois se retracer les naïves images;
Mais bientôt, sur des jours mêlés de tant d'orages,
Tu vins semer les plus brillantes fleurs.

Aux traits divers de ma peinture,
Un gracieux sourire embellit ta figure;
Mes yeux fixent tes yeux, ma main presse ta main;
Un long et doux baiser interrompt la lecture
De la VEILLE et du LENDEMAIN.
L'Amour nous guette : une ardente étincelle
Du feu qui guida mes pinceaux,
Chère épouse, te rend aussi tendre que belle;
Et, pour me faire oublier tous mes maux,
Je suis récompensé de mes anciens tableaux
Entre les bras de mon joli modèle.

Pag. 205.



HORTENSE de LABOUÏSSE

Née a Saverdun le 9 Mai 1806.

Peinte par Mme Eleonore de Labouisse *Gravée par Adam*

LA NAISSANCE D'HORTENSE.

A ÉLÉONORE.

9 mai 1806.

NON, tu n'as pas trompé les desirs de mon cœur!
Tu n'as pas de l'hymen abusé l'espérance!
Je te devais un fils, gage de mon bonheur;
Je voulais une fille : en me donnant HORTENSE,
Tu combles de mes vœux le vœu le plus flatteur.

O nouveau fruit d'un heureux hyménée,
Qui viens embellir mon séjour,
Je veux fêter l'époque fortunée,
Qui voit ta paupière étonnée
S'ouvrir à la clarté du jour.

Parons de fleurs cette rose d'amour,
Dont le plus beau des mois signale la naîssance;
Qu'ici tout soit témoin de la reconnaissance
Du plus amoureux troubadour.

Comme ta mère, ô mon Hortense,
Ta mère, à qui je dus les plaisirs les plus doux!
Un jour, au jeune et tendre époux
Dont tu charmeras l'existence,

Tu porteras cette aimable innocence,
Cette candeur, cette simplicité,
Qui valent mieux que l'opulence,
Et LA PUDEUR, PLUS BELLE ENCOR QUE LA BEAUTÉ.

Les arts qu'enfante le génie
Occuperont tes rapides momens;
Les doctes nymphes d'Aonie
Présideront à tes délassemens.
Calliope, Euterpe, Uranie,
Et Terpsichore, et Polymnie,
Éveilleront tes curieux desirs:
Et tu sauras, dans tes sages loisirs,
Émule en tout d'une adorable mère,
D'une touche ferme ou légère,
Promener tes pinceaux, ou redire en tes chants
Des sujets, tour-à-tour nobles, gais ou touchans.

En talens, en vertus, lui servant de modèle,
Éléonore, ainsi tu verras sous ta main
S'embellir cette fleur nouvelle
Gage de notre amour, gloire de notre hymen.
Tu lui diras que la seule sagesse,
Ineffable trésor d'une aimable jeunesse,
Est sans regrets, qu'elle a tous nos tributs,
Et qu'on n'obtient une heureuse vieillesse
Que dans le sentier des vertus. . . .

Mais où m'égare une muse indiscrète?
A des leçons pourquoi m'abandonner,
Et quels conseils pourrais-je te donner?
Qu'elle t'imite, elle sera parfaite.

A M. DE KERIVALANT.

(Mart. liv. X, Ep. 47.)

30 mai 1806.

Des jours heureux que je dois au destin,
Écoute, ami, la peinture fidèle.
Comme Parny, Léonard, et Chapelle,
Voluptueux, sans être libertin,
En me jouant, je chante mon ivresse.
Tous mes plaisirs sont fils de la tendresse,
Et mon bonheur a surpassé mes vœux,
Depuis qu'hymen, me livrant ma maîtresse,
Du plus doux myrte a couronné mes feux.

De peu de biens mon ame est satisfaite;
Et que faut-il quand on veut être heureux?
Quelques amis sensibles, généreux;
Un peu d'aisance, une aimable retraite;
De rejetons un cortége nombreux;
Pour nos repas, qu'on tire de ma cave
Une bouteille ou de Chypre ou de Grave;
Qu'après souper, quand l'hiver suit son cours,
Au coin du feu, pour charmer ma famille,
Je remémore une histoire gentille

De ce bon temps, où de gais troubadours,
En parcourant la fertile Provence,
Allaient chantant la vierge, les amours,
Et les tournois et les jeux et la danse.

D'un sort pareil je suis assez content;
Et, quand viendra l'heure où je dois m'éteindre,
J'attends la mort, toujours ferme et constant,
Sans l'appeler, et sur-tout sans la craindre.

LE TABLEAU.

Prends tes pinceaux, digne rival d'Apelle!
Je veux t'offrir un modéle enchanteur.
Son œil brillant de lumière étincelle;
Son teint de lis efface la blancheur
Du fin tissu, de la gaze discréte,
Qui d'un beau sein nous voile la fraîcheur
Et les contours d'une taille parfaite.
L'astre des nuits, sous un dôme d'azur,
Se montre à nous moins touchant et moins pur:
En noirs anneaux flotte sa chevelure;
Et du rosier les boutons délicats,
Sans aucun art, ont orné sa parure,
Mais l'ornent moins que ses jeunes appas.

Saisis l'instant où le clavier sonore
Émeut nos cœurs en parlant sous ses doigts,
Quand Philomèle a suspendu sa voix
Pour écouter la voix d'Éléonore.

Ajoute encore à ce charmant portrait
Un tendre époux ivre de cette image,
Remerciant l'Hymen de son bienfait,
Et sur sa lyre exprimant son hommage.
A ses côtés sa mère l'applaudit,
L'œil radieux d'orgueil et de tendresse;

Éléonore à ses transports sourit,
Et ce sourire augmente son ivresse.

Tu sembles craindre!... allons, quelle faiblesse!
Eh quoi! ton art serait-il impuissant?
Ne saurais-tu rassembler tant de charmes?
Ah! n'en crois point ces modestes alarmes!
Poursuis ton œuvre, et peins l'Amour naissant;
Non cet Amour qui se plaît dans les larmes,
Mais un Amour ingénu, caressant;
Tu l'aperçois, cavalier intrépide
Sur un coursier qui traîne un char rapide,
Que tout joyeux il guide en bondissant,
Vois quelle ardeur l'entraîne et le dévore!
Caracolant près de ce vert gazon,
Aucun péril ne trouble sa raison;
De ses dangers frémit Éléonore,
L'air inquiet, des yeux elle le suit,
Tandis qu'ADOLPHE et folâtre et s'enfuit.

Dans ce berceau mon HORTENSE repose;
Trésor d'amour que le ciel m'a donné,
Elle naquit, quand la première rose
Dans nos jardins était à peine éclose,
Quand mai parut, de ses fleurs couronné.

Que ce tableau me plaît et m'intéresse!
Je suis muet de bonheur et d'ivresse;
Mon œil admire un spectacle si doux.
Va vite, cours, sur la toile fidèle
De tes couleurs embellir ce modèle;
Peins les transports d'un père et d'un époux.

LA VACCINE.

30 juin 1806.

Cette fleur, que mai vit éclore
Dans mon asile fortuné;
Ce présent qu'hymen m'a donné
Et que l'amour réclame encore,
Hortense enfin, à son aurore,
D'un mal des Graces redouté,
D'un mal funeste à la beauté,
Par les soins du dieu d'Épidaure,
Ne craint plus le souffle empesté.

Pour délivrer l'humanité
De l'affreux poison, qui dévore
Et la fraîcheur et la santé,
Sans doute que la déité,
Qu'à Gnide et Paphos on adore,
Révéla le secret vanté,
Dont un docteur anglais s'honore.

Dans le pays des troubadours
Viens, Apollon, viens, je t'implore,
Viens, accompagné des Amours,
Protéger la nouvelle Laure.
Oh! quel doux incarnat colore
Ses petits traits déja charmans!
Moins brillante naquit Pandore;

Mais qu'elle en ait les agrémens,
Et non sa boîte que j'abhorre.

Vois cette rivale de Flore,
Aimable comme le Desir,
Légère comme Terpsichore,
Sous nos yeux croître et s'embellir;
Regarde-la dans l'avenir,
Sous l'ombrage d'un sycomore,
Avec ADOLPHE discourir
De l'histoire espagnole ou maure;
S'amuser ensemble à cueillir
La fleur champêtre qu'on ignore;
Ou, d'une voix douce et sonore,
Chanter comme elle sait sentir;
Et, belle comme ÉLÉONORE,
Faire sa gloire et mon plaisir.

A ÉLÉONORE,

QUI APPRÉHENDAIT DE ME PARAÎTRE TROP TÔT VIEILLE.

AIMABLE Éléonore, eh! que t'importe l'âge?
Jamais rien à mes yeux pourrait-il t'enlaidir?
L'esprit partage-t-il les rides du visage?
Et les vertus du cœur peuvent-elles vieillir?

A ÉLÉONORE,

QUI SE CACHAIT SOUS SON VOILE.

Supprime une gaze impolie,
Qui me dérobe tes attraits;
Quand naît une rose jolie,
Cherche-t-elle à voiler ses traits?
Lorsque le ciel est sans nuage,
Combien est beau l'astre du jour!
De l'Amour montre-nous l'ouvrage,
Ou tremble d'outrager l'Amour.

A LA MÊME,

ENVOI DU SÉVIGNIANA.

Je ne rêvais jadis qu'à Sévigné;
Il me fallait rencontrer sa pareille;
C'était vouloir une merveille:
Je te connus, mon cœur fut enchaîné;
Aimable épouse, aimable mère,
Tu réalises ma chimère,
Et je retrouve Sévigné.

A M. AUGUSTE DE LABOUÏSSE,

SUR SES VOYAGES EN VERS ET EN PROSE.

PAR M. DE KÉRIVALANT.

Vous êtes, cher Auguste, un aimable conteur:
À la ville, au village, au Parnasse, à Cythère,
Troubadour, amant, voyageur,
En tous lieux et toujours vous êtes sûr de plaire.
Qui ne vous envîrait ce talent séducteur?
Lors même qu'éloigné de votre Éléonore,
Vous cherchez à tromper l'ennui qui vous dévore,
Vous charmez celui du lecteur.
Ah! pour notre plaisir et pour votre bonheur
Voyagez bien souvent, mais AUX RIVES PROCHAINES (1)!
Renoncez aux courses lointaines:
N'êtes-vous pas voisin du Pinde et de Paphos?
C'est là qu'au sein de vos riches domaines,
Moissonnant des lauriers et des myrtes nouveaux,
Et la gloire et l'amour, pour vous exempts de peines,
Ne vous laisseront plus un moment de repos.

---

(1) Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
(LA FONTAINE, *fab. des deux Pigeons.*)

RÉPONSE

A M. DE KÉRIVALANT.

Juillet 1806.

Oui, comme a dit le chantre de René (1);
Heureux qui n'a point vu les ÉTRANGERS RIVAGES,
Qui n'a point déserté pour de tristes VOYAGES
De son rustique toit l'asile fortuné.
Le bonheur lui sourit au sein de sa famille;
Tous ses instans sont remplis par l'amour:
Il rend et donne tour-à-tour
Un baiser à sa femme, un regard à sa fille:
Peu jaloux du mortel dont l'éloquence brille
Dans de savans discours ou de pompeux écrits,
Il sait former le cœur et l'esprit de son fils,
Et chaque jour il orne sa mémoire
Des glorieux exploits dont s'honore l'histoire:
Tels sont mes jours, exempts de trouble et de soucis;
Le plaisir vaut mieux que la gloire.

Un poëte léger dans ses écrits charmans
Répétait avec grace: AMOUR, DOUCE FOLIE,
ÉPISODE TROP COURT DU RÊVE DE LA VIE!
Cet épisode, auprès de mes enfans,

(1) M. de Châteaubriand.

Entre les bras d'une épouse chérie
Je veux le prolonger jusqu'à mes derniers ans.
Dans ma retraite pastorale
Où, jusqu'à mes loisirs tout me paraît heureux,
La félicité conjugale
A tout mon culte, inspire tous mes vœux.
D'une jeunesse INSOUCIEUSE,
J'y goûte à longs traits les douceurs ;
Telle cette eau silencieuse
S'enfuit sur la pelouse et roule sur des fleurs.

Volontiers je renonce à mes COURSES LOINTAINES,
Je me plais trop dans mon obscurité.
Auprès d'Éléonore, au sein de mes domaines,
D'ambitieux desirs qui causent tant de peines,
Mon cœur fidèle et pur n'est jamais agité ;
Et j'adore les douces chaînes
Que je reçus des mains de la beauté.

Je suivrai tes conseils, ingénieux Tibulle (1) :
Heureux si je pouvais, imitant tes travaux,
Après avoir osé me montrer ton emule,
Monter au rang de tes rivaux!

---

(1) M. de Kérivalant avait commencé à traduire en vers les Élégies de Tibulle ; mais il renonça, par modestie, à cette entreprise, quand il sut que M. Mollevaut s'en était très heureusement occupé.

A M. DEGUERLE,

AU SUJET DE PLUSIEURS FRAGMENS ÉPIQUES, PUBLIÉS SOUS SON NOM DANS QUELQUES JOURNAUX.

Saverdun, 1806.

Serait-il vrai, nouveau Gallus,
Vous, dont la plume enchanteresse
Nous peignit tour-à-tour les faveurs, les refus
Que mélange avec art une adroite maîtresse (1),
Vous laisseriez vos hymnes à Vénus?
Vous quitteriez les jeux de la tendresse
Et ces douces erreurs qui charment la jeunesse,
Pour chanter l'horreur des combats,
Pyrrhus et ses exploits célèbres dans la Grèce,
Et Pâris moissonné par un honteux trépas (2]?....

Non, revenez à ces rimes légères
Où vous vantiez les graces de Thaïs,
A ces peintures bocagères,
A tous ces jolis riens au Parnasse applaudis,
Et répétés par toutes nos bergères.

---

(1) *Les Amours*, recueil d'élégies en quatre livres, adresse à Thaïs. Depuis long-temps on en desire une nouvelle édition.
(2) *La mort de Pâris et d'OEnone*, poëme inédit.

19

Vos poëmes pompeux vaudront-ils donc jamais
Ces vers charmans, ces faciles couplets
Qui vous ont aplani les routes de la gloire,
Et que Bertin semble avoir faits?
Il est plus d'une place au temple de Mémoire;
Pour y monter vainqueur, il est plus d'un sentier:
Le myrte, ainsi que le laurier,
Ceint plus d'un front célèbre ennobli par l'histoire.
Anacréon vit encor de nos jours:
Anacréon ne sut qu'aimer et boire,
Et ne chanta que les Amours.

RÉPONSE

A M. DE LABOUÏSSE.

PAR M. DEGUERLE.

Paris.

CHANTRE d'une autre Éléonore,
Gardez ce beau nom de Gallus
Dont votre amitié me décore :
Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Votre muse douce et polie
Caresse en vain ma vanité :
De Lycoris et de Lydie
L'amant n'est point ressuscité.

Donnez-moi sa grace facile,
Son vers pur, ses molles douleurs ;
Donnez-moi ce charme des pleurs
Que ses regrets ont dans Virgile ;

Et je peindrai peut-être encor
L'Amour enfant, son inconstance,
Ses ris, ses larmes d'innocence,
Amusemens de l'âge d'or.

Sur mon pupitre en ma cellule,
Tibulle, Ovide, sont toujours :
Mais, sans la plume des Amours,
Que servent Ovide et Tibulle ?

C'est à vous, aimable rimeur
D'ingénieuses bagatelles,
C'est à vous à chanter les belles
Dans l'âge riant du bonheur.

Un luth gracieux et sonore
De votre éloge a retenti (1);
Et la nouvelle Éléonore
Aime en vous un nouveau Parny.

RÉFLEXION AMOUREUSE.

Dans une imprévoyante et fragile jeunesse,
L'amour séduit sans peine ; il promet des plaisirs ;
Il enchante les cœurs qui goûtent son ivresse :
Mais a-t-il comblé nos desirs,
Le remords vient, le charme cesse.

L'hymen, plus pur dans son ardeur,
Non moins impétueux dans ses chastes faiblesses,
Aux doux transports des plus tendres caresses,
Joint tout le calme du bonheur.

---

(1) On connaît les jolis vers de M. de Parny à M. de Labouïsse. (*Note de l'auteur.*)

A MA MUSE.

Muse capricieuse, il faut donc que j'expie
Ces innocens couplets, ces faibles impromptus,
Ces vers qui célébraient les talens, les vertus
De la femme adorée à qui l'hymen me lie.

Votre style paraît ridicule et bourgeois;
Vous vantez toujours LA CONSTANCE !
Mais, grace aux préjugés qui dominent en France,
Il faut savoir se soustraire à ses lois.
Abandonnez un système gaulois,
Vrai tombeau de la jouissance.

Muse, abjurez cet antique travers;
On ne fait pas ainsi fortune auprès des belles.
Voyez l'Amour : il a des ailes;
En guirlandes de fleurs il a changé ses fers :
Et, si vous prétendez, à l'abri des revers,
Par quelques œuvres immortelles
De votre gloire étonner l'univers,
Chantez gaîment des conquêtes nouvelles;
Et, contre les maris fidèles,
Écrivez de piquans libelles,
Ou publiez de petits vers.

Si vous adoptez ces maximes,

Lorsque Didot imprimera vos rimes,
Avec transport on vous applaudira.
Devenez papillon, tout vous prospérera.
Ce pauvre Hymen! voyez comme on le fronde!
C'est un bizarre, un insensé;
Sur lui maint sarcasme est lancé
Des rives de la Seine aux bords de la Gironde....
Et moi, d'un sot abus follement entiché,
J'irais m'exposer dans le monde
A rougir de ce vieux péché!

Quittons, quittons notre champêtre asile;
Faisons pleurer l'Amour et l'Amitié;
Jusqu'à présent mon sort faisait pitié;
Nos plaisirs valent-ils les plaisirs de la ville?
Habitons-la : je veux être envié.
Bientôt Ismène, Adélaïde et Laure
Me combleront des plus douces faveurs,
Et j'oublîrai la belle Éléonore,
Pour plaire au goût moderne et copier nos mœurs,
Mais direz-vous : « La candeur, l'innocence,
« Tout ce qui fait le bonheur des époux,
« Dans votre projet d'inconstance
« Va faire naufrage avec vous. »
— Qu'importe? c'est pousser trop loin la prévoyance :
Et d'ailleurs apprenez que ces transports jaloux,
Qu'inspire une maîtresse et légère et friponne
Valent bien un bonheur commun et monotone,
Et ces vertus qui ne tentent personne,
Ou qui ne tentent que des fous.
Muse, je serai franc et dirai sans mystère
Ce qu'en vain je voudrais vous taire :

De ma moitié j'ai tant vu les appas!...
On veut, dit la chanson, avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.
Quelle félicité de duper un époux
Bien confiant, bien débonnaire,
Et de mettre en défaut espions et verroux,
Pour arriver au rendez-vous
Donné la veille par Glycère !
Ah! le bonheur m'attend à ses genoux!
Dans son alcove solitaire
Par le desir conduit furtivement,
Avec quel doux ravissement
Je jouirai de ce double adultère!
Les devoirs, que prônait mon triste aveuglement,
Pourraient-ils égaler ce triomphe charmant?

Cependant, je l'avoue, au fond de mon village,
Alors que sans regret s'écoulaient mes beaux jours,
J'étais heureux, constant dans mes amours.
— Eh! que te faut-il davantage?
— Ce qu'il me faut? L'honneur d'être volage,
Et de prodiguer mon hommage
A mille belles à-la-fois.
Vous me diriez en vain : « Ce projet est funeste;
« Faut-il quitter l'épouse de son choix?
« Pourrais-tu retrouver cet ensemble céleste?
« Consulte tous les goûts, et recueille les voix;
« Elle est mieux que Vénus; elle est belle et modeste. »
Muse, il est vrai, je dois en convenir;
Mais à présent un autre soin m'occupe :
Je veux me préparer un brillant avenir,
Et la félicité n'est qu'un plaisir de dupe.

— Quel projet a troublé tes sens?
Reviens, reviens à tes premiers penchans,
N'écoute pas le desir qui te presse
D'aller ailleurs disperser ton encens;
Tu seras plus heureux avec plus de sagesse.
— Dois-je céder à ces mots séduisans?
Irai-je, au gré d'une FOLLE tendresse,
Faire siffler mes érotiques chants,
Et signaler ma conjugale ivresse?
Que dira-t-on? Les gazettes du jour
Vont s'égayer d'une ardeur maritale.
Joindre à l'hymen les transports de l'amour!
Dieu! quelle honte et quel scandale!

Mais, quoi! vous le voulez!... eh bien! soit, j'y consens.
Ma femme, tu seras mon unique maîtresse;
En dépit des mauvais plaisans,
Je ne saurais aimer que toi, que nos enfans:
Vous faites mon bonheur, vous êtes ma richesse;
Et les traits des jaloux sont des traits impuissans.
Oui, du plus chaste amour savourant les délices,
Mon Apollon, par des vers complaisans,
N'ira point chatouiller l'orgueil de nos CLARICES.

Sous les acacias, dont l'ombrage odorant
Protégea tant de fois ma douce rêverie,
Je peindrai nos bergers qui, sur l'herbe fleurie,
Se disputent le prix de la course et du chant.
D'autres fois, me livrant à mon libre génie,
Je chanterai les bords qu'habita VIRGINIE,
Qu'illustrèrent, hélas! ses malheurs, ses amours.
Du lieu témoin de ses vertus modestes,

Je décrirai les rivages agrestes,
Et ces flots argentés, paisibles dans leur cours,
Près de qui cette amante, au sein de l'innocence,
Vit s'enfuir ces instans si courts,
Ces instans de bonheur, de crainte et d'espérance.

Dans ce même séjour, simple et majestueux,
Éléonore a reçu la naissance :
Brise du soir, torrens impétueux,
Des bengalis concerts voluptueux,
Vous qui sûtes charmer les jours de son enfance,
Et faire les plaisirs de son cœur vertueux,
Agréez le tribut de ma reconnaissance.

O fortuné loisir, dont j'aime le tableau,
Et que persifle en vain la raillerie!
Auprès d'une épouse chérie
Puisse toujours un destin aussi beau
S'écouler, comme le ruisseau
Parmi les fleurs de la prairie!

VERS

PLACÉS SOUS LE PORTRAIT DE MA MÈRE,
PEINT PAR ÉLÉONORE.

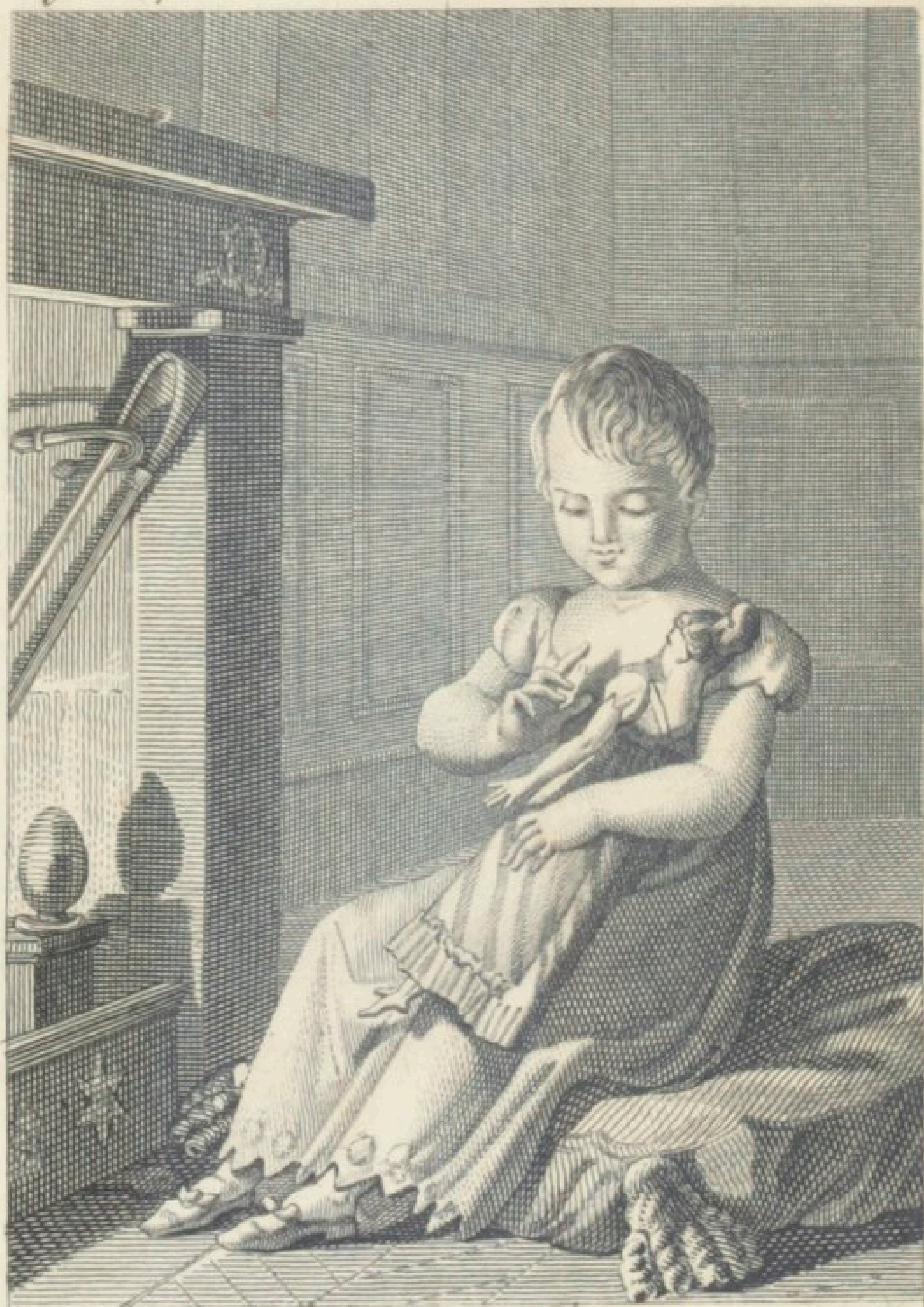
Des mères, cette femme à jamais le modèle,
Veuve bien jeune encor, belle comme le jour,
Aux plaisirs maternels sacrifiant l'amour,
A vécu pour son fils, et son fils vit pour elle.

A ÉLÉONORE.

IMPROMPTU FAIT DANS MA BIBLIOTHÈQUE.

Quand je me vois entouré des Corneilles,
Des Arouët, des Parny, des Boufflers,
Oui, je l'avoue, en lisant leurs beaux vers,
J'aime à jouir du doux fruit de leurs veilles.
Mais valent-ils ce minois agaçant,
Ce fin sourire et cet air caressant
D'une beauté sensible et généreuse,
Qui, dans ses bras avec feu m'enlaçant,
Grace à l'hymen, peut dire en m'embrassant :
De ton bonheur combien je suis heureuse !

Pag. 227.



ISAURE de LABOUÏSSE

Née a Saverdun le 4 Juillet 1807.

Peinte par Mme Eleonore de Labouïsse *Gravée par Adam*

LA NAISSANCE D'ISAURE.

14 juillet 1807.

Trois fois te voilà mère, aimable Éléonore!
Trois fois mon cœur a tressailli d'amour;
Et trois fois j'ai béni le bonheur de ce jour,
Qui te rend bien plus chère et bien plus belle encore.
Ainsi que ce rosier, dont s'enorgueillit Flore,
Voit naître de sa tige un parterre de fleurs,
Ainsi de ton beau sein les pudiques douleurs,
Chère épouse, ont produit Adolphe, Hortense, Isaure.

Groupe charmant, groupe enchanteur,
Qu'avec ivresse je contemple!
Je vois Adolphe, au berceau de sa sœur,
L'aimer déja, la presser sur son cœur,
Par ses soins, son amour, imiter notre exemple,
Et partager notre bonheur.

Dieu! quelle émotion, ô mon Éléonore,
Et quels transports pour ton heureux époux
Quand il serre en tes bras, qu'il voit sur tes genoux
Ce nouveau rejeton de l'objet qu'il adore!

Je ne desire point que, semblable à Vénus,
Isaure, en tous les lieux, voie adorer ses charmes;

Trop souvent la beauté cause bien des alarmes ;
Et j'aime bien mieux des vertus.
C'est le seul vœu qui soit digne d'un père :
Qu'ai-je besoin que son nom soit cité?
Moins de renom, plus de félicité ;
Tel est l'avenir que j'espère
Pour ma triple paternité.

Laissons la noire et basse envie
Inventer loin de nous ses complots odieux ;
Et que rien ne trouble une vie
Que de tant de faveurs embellirent les cieux.
Amour, hymen, charmes de ma retraite,
De vos plaisirs enivrez un poëte
Dont le destin doit faire des jaloux ;
Et, renouvelant une fête,
Qui pour mon cœur a des attraits si doux (1),
Fortuné père, heureux époux,
Je redirai sur mon humble musette :
Jours de bonheur, que sitôt on regrette,
Jours de bonheur, soyez moins prompts pour nous !

---

(1) Mes vœux ont été satisfaits. Mais, ISAURE, tu n'es plus! ton père te regrette encore ! Quoique FÉLICITÉ, LOUISE, LÉOCADIE soient venues te remplacer, je ne t'oublie pas. Le cœur d'un père peut s'agrandir : peut-il, hélas ! se consoler jamais ?

RÉPONSE

A UNE ÉPÎTRE DE M. DE KÉRIVALANT.

1807.

LORSQUE votre amitié, pour consoler ma muse,
Me compare à Chapelle en de très jolis vers,
M'avez-vous cru, cher ami, le travers
De me faire un tourment de ce jeu qui m'amuse?

Sur les bords de l'Ariége, auprès de mes enfans,
Content des jours heureux que je dois à leur mère,
Je me moque des froids plaisans,
Et brave tous les traits de leur critique amère.

Quoi! dans son temps, d'un style libertin,
Catulle aura décrit les faveurs de Lesbie;
Ovide aura trahi les secrets de Julie,
On aura vu le volage Bertin
Célébrer à-la-fois Eucharis, Catilie;
Voltaire aura chanté l'infidèle Emilie;
Parny, dans ses écrits par les Graces dictés;
Le chantre de Thaïs (1), l'amant d'Aménaïde (1);
Léonard, qui brilla dans le TEMPLE DE GNIDE;

(1) MM. Deguerle et Duault.

Tous auront peint d'aimables voluptés;
Et, seul, je ne pourrai, pour complaire à l'envie,
Timide époux, redire les vertus
De la beauté qui fait le bonheur de ma vie!
Des plaisirs de l'hymen l'amour est-il exclus?

Ah! laissons aux cœurs froids cette fausse maxime,
Ces vieux dictons et ces fades rébus,
Des sots et des méchants trop dignes attributs,
Et vantons les douceurs d'un amour légitime.

Je ne veux rien changer à mes penchans:
Qu'on blâme en vers malins ma conjugale ivresse;
Éléonore seule a toute ma tendresse,
Et seule Éléonore inspirera mes chants.

LA SOLITUDE.

Trop heureux le mortel qui sait borner ses vœux
A cultiver les champs qu'il tient de ses aïeux !
L'innocente brebis lui donne son laitage :
Dans le fertile enclos d'un modeste héritage
Il voit paître à-la-fois ses taureaux, ses coursiers ;
Des amoureux oiseaux les flexibles gosiers
D'agréables concerts charment son ermitage ;
Et l'abeille, toujours laborieuse et sage,
S'empresse à recueillir le miel de ses rosiers.
Au fond de ses bosquets, sous de vieux alisiers,
Un Tibulle à la main, libre d'inquiétude,
Dans un charmant loisir il se livre à l'étude :

Là, sous ses yeux viennent se réunir
Ses enfans, doux trésor d'un fécond hyménée,
Il les voit s'égayer, folâtrer et courir
Près de leur mère fortunée,
Qui voudrait pouvoir retenir
Les rapides instans d'une heureuse journée.
Ainsi dans le bonheur s'écoulent tous ses jours ;
Au pauvre, à ses voisins il sait se rendre utile ;
Son cœur n'est occupé que de chastes amours,
Son corps est toujours sain ; et son ame, tranquille.
Jamais de noirs chagrins il ne fut dévoré :
Que son nom s'éteigne sans gloire ;

Satisfait de vivre ignoré,
Il cultive en secret les filles de Mémoire:
Deux mots, et c'est assez, composent son histoire:
« Il vécut juste, et fut pleuré. »

BOUTADE.

A ÉLÉONORE.

Qu'on fronde mes goûts innocens!
Qu'on fronde mon heureuse ivresse!
Aimable épouse, adorable maîtresse,
Règne à jamais sur tous mes sens!
Ils l'ont dit, dans leur inconstance,
Des ingrats, qui faisaient cet outrage au plaisir:
« L'amour n'a pas de jouissance
« Qui vaille le premier desir. »
Ah! de ces cœurs glacés rejette les hommages;
Fils de Vénus, reste sourd à leurs vœux;
Laisse-les, s'égarant dans leurs ardeurs volages,
Méconnaître toujours tes baisers pleins de feux,
Tes doux combats, tes tendres badinages,
Et tes transports voluptueux.

Aimable objet qui pour toujours m'engages,
Loin d'affaiblir mes transports amoureux,
De mon amour les brûlans témoignages
Sont de ton cœur pour moi de nouveaux gages
Qui tous les jours me rendent plus heureux.

A ÉLÉONORE,

EN LUI PRÉSENTANT LE MANUSCRIT DE MES SOUVENIRS.

Premier janvier 1808.

Toi, qui sais en bonheur changer tous mes instans ;
Toi, dont les soins délicats et constans
Ont du plus tendre amour perpétué l'ivresse,
Reçois ce fruit de mes loisirs !
Oui, c'est à toi que ton époux adresse
Ce recueil, confident de tous mes SOUVENIRS.

Je marie en mes jeux, par un fol assemblage,
L'anecdote naïve au mordant persiflage,
Sans épargner les bonzes, les fakirs,
Les préjugés qu'enfante un sot usage,
Ni les auteurs, ni même les visirs.
Protége d'un souris ce léger badinage ;
La gloire d'un pareil suffrage
Doit suffire à mes SOUVENIRS.

Aux premiers jours du printemps de mon âge,
Dans ses essais, ma muse trop volage
Errait capricieuse, imitant les zéphyrs
Qui vont de fleur en fleur prodiguer leur hommage ;
Le temps, l'amour, l'hymen, ont su la rendre sage,
Et me donner d'aimables SOUVENIRS.

Sur les âpres rochers d'où, nouvelle Aréthuse,
S'échappe en gémissant la nymphe de Vaucluse,
Pétrarque dans ses vers a transmis ses soupirs
Et les attraits de l'insensible Laure.
Ah! s'il m'avait prêté sa voix DOUCE et sonore,
Quelle beauté peut mieux qu'Éléonore
Mériter d'heureux SOUVENIRS?

Époux-amant, j'exprime avec ivresse
Mes doux penchans, mes innocens desirs,
Et mes transports, et mes chastes plaisirs;
Et, sans prétendre excuser ma faiblesse,
Contre les froids censeurs de mes jeunes loisirs,
Je me prépare, aux jours de ma vieillesse,
La ressource des SOUVENIRS.

A ÉLÉONORE.

ENVOI DE MES POÉSIES ÉROTIQUES.

QUAND, de Chaulieu suivant les traces,
Un écrivain dans ses vers ingénus
Ose tout peindre, et l'Amour et Vénus;
Pour éviter de fatales disgraces,
Il doit offrir ces joyeux orémus
A la plus aimable des Graces.

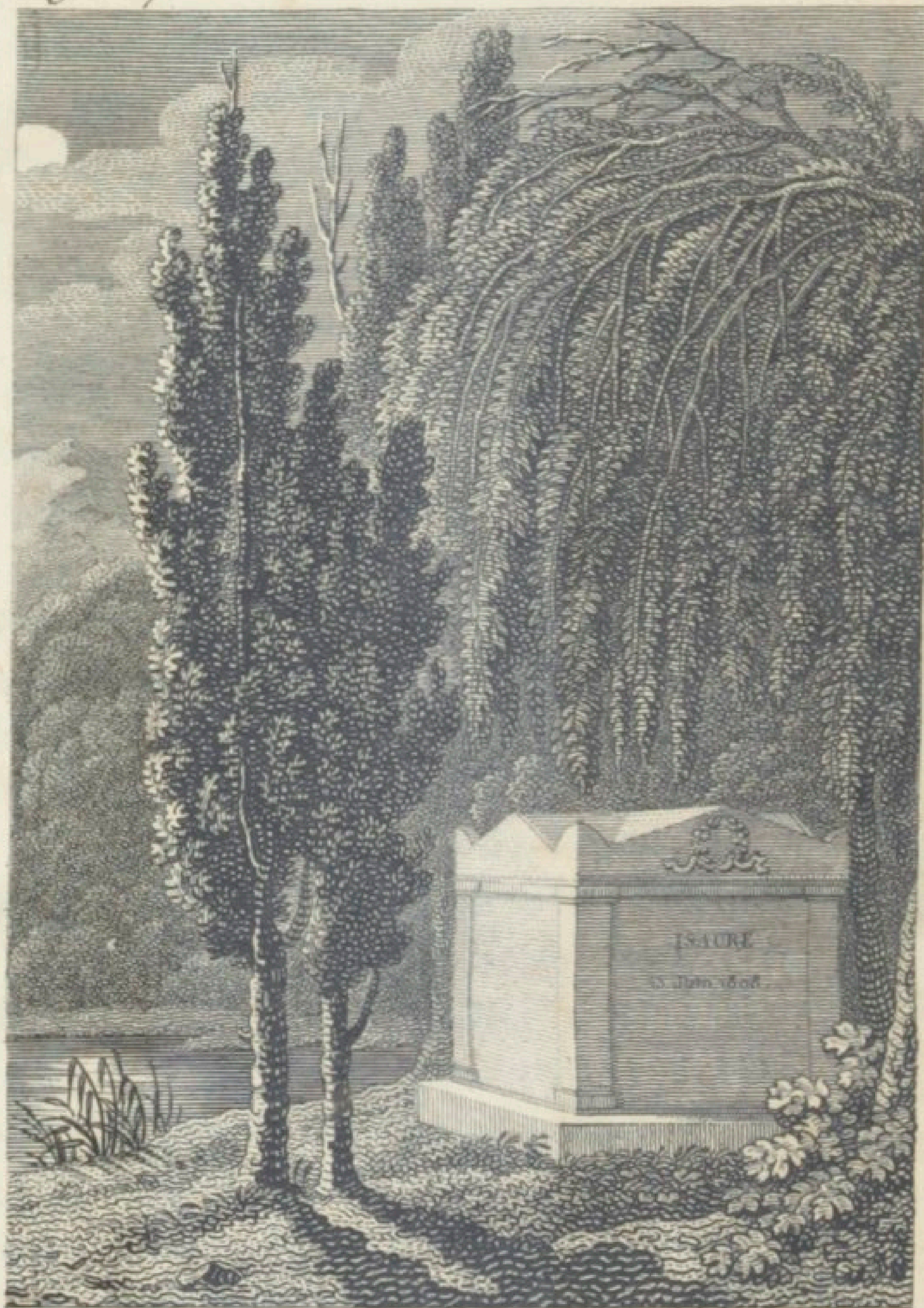
A ÉLÉONORE.

IMITATION DE LA MATINÉE D'AUTOMNE, DE GESSNER.

1808.

Que l'infernale jalousie
Veuille de ses poisons infecter mon bonheur,
Je puis braver sa noire frénésie,
Près de la compagne chérie
Que formèrent l'Amour, les Graces et l'Honneur.
Éléonore, ô ma sensible amie,
Ton cœur le sait; depuis cet heureux jour
Où le plus saint des nœuds unit nos destinées,
Quel couple a vu jamais ses rapides années
Couler plus doucement dans la paix et l'amour?
En ces ravissantes journées,
Mes yeux jamais ont-ils peint un desir
Que n'ait rempli soudain ta naïve tendresse?
Ai-je goûté quelque plaisir
Dont le tien n'augmentât l'ivresse?
Quel chagrin près de toi pourrait me tourmenter?
Lorsqu'en mes bras te conduisit ta mère,
Des plaisirs la troupe légère
Suivit tes pas, pour ne plus nous quitter.
Sur nos devoirs bien doux, l'amour et l'innocence
Viennent répandre leurs attraits,

Et sur ton sein je m'enivre à longs traits
D'une céleste jouissance.
J'y goûte mieux le retour des saisons,
Et les plaisirs que chacune nous donne;
De plus brillantes fleurs le printemps se couronne;
Je recueille en été de plus riches moissons,
Des fruits plus vermeils en automne:
Et, quand le sombre hiver vient attrister nos champs,
Assis à tes côtés près d'un feu qui petille,
Sur notre naissante famille
Quel plaisir de tourner nos entretiens touchans!
Adolphe si léger, Hortense si gentille,
Isaure, dernier fruit de nos pures amours,
Vous êtes seuls l'objet de nos discours;
Nous partageons les plaisirs de votre âge;
Nous deux avec vous trois nous devenons enfans.
Ah! poursuivez votre heureux badinage!
Jouez, riez, chantez, objets intéressans,
Vous, en qui votre mère a peint sa belle image,
De quel doux avenir vos aimables penchans
Nous offrent le riant présage!
Héritez de nos goûts et de nos sentimens;
Croissez, développez votre active jeunesse;
Par vos petits ébats vous charmez nos beaux jours;
Et l'aspect ravissant de vos tendres amours
Viendra charmer plus tard notre heureuse vieillesse.



Sous ce marbre Repose une autre ÉLÉONORE :
Cœurs paternels, pleurez : c'est la tombe D'ISAURE.

Chasselat Del. *Adam Sculp.*

LA TOMBE D'ISAURE.

Le bonheur est au ciel, le deuil est sur la terre:
Oui, dans ces lieux d'exil domaines des malheurs,
Chaque heure a ses regrets; chaque jour, ses douleurs:
Et si l'homme en passant, tendre époux, heureux père,
Voit naître les plaisirs dans sa jeune saison,
Bientôt l'orage obscurcit l'horizon;
La mort, l'avide mort de sa faux meurtrière
Vient recueillir sa fatale moisson,
Et tout ce qu'on aimait n'est plus qu'ombre et poussière.

Isaure, objet chéri, bel ange de lumière,
Par un arrêt divin où se perd ma raison,
Isaure, tu n'es plus; je reste solitaire:
Tes beaux jours à jamais se sont évanouis,
Comme sous l'ouragan on voit tomber des lis,
Qui faisaient l'orgueil d'un parterre.

De parens fortunés quand tu comblais les vœux,
Quand je te contemplais et me croyais heureux,
Hélas! à notre insu, la mort, la mort impie
Détruisait dans ton sein les germes de ta vie.
Je formais des projets, projets trop superflus!
Je rêvais le bonheur de ma fille chérie,
Je traçais sous ses pas une route fleurie,
J'arrangeais son destin.... Isaure n'était plus!

Dieu! quel affreux réveil! je ne pouvais y croire;
Je voulais démentir les célestes décrets;
Mais tout me confirmait la perte trop notoire
Qui condamnait mon cœur à d'éternels regrets.

Près de ces lugubres cyprès,
Où trouver aujourd'hui ces flatteuses chimères,
Ces espérances mensongères
Qui m'abusaient d'un sourire imposteur?
De cet avenir séducteur
Que reste-t-il à mon ame isolée?
De tristes souvenirs, un sombre mausolée,
Où d'un père attendri doit veiller la douleur.
ISAURE, pour toujours de nos yeux exilée,
Emporte pour toujours ma joie et mon bonheur.

Après un long et dangereux voyage,
Le nautonier retrouve le rivage;
Du printemps l'hiver est suivi;
Le calme succéde à l'orage;
Mais rien ne me rendra le bien qui m'est ravi.

RÉPONSE

A UNE ÉPÎTRE DE M. J. A. CARBONELL.

Vous, qui des bords fleuris du limpide Anapus
Avez chanté les naïves bergères,
Leurs danses vives et légères,
Leurs faveurs, que vingt fois précéda le refus,
Et leurs malices passagères;
Lorsque je suis en butte au plus cruel revers,
Vous m'offrez votre place au temple de Mémoire;
Et vous voulez, digne amant de la gloire,
Par un flatteur éloge encourager mes vers!

Ah! conservez-moi bien cette indulgence aimable!
Les muses n'ont qu'un temps, l'amitié plaît toujours.
Six lustres m'ont, hélas! rendu trop raisonnable,
Et je renonce au luth des Troubadours.

Mes loisirs désormais sont tous à ma famille:
De frêles arbrisseaux ont besoin de tuteurs;
Ainsi je dois former les jeunes cœurs
Et de mon fils et de ma fille,
De la seule qui reste à ma vive douleur.
Par des talens en vain dans le monde l'on brille;
Il n'est que les vertus qui mènent au bonheur.
J'abandonne les vers; et, dans ma solitude,

Goûtant le double titre et de père et d'époux,
Malgré le souvenir d'une perte si rude;
Pour mes enfans me livrant à l'étude,
Mes travaux à mes yeux sembleront encor doux.

ÉPILOGUE.

Dans nos promenades champêtres,
Amis, si pendant mes beaux jours,
Sous l'ombrage épais de ces hêtres,
Ma muse a chanté les Amours,
Je suis loin de prétendre au grand nom de poëte.
Pour quelques petits airs, dont ma tendre musette
Sur les bords de l'Ariége a charmé vos loisirs,
Qu'un orgueilleux laurier ne pare point ma tête;
Je ne songeai qu'à peindre mes plaisirs.
Hélas! ces plaisirs vains n'étaient qu'un doux mensonge,
Qu'un prélude de ma douleur.
Ah! comment chanter le bonheur,
Lorsque, s'enfuyant comme un songe,
Il laisse un trait mortel dans le fond de mon cœur?
Isaure, tu n'es plus; et l'on m'offre des roses
Pour prix de mes vers amoureux!...
Changez, dignes amis, un dessein généreux:
Éloignez de mon front ces fleurs fraîches écloses;
Un cyprès convient seul à qui n'est plus heureux.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



